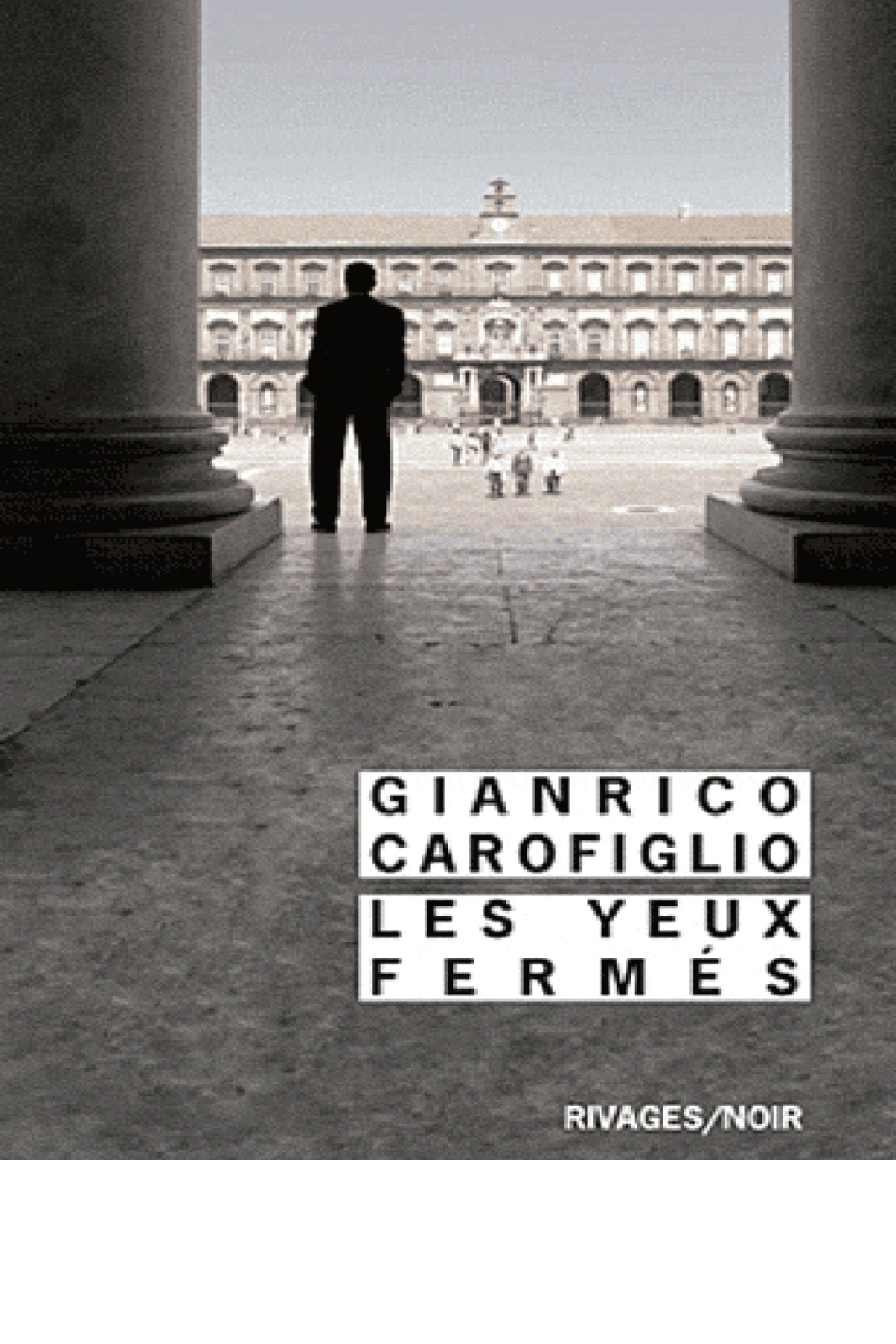


Guido Guerrieri - 2 - Les yeux fermés

Carofiglio, Gianrico

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



GIANRICO
CAROFIGLIO
LES YEUX
FERMÉS

RIVAGES/NOIR

Du même auteur
chez le même éditeur

Témoin involontaire
Le passé est une terre étrangère

Gianrico Carofiglio

Les Yeux fermés

Traduit de l'italien
par Claude-Sophie Mazéas

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

Titre original : *Ad occhi chiusi*

© 2003, Sellerio Editore, Palermo

© 2008, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française

© 2011, Éditions Payot & Rivages
pour l'édition de poche

106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-2302-9

PREMIÈRE PARTIE

Personne ne s'est jamais arrêté de fumer.

Tout au plus, on suspend. Pendant quelques jours. Quelques mois ; ou quelques années. Mais personne n'arrête. La cigarette est toujours là, aux aguets. Elle surgit parfois au beau milieu d'un rêve, peut-être cinq ou dix ans après qu'on a « arrêté ».

C'est alors qu'on sent le contact des doigts sur le papier ; on entend le bruit léger, sourd, rassurant d'une cigarette tapotée sur le bureau ; on sent le contact des lèvres sur le filtre couleur ocre ; on entend le scratch de l'allumette et on voit la flamme jaune à la racine bleutée.

On sent ses poumons se lacérer ; on voit la fumée se répandre parmi les paperasses et les livres ; au-dessus de la tasse de café. C'est alors qu'on se réveille. Et on pense qu'une cigarette, une seule, ça ne fait aucune différence. Qu'on pourrait l'allumer, parce qu'on a toujours ce paquet de secours dans le tiroir du bureau ou autre part. Et puis, naturellement, on se dit que ça ne fonctionne pas comme ça ; que si on en allume une, on en allumera une autre et ainsi de suite. Parfois ça marche, parfois ça ne marche pas. De toute façon, c'est dans ces moments-là qu'on comprend que l'expression *arrêter de fumer* est un concept abstrait. La réalité est différente.

Et puis il y a des occasions plus concrètes que les rêves. Les cauchemars par exemple.

Ça faisait déjà quelques mois que je ne fumais plus.

Je revenais du parquet où j'avais examiné les actes d'une procédure où je devais me constituer partie civile. Et j'avais une sacrée envie d'entrer dans un bureau de tabac, d'acheter des cigarettes puissantes et âpres – des MS jaunes, par exemple – et de les fumer à m'en faire péter les poumons.

Cette charge m'avait été confiée par les parents d'une fillette abordée par un pédophile. Il s'était posté devant l'école ; il avait appelé la petite et elle l'avait suivi. Ils avaient passé la porte cochère d'un vieil immeuble. Une surveillante avait été témoin de la scène et était entrée à son tour. Le porc était en train de frotter sa braguette contre la figure de l'enfant qui, les yeux fermés, ne disait rien.

La surveillante avait hurlé. Le salaud s'était enfui en relevant son col. Banal mais efficace parce que la femme n'avait pas réussi à distinguer clairement son visage.

Quand l'enfant fut entendue en présence d'une bonne psychologue, il s'avéra que ce n'était pas la première fois. Ni même la deuxième ou

la troisième.

Les policiers avaient fait du bon boulot et identifié le maniaque ; ils avaient planqué et l'avaient photographié. Devant le bureau de la mairie où il faisait figure d'employé modèle. La fillette l'avait reconnu. Indiqué la photographie du doigt en claquant des dents et en détournant le regard. Quand ils étaient allés l'arrêter, les policiers avaient trouvé une collection de photos. Un cauchemar. Les photos que j'avais vues ce matin-là dans le dossier. J'avais envie de casser la gueule à quelqu'un. Au salaud si possible. Ou bien à son avocat. Il avait écrit : « *Les déclarations de la fillette sont manifestement dépourvues de tout fondement ; elles sont le fruit de l'imagination morbide typique de certains sujets prépubères.* » J'aurais vraiment voulu la lui casser, sa sale gueule. Ainsi qu'aux juges du tribunal qui avaient assigné le pédophile à résidence. On pouvait lire dans l'ordonnance : « *Pour éviter le risque de réitération des graves agissements qui sont l'objet de cette disposition, une restriction de la liberté personnelle sous la forme atténuée de l'assignation à résidence sera suffisante.* » Ils avaient raison. Techniquement, ils avaient raison. J'en savais quelque chose, puisque je suis avocat. J'avais moi-même tant de fois affirmé ce principe. Pour mes clients. Voleurs, escrocs, gangsters, banqueroutiers. Voire quelques dealers.

Mais pas des violeurs d'enfants.

Quoi qu'il en soit, je voulais casser la gueule à quelqu'un. Ou fumer. Ou n'importe quoi d'autre, sauf regagner mon cabinet et travailler.

Mais je me rendis à mon cabinet et travaillai sans m'arrêter – pas même pour manger –, jusqu'en fin d'après-midi. Puis je dis à Maria Teresa que j'avais un truc urgent à faire et j'allai à la librairie.

Je circulai entre les rayons jusqu'à la fermeture et sortis le dernier, alors que le rideau était déjà à moitié baissé et que les employés, alignés en rang d'oignons près des caisses, me regardaient d'un air torve.

Je sonnai chez Margherita, attendant qu'elle vienne m'ouvrir. J'avais ses clés, mais je ne les utilisais presque jamais. Margherita faisait de même chez moi, deux étages plus bas.

Chacun avait gardé sa maison, avec ses livres, affiches, disques et tout le reste ; avec son bordel personnel, en particulier dans mon petit appartement. Le sien était au dernier étage, grand, beau, ordonné. Mais sans maniaquerie. L'ordre de ceux qui contrôlent sereinement la situation. De nous deux, c'est elle qui décidait, et cela me convenait parfaitement.

Le seul changement avait eu lieu chez elle. On avait acheté un lit énorme. Le plus vaste possible, et on l'avait mis dans sa chambre à coucher. On avait dégagé un coin de l'armoire où j'avais mis quelques affaires à moi. Et j'avais également occupé une étagère dans la salle de bains. Un point c'est tout.

J'allais souvent dormir chez elle. Mais pas toujours. J'avais parfois envie de regarder la télévision jusqu'à tard – de moins en moins souvent –, ou de lire jusqu'à point d'heure. De temps en temps, c'était elle qui voulait dormir toute seule, sans personne à côté. À moins que l'un de nous deux ne sorte avec ses amis. Elle voyageait quelquefois pour son travail et je restais chez moi. Je n'entrais jamais chez Margherita lorsqu'elle n'était pas là. Elle me manquait déjà quelques heures après son départ.

Je sonnai à nouveau quand la porte s'ouvrit.

« Nerveux ?

— Sourde ?

— Si tu veux rester à jeun, il suffit de le dire. Pas besoin de faire de chichis, tu peux le dire franchement. »

Je n'avais pas envie de rester à jeun et une bonne odeur de cuisine venait de l'intérieur. Je levai les mains à la hauteur de ma poitrine et montrai mes paumes en signe de reddition. Puis j'entrai en passant entre son corps et le chambranle.

« Je t'ai dit d'entrer ?

— Je t'ai acheté un livre. »

Elle regarda mes mains vides et je sortis le sachet de la librairie de la poche de ma parka tandis qu'elle fermait la porte.

« C'est quoi ?

— Constantin Kavafis. C'est un poète grec. Écoute ça : *Ithaque*. »

J'ouvris le petit livre blanc et m'assis sur le divan. Puis je me mis à lire :

*« Souhaite que le chemin soit long,
Que nombreux soient les matins d'été,
Où, avec quels délices !
Tu pénétreras dans des ports vus pour la première fois.
Fais escale à des comptoirs phéniciens,*

*Et acquiers de belles marchandises :
Nacre et corail,
Ambre, ébène,
Et mille sortes d'entêtants parfums.
Acquiers le plus possible de ces parfums entêtants.
Visite de nombreuses cités égyptiennes,
Et instruis-toi avidement auprès de leurs sages.*

*Garde sans cesse Ithaque présente à ton esprit.
Ton but final est d'y parvenir,
Mais n'écourte pas ton voyage :
Mieux vaut qu'il dure de longues années(1)... »*

Margherita me prit le livre des mains. En gardant la page du doigt, elle observa la couverture – aucune illustration, juste un poème, là aussi –, caressa le carton blanc et lisse et parcourut la quatrième de couverture. Puis elle revint à la poésie que je lui avais lue et je vis qu'elle bougeait les lèvres, en silence.

Enfin, elle tourna à nouveau les yeux dans ma direction et m'effleura d'un baiser.

« OK. Tu peux rester manger. Lave-toi les mains. Ensuite tu mets un disque et la table. Dans cet ordre-là. »

Je me lavai les mains. Mis un disque de Tracy Chapman. Enfin, je dressai la table et me servis un verre de vin. J'avais encore envie d'une cigarette mais, pour aujourd'hui, le plus dur était passé.

Après le repas, on a eu tous les deux envie de sortir. On a donc décidé d'aller dans un endroit ouvert depuis quelques mois. Un vieux bâtiment industriel restructuré où on pouvait manger, boire, prendre un livre ou un journal, ou encore un jeu. Et puis il y avait surtout une minuscule salle de cinéma où, de minuit à l'aube, on passait des vieux films, en boucle.

On pouvait arriver à n'importe quelle heure de la nuit et il y avait toujours du monde. L'endroit évoquait pour moi une espèce d'avant-poste contre la banalité des rythmes ordinaires. Jour/travail/veille/personnes. Nuit/maison/repos/solitude.

Le cinéma, surtout, était magnifique. Mon idéal de cinéma. Il y avait une cinquantaine de places et il n'était pas interdit de parler ; on pouvait se déplacer ; on pouvait boire. Parfois, entre un film et l'autre, on servait des spaghettis ou, à l'approche du jour, du café au lait dans de grands bols, accompagné de croissants fourrés au Nutella.

Le matin suivant, je n'avais pas d'audience et je pouvais donc traîner un peu.

Margherita travaillait lorsqu'elle le voulait. On s'est habillé et on est sorti, de fort bonne humeur.

Magazzini d'oltremare : l'endroit s'appelait comme ça. Nous arrivâmes un peu après onze heures et, comme d'habitude, il y avait du monde, même si on était au beau milieu de la semaine. Je connaissais de vue de nombreuses personnes assises aux tables. De ces gens qu'on voit plus ou moins dans certaines boîtes, à certains concerts, dans certaines fêtes. Plus ou moins comme moi.

Je cherchais à me donner un air détaché, auto-ironique, quant à ma relation avec ce genre de milieu – plus ou moins de gauche, plus ou moins intello, plus ou moins sans soucis d'argent, plus de trente ans mais moins de cinquante (bon, pas tout à fait, quelques-uns avaient plus de cinquante ans) – mais je continuais de fréquenter ces gens. Comme tout le monde.

Cette nuit-là, le premier film au programme était *Engrenages*. Un de mes dix films préférés. Une histoire extraordinaire, nocturne et hallucinée, de psychiatres et d'escrocs.

Le film allait commencer d'ici trois quarts d'heure. Margherita vit deux amies à une table ; elle s'approcha pour les saluer et les filles nous invitèrent à nous asseoir. Les amies de Margherita étaient fiancées et s'appelaient toutes les deux Giovanna. En plus, elles se

ressemblaient. Elles étaient l'une comme l'autre vêtues de façon masculine ; elles bougeaient comme des hommes. Tant et si bien que je m'interrogeai sur qui faisait quoi, le cas échéant, dans le couple. Les filles fréquentaient le club d'arts martiaux de Margherita.

« Vous restez pour le film ? demanda Margherita.

— Non, je ne crois pas. Demain, Giovanna doit se lever tôt, déclara Giovanna.

— Oui, on finit notre rhum et on va dormir », ajouta Giovanna. Elles m'ignoraient complètement. Je veux dire qu'elles étaient tournées vers Margherita et ne s'adressaient qu'à elle. Et, j'en aurais mis ma main au feu, elles ne la regardaient pas innocemment.

Soudain, Giovanna demanda à Margherita si celle-ci avait décidé de s'inscrire avec elles au cours de parachutisme.

Quel cours de parachutisme ?

« J'y réfléchis. J'aimerais énormément. C'est quelque chose que je voudrais essayer depuis des années. Mais je ne suis pas sûre d'avoir le temps. »

Je parvins à me glisser dans la conversation.

« Pardon, mais c'est quoi cette histoire de parachutisme ?

— Ah, un ami des Giovanna est moniteur de parachutisme. Il les a souvent invitées à participer à un cours. Tu sais, pour obtenir le brevet. Et elles m'ont invitée à leur tour. »

Elles t'ont invitée parce que c'est toi qu'elles veulent sauter. Un diplôme de gouine, voilà ce qu'elles veulent pour toi. C'est ça, un diplôme de gouine volante.

Bien sûr, je ne pipai mot. Nous, hommes de gauche, on ne dit pas ce genre de choses ; on les pense, et c'est déjà trop. Et puis les deux Giovanna semblaient capables de m'arracher les burnes et de jouer au flipper avec pour bien moins que ça.

Je restai silencieux pendant qu'elles parlaient de leur cours de parachutisme ; ça serait super ; et puis ça ne prendrait guère de temps – deux heures par semaine entre la théorie et la préparation physique – tandis que trois sauts suffisaient pour décrocher le diplôme.

J'eus envie de faire une remarque méchante, du genre : en ce début de millénaire, un brevet de parachutisme est l'accessoire indispensable à toute bobo des villes qui se respecte. Un vrai coup de bol qu'en trois sauts seulement on puisse l'obtenir, ce brevet. Les gars, je répète : *en trois sauts seulement*.

Mais je n'ouvris pas la bouche et tant mieux. Parce qu'avoir le courage de m'élancer d'un avion, dans le ciel, dans le vide, sans avoir peur, était l'un de mes rêves secrets et interdits. Un rêve que je n'avais jamais avoué à personne et que, passé quarante ans – j'en étais parfaitement conscient –, je n'aurais jamais le courage de réaliser.

Un rêve qui plongeait ses racines dans mes peurs et dans mes lubies d'enfant, un rêve convoqué pour me rappeler le temps qui passe. Ainsi que toutes les choses – petites ou grandes – que j'aurais voulu faire et que je n'avais jamais eu le courage d'entreprendre. Que je *n'aurais* jamais le courage d'entreprendre.

Elles parvinrent à convaincre Margherita qu'elle trouverait le temps d'aller au cours et tombèrent d'accord : elles se verraient deux jours plus tard au siège du club de parachutisme sportif, où elles s'inscriraient ensemble et bénéficieraient d'une réduction grâce à l'ami des deux Giovanna.

« Je vais voir le film. Ça va commencer dans deux ou trois minutes. Mais ne t'inquiète pas. Tu peux rester ici discuter, déclarai-je dignement.

— Non, non. Je viens avec toi. Elles vont partir. » Les deux Giovanna hochèrent la tête. L'une d'elles, comme un vrai dur, but cul sec le fond de son verre. Elles prirent congé – de Margherita – et s'éloignèrent.

Nous sommes entrés dans la salle de cinéma alors que les lumières étaient déjà éteintes et que le film commençait. Avant de m'abandonner aux atmosphères nocturnes et surréelles de David Mamet, je pensai, juste une seconde, combien j'aurais aimé m'élancer dans le vide, depuis un avion ou un lieu très élevé.

Dans le vide. Sans avoir peur.

« Vous savez où j'ai pris cet argent, maître ? » Je ne voulais pas savoir où il avait pris cet argent, monsieur Filippo Abbrescia, dit Pupuccio il Nero. C'était un de mes vieux clients, un voleur professionnel, un spécialiste de la fraude à l'assurance. Même si, lorsque les juges l'interrogeaient, il déclarait être maçon.

Le lendemain, on avait un procès à la cour d'appel. Pour association de malfaiteurs et escroquerie – tiens donc – et il était venu me payer. Voilà pourquoi je ne désirais pas savoir d'où venait le pognon qu'il allait me donner. Il me le dit tout de même :

« Maître, j'ai gagné le gros lot. Sur la roue de Bari. C'est la première fois de ma vie. »

Il fit une drôle de tête, Pupuccio il Nero. Je me dis que c'était le visage de quelqu'un qui, toute sa vie, avait toujours volé et qui, incrédule, n'arrivait pas à croire qu'il avait honnêtement gagné quelque chose. Comme tant d'autres – pensai-je –, il était voleur et escroc parce qu'il n'avait pas eu le choix. Non... j'étais en train de devenir complètement débile et je glissais irrémédiablement dans le pathétique.

J'appelai donc Maria Teresa et lui donnai l'argent que l'homme avait posé sur le bureau. Après quoi, Pupuccio et moi, on se mit à discuter de ce qui se passerait le lendemain.

On avait deux possibilités. La première était de rejeter l'appel ; au premier degré, il avait écopé de quatre ans – pas grand-chose, pensai-je, pour toutes tes magouilles – et je pouvais essayer de le faire acquitter. Mais si les juges confirmaient la sentence, il retournerait rapidement au trou. La seconde hypothèse était la pactisation, c'est-à-dire la possibilité de négocier la peine avec le substitut du procureur général. En principe, les substituts – mais également les juges de la cour d'appel – aiment négocier. Tout se passe très vite ; l'audience se termine en milieu de matinée et on peut tranquillement rentrer à la maison ou aller se balader.

En vérité, les avocats apprécient eux aussi la pactisation en cour d'appel. Tout se passe très vite et on peut tranquillement rentrer au cabinet, ou aller se balader. Mais ça, j'évitai de le dire à Pupuccio. « Et si on choisit de négocier, je prends combien, maître ?

— Écoutez, je crois qu'on pourrait arriver à deux ans et demi. Ça ne va pas être facile parce que le ministère public est coriace. Mais on peut toujours essayer. »

Je mentais. Je connaissais le substitut du procureur général qui

viendrait à l'audience le lendemain. Il négocierait deux mois, histoire de se barrer et de ne rien foutre. Ça n'était pas, comment dire, un bourreau de travail. Mais je ne pouvais pas l'avouer à Pupuccio il Nero ou à ceux de son espèce. La séquence, dans un cas comme celui-ci, était la suivante : dire que le ministère public est coriace, qu'on pouvait tenter une pactisation, que ça ne serait pas facile et que je ne garantissais rien ; formuler l'hypothèse d'une peine nettement supérieure à celle que je comptais obtenir ; négocier la peine que j'avais prévue dès le début ; asseoir ma réputation d'avocat fiable et couillu ; encaisser le reste de mes honoraires.

« Deux ans et demi ? Ça vaut la peine de négocier, maître ? Autant faire le procès.

— Bien sûr, on peut essayer – dis-je d'un ton calme et neutre. S'ils confirment les quatre ans, tu reviens à la case départ. Il faut que tu le saches. »

Pause très professionnelle. Puis je repris.

« Moins de trois ans et on te confie aux services sociaux pour une peine de substitution à l'incarcération. C'est à toi de voir. »

Pause de réflexion : « D'accord, maître, mais essayez d'obtenir moins de deux ans et demi. Après tout, je n'ai tué personne. Juste deux ou trois escroqueries... »

Des arnaques, il en avait au moins deux cents à son actif, même si les carabinieri n'en avaient découvert qu'une quinzaine. Il avait également fait partie d'une association de malfaiteurs qui bossaient à une échelle industrielle ; et il avait un beau casier judiciaire, bien rempli, comme on dit, d'antécédents « spécifiques ». Mais ça n'était pas, me sembla-t-il, le moment de se mettre à pinailler avec monsieur Abbrescia Filippo.

« OK, Pupuccio. Maintenant, tu me signes une procuration spéciale et demain, pas besoin de te présenter à l'audience. » Comme ça, je ne suis pas obligé de faire tout un cirque et on s'arrange rapidement avec le procureur général, pensai-je.

« D'accord, maître. Mais je vous en prie, on essaie de gratter le minimum.

— T'inquiète, Pupuccio. Demain, viens faire un tour pour que je te raconte comment ça s'est terminé. Ensuite, tu passes chez la secrétaire pour prendre la facture. »

Il était déjà debout, mais encore devant le bureau.

« Maître ?

— Oui.

— Maître, pourquoi une facture ? Après, il faut que vous payiez des impôts. Ça vaut le coup ? Je me souviens qu'autrefois, quand je venais chez vous, vous ne faisiez pas de factures. »

Je le toisai depuis ma chaise. Exact. Pendant des années, la plus

grande partie de l'argent que j'avais gagné, je l'avais gagné au noir. Ensuite, beaucoup de choses avaient changé dans ma vie ; j'ai commencé à avoir honte. Il ne s'agissait pas d'une réflexion lucide, articulée. J'avais simplement honte de frauder ; alors – presque toujours, et conformément à une évaluation personnelle de ce qu'il fallait verser au fisc pour faire mon devoir – j'émettais des factures et je donnais un fric monstre aux impôts. J'étais l'un des quatre ou cinq avocats les plus riches de Bari. Tout au moins d'après ma déclaration d'impôts. Je ne pouvais pas raconter ce genre de choses à monsieur Abbrescia Filippo, *alias* Pupuccio il Nero. Il ne comprendrait pas. Mieux, il croirait que j'étais un peu atteint et changerait d'avocat. Ce que je préférais éviter. C'était un bon client ; tout compte fait un brave homme, et bon payeur avec ça. Il lui arrivait même de régler avec de l'argent propre.

« Le fisc, Pupuccio, le fisc. En ce moment, nous, les avocats, on les a sur le dos, les gens du fisc. Il faut qu'on fasse gaffe. Ils se planquent pas loin des cabinets, voient quand un client descend, après quoi ils vérifient s'il a une facture. Si le client n'en a pas, ils se précipitent au cabinet et commencent leur contrôle. Et alors là, c'est la fin, plus de boulot. Je préfère ne pas courir le risque. »

Pupuccio sembla soulagé. J'étais un peu trouillard et je payais des impôts juste pour éviter les ennuis. Lui ne se serait pas conduit comme ça, mais il pouvait comprendre. Il exécuta une sorte de salut militaire en portant sa main à une visière imaginaire. Ciao maître ; ciao Pupuccio.

Puis il se retourna et s'en alla.

Au bout d'une minute, et lorsque je fus sûr qu'il était sorti du bureau, je me mis à parler tout seul à haute voix.

« Je suis un con. D'accord, je suis un con. Il y a une loi qui interdit d'être con ? Non. Alors je déconne tant que je veux. » J'appuyai la tête au dossier de mon siège et me mis à scruter le plafond. Je restai comme ça un moment, jusqu'à ce que le téléphone se mette à sonner.

Maria Teresa décrocha, comme d'habitude, à la troisième sonnerie. Au bout d'un instant, j'entendis le bourdonnement de la ligne intérieure.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

— C'est l'inspecteur Tancredi, de la garde mobile.

— Passe-le-moi. »

Tancredi était presque un ami. Bien qu'on ne se soit jamais fréquentés, j'avais – et lui aussi je crois – la sensation que nous partagions quelque chose. Le genre de policier que l'on voudrait rencontrer quand on est victime d'un délit ; et que l'on voudrait éviter comme la peste quand on a commis le délit en question. Notamment certains types de crimes. Tancredi traquait maniaques, violeurs, pédophiles et compagne. Et aucun d'entre eux ne s'était montré satisfait de ses attentions.

« Carmelo. Comment ça va ? »

— Ciao Guido. Bien. Plus ou moins. Et toi ? »

Il avait la voix basse et un léger accent sicilien. Au téléphone, sans le connaître, on aurait pu imaginer un homme grand, gros, ventripotent. Tancredi mesurait au maximum un mètre soixante-dix ; il était maigre, cheveux mi-longs toujours en pétard, grosses moustaches noires. On expédia rapidement les salamalescs d'usage, après quoi il me dit qu'il avait besoin de me voir. Une histoire de travail, précisa-t-il. De travail ? Le mien ou le sien ? Le mien, et dans un certain sens, le sien. Il voulait venir me voir à mon cabinet, avec quelqu'un. Il ne me dit pas qui était cette personne et je ne le lui demandai pas. On pouvait se voir après huit heures, une fois que je serais seul au bureau. D'accord, et on termina là-dessus.

Ils arrivèrent vers huit heures et demie. Tout le monde était parti et j'allai moi-même ouvrir la porte. Tancredi était en compagnie d'une femme d'environ trente ans, ou un peu plus. Elle mesurait au moins un mètre soixante-quinze ; ses cheveux étaient attachés en queue-de-cheval et elle portait un jean délavé ainsi qu'un blouson en cuir noir usé. Une collègue de Tancredi, pensai-je, même si je ne l'avais jamais vue auparavant. Style typiquement masculin, genre PJ ou brigade des stupés. Elle avait sans doute fait une connerie et avait besoin d'un avocat. À la voir – avec sa tronche de fille qu'il ne vaut mieux pas embêter – j'imaginai qu'elle avait dû tabasser un suspect ou une personne en état d'arrestation. Ça arrive dans les casernes et les

commissariats.

Je les fis entrer dans mon bureau et Tancredi passa aux présentations. « Maître Guido Guerrieri... » Je tendis la main en m'apprêtant à entendre quelque chose du genre : agent Machin ou inspecteur (n'appellez jamais inspectrice un inspecteur de police de sexe féminin ; elles se foutent en rogne) Trucmuche. Mais Tancredi annonça : « Sœur Claudia. »

Je me tournai vers Tancredi et scrutai à nouveau le visage de la fille. Tancredi avait un léger sourire sur les lèvres, comme s'il s'amusait de ma surprise. Elle, elle ne souriait pas. La femme me serra la main sans dire un mot, en me regardant droit dans les yeux. Elle avait l'air étrangement concentrée. Ce fut à cet instant que je remarquai le minuscule crucifix de bois qu'elle portait à son cou, accroché à un lacet en cuir.

« Sœur Claudia est la directrice de *Safe Shelter*. Tu en as entendu parler ? »

Je n'en avais jamais entendu parler et il m'expliqua de quoi il s'agissait. Sœur Claudia resta silencieuse, tout en continuant de me dévisager. Il émanait de sa personne un parfum subtil que je ne parvenais pas à identifier. *Safe Shelter* était un centre d'hébergement dont le siège était tenu secret – et qui demeura également secret le temps de notre entretien – où étaient placées des femmes victimes de la traite des Blanches ou soustraites à leurs persécuteurs ; des femmes battues par un mari violent et contraintes de quitter le domicile conjugal ; des ex-prostituées ; des femmes collaborant avec la justice. Quand ils (les carabiniers ou la police) avaient besoin d'en caser une, ils savaient que la porte de *Safe Shelter* était toujours ouverte. Même en pleine nuit ou les jours fériés. Tancredi parlait ; j'approuvai d'un hochement de tête ; sœur Claudia m'observait. Je commençai à me sentir légèrement mal à l'aise.

« En quoi puis-je vous être utile ? » Tandis que je finissais de prononcer cette phrase, je me sentis complètement crétin. Comme lorsque m'échappaient des expressions telles que : « toutes mes salutations » ; « à la bonne heure » ; « tout va comme vous voulez ? », etc.

Tancredi n'y prêta aucune attention et en vint à l'essentiel.

« Il y a une fille qui travaille en tant que bénévole dans la communauté de sœur Claudia. Ou plutôt, travaillait. Maintenant, elle n'est plus en mesure de le faire. Je te raconte l'histoire en deux mots. Il y a quelques années, cette fille rencontre un type. Après un moment difficile de son existence, qui, en réalité, n'a jamais été facile. Ce type ressemble au prince charmant. Gentil, bienveillant, amoureux. Riche. Beau, à ce que disent les femmes. Pratiquement parfait. Bref, au bout de quelques mois, les voilà qui vivent ensemble. Heureusement sans se

marier. » C'était le genre d'histoire que j'avais entendu maintes fois, et pas seulement dans le cadre de mon travail. Voilà pourquoi je me faufilai dans le récit de Tancredi, qui avait fait une pause.

« Au bout de quelques mois de vie commune, le voilà qui change. Au début, il n'est plus aussi gentil ; il commence à devenir violent – d'abord verbalement puis physiquement. La vie devient vite un enfer. J'y suis ?

— À peu près. Du moins en ce qui concerne la première partie de l'histoire. Sœur Claudia va peut-être te raconter elle-même la suite. »

Bonne idée, pensai-je. Au moins, elle arrêtera de me dévisager parce que ça commence à me saouler.

Sœur Claudia avait une voix douce, féminine, presque hypnotique. Contrastant avec son allure, son visage, son regard. Elle doit savoir chanter, pensai-je, tandis qu'elle entamait son récit.

« Je ne pense pas qu'il ait changé après le début de leur vie commune. Il était comme ça avant. Il a seulement arrêté de faire semblant parce qu'il imaginait que ça n'était plus nécessaire. Désormais, elle lui appartenait. Alors il s'est mis aux brimades ; ensuite il a commencé à la frapper et lui a fait endurer des choses qu'elle vous racontera elle-même, si elle le désire. Il s'est mis à faire le guet tout près de son lieu de travail, persuadé qu'elle avait un amant. Pour la coincer. Bien sûr, il ne l'a pas coincée parce qu'il n'y avait rien à découvrir. Mais ça ne l'a pas calmé. Au contraire : il n'en a été que plus méchant. Quand, un soir, elle lui a dit qu'elle n'en pouvait plus et que si cette histoire ne se terminait pas elle s'en irait, il l'a laissée pour morte. »

Elle s'interrompt brusquement. On devinait à son expression qu'elle aurait voulu être là quand le pire était arrivé, et pas seulement en qualité d'observatrice.

« Le lendemain, elle a pris les quelques affaires qu'elle pouvait emporter toute seule et elle est rentrée chez sa mère. Elle habitait un appartement dont elle était propriétaire, mais elle l'avait quitté lorsqu'elle était allée vivre avec son compagnon. C'est à partir de ce moment que le harcèlement a commencé. Au bureau, devant la maison de sa mère. Matin et soir. Il la suivait. Lui téléphonait sur son portable, à la maison. À n'importe quelle heure du jour et surtout de la nuit.

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— Un délire. Deux fois, elle a été battue en pleine rue. Un matin elle a trouvé sa voiture éraflée avec un tournevis. Un soir, c'est la bicyclette qui se trouvait dans l'entrée de l'immeuble de sa mère qui a été mise en pièces. Naturellement, on n'a aucune preuve contre lui. Comme vous l'avez dit vous-même, maître, sa vie est devenue un enfer. Nous essayons, avec les filles de la communauté, de l'aider.

Quand c'est possible, nous l'accompagnons et nous allons la reprendre au travail. Pendant quelques semaines, elle est venue habiter au foyer, un endroit qu'au moins il ne connaît pas et où il ne peut pas la retrouver. Mais ça n'est pas une solution. Elle ne vit plus ; elle ne peut plus sortir le soir ; elle ne peut pas faire une promenade ou ses courses au supermarché. Elle ne peut rien faire sans la terreur de le retrouver devant elle. Ou derrière elle. De fait, elle ne sort plus. Elle reste enfermée chez elle, comme dans une prison. Lui, en revanche, circule en toute tranquillité.

— Elle a porté plainte ? »

C'est Tancredi qui se chargea de répondre :

« Trois fois. Une fois chez les carabinieri, une fois chez nous, au commissariat, et la troisième directement au parquet général. Cette plainte a heureusement été examinée par madame Mantovani qui s'y est attelée. Elle a fait ce qu'elle a pu au niveau de l'enquête ; elle a entendu la jeune femme ; elle a joint au dossier les factures détaillées et les certificats médicaux ; puis elle a demandé la capture du fauve.

— Pour quel crime ?

— Mauvais traitements et violence privée aggravée. Mais rien à faire. Le juge a rejeté la requête sous prétexte qu'il n'était pas nécessaire d'adopter des mesures conservatoires. Et c'est là où nous arrivons au volet le plus intéressant du problème. Parce que sœur Claudia est ici pour te demander si tu es prêt à prendre la défense de cette jeune femme et à te constituer partie civile. Après que deux de tes collègues s'y sont refusés. Des petits malins pourraient dire : ils s'y sont refusés pour la même raison que le juge n'a pas arrêté ce monsieur... »

Je lui demandai de s'expliquer un peu mieux : il ne fit que citer un nom. Je lui dis de répéter, que je sois sûr d'avoir bien entendu. Quand je fus certain qu'on parlait de la même personne, j'émis une sorte de sifflement. Sans rien ajouter.

Tancredi me raconta la suite. Le substitut du procureur Mantovani, immédiatement après le rejet de la requête de mesures conservatoires, avait demandé le renvoi en jugement. L'homme avait reçu la citation à comparaître et était allé voir la jeune femme en bas de chez elle.

Il lui avait dit qu'elle pouvait porter plainte autant qu'elle le voulait, puisque, de toute façon, c'était peine perdue. Parce que jamais personne n'aurait le courage de toucher à lui. Et il avait ajouté qu'au cours du procès, il la démolirait.

Voilà pourquoi elle avait besoin d'un avocat. Parce qu'elle avait peur mais ne voulait pas reculer.

Tancredi me confia également le nom des deux collègues auxquels la jeune femme s'était préalablement adressée. L'un d'eux s'était dit désolé, mais par principe il ne prenait jamais la défense des parties

civiles. Je le connaissais bien et me demandai s'il savait seulement la signification du mot principe.

L'autre avocat s'était dit débordé. Il ne pouvait pas s'occuper de l'affaire, hélas. Hélas, trois fois hélas.

La jeune femme, désespérée et terrorisée, ne savait plus que faire. Elle avait parlé à sœur Claudia et sœur Claudia avait parlé à Tancredi. Pour avoir un conseil. Celui-ci avait cité mon nom et ils étaient venus me parler. Sans la jeune femme. Ils n'avaient même pas évoqué cette rencontre, parce que si je refusais à mon tour, sœur Claudia ne tenait pas à ce qu'elle le sache.

Fin de l'histoire. Je ne devais pas me sentir obligé d'accepter cette charge, conclut Tancredi. Si je refusais, ils comprendraient. Et ils étaient sûrs que je n'invoquerais pas des questions de principe ou un excès de travail pour me défilier.

Silence.

J'observai sœur Claudia. Elle n'avait pas véritablement la tête de quelqu'un qui *comprendrait*. Mais alors pas du tout.

Je passai ma main sur mon visage, à rebrousse-poil : depuis ce matin, ma barbe avait déjà repoussé. Puis je me pinçai la joue à quatre ou cinq reprises, entre l'index et le pouce, toujours en raclant les poils de ma barbe.

Enfin, je fis une grimace pleine de suffisance et haussai les épaules. Pas de problèmes, dis-je. J'étais avocat et un client en valait bien un autre. Ce disant, je pensais que j'étais en train de faire une sacrée connerie.

J'eus l'impression que les traits de sœur Claudia se détendaient imperceptiblement. Quelque chose de proche du soulagement. Tancredi sourit légèrement, avec l'air de quelqu'un qui n'a jamais douté de l'issue du match.

Il n'y avait plus grand-chose à dire. La jeune femme devait venir à mon cabinet pour signer le mandat. Et – bien sûr – pour qu'on fasse connaissance, puisque j'allais devenir son avocat. Ensuite, j'irais voir le ministère public afin de faire une photocopie du dossier. Il fallait que je l'étudie rapidement. Le procès commençait d'ici deux semaines. Je demandai à sœur Claudia qu'elle me laisse un numéro de téléphone et, après d'un instant d'hésitation, elle écrivit sur un bout de papier le numéro d'un mobile.

« C'est mon numéro. Mon téléphone est toujours allumé. »

Lorsqu'ils s'en allèrent, je m'appuyai le dos à la porte en observant le plafond. Je cherchai dans mes poches un paquet de cigarettes, par ailleurs inexistant.

Normalement, j'aurais dû partir moi aussi. Il était déjà très tard et je n'étais même pas passé à la maison cinq minutes depuis ce matin. J'avais besoin de me flanquer sous la douche et éventuellement de manger quelque chose.

Mais je restai à mon cabinet. Je m'assis à mon bureau. Pour réfléchir, pour penser...

Gianluca Scianatico était un voyou célèbre. Un représentant bien connu du fameux « Tout-Bari ». Un peu plus âgé que moi, ex-homme de main fasciste, joueur de poker. Et cocaïnomane, à ce qu'on disait.

Il était médecin dans une clinique du CHU. Dans certains milieux, tout le monde savait qu'il n'était pas arrivé là – doctorat, spécialisation, concours etc. – du fait de ses seuls mérites.

Son père n'était autre qu'Ernesto Scianatico, président d'une des sections de la cour d'appel. Un des hommes les plus puissants de la ville. À son propos, tout comme sur ses amitiés, sur ses affaires extrajudiciaires, on avait pratiquement tout dit. Toujours à mots couverts, dans les couloirs du tribunal ou ailleurs. On évoquait des dénonciations anonymes dans un certain nombre d'affaires où il était impliqué plus ou moins directement. On racontait que quelques avocats et magistrats avaient tenté de le mettre en cause.

On savait que ces signalements, anonymes ou non, n'avaient eu aucune suite. Le président Scianatico était quelqu'un qui savait protéger ses arrières.

Une des idées les plus saugrenues pouvant venir à l'esprit à quelqu'un qui faisait mon boulot – avocat pénaliste à Bari – était de lui mettre des bâtons dans les roues. Environ la moitié des procès, après la sentence du premier degré, passait par sa section pour le jugement en appel. À savoir : environ la moitié de *mes* procès passait chez lui en appel. Un avenir professionnel radieux s'ouvrait devant moi, pensai-je.

« Tous mes compliments Guerrieri – dis-je ensuite tout fort, comme cela m'arrivait depuis l'enfance, quand mes pensées devenaient trop bruyantes – t'as encore trouvé le moyen de te mettre dans un pétrin monstrueux. T'as franchi le seuil fatidique des quarante ans mais ta capacité à te foutre systématiquement dans la merde est restée intacte. Bravo mon petit gars. »

Je restai ainsi un moment, à me tourmenter, le regard vagabondant sur les étagères et parmi les dossiers qui s'y entassaient.

Et puis ras le cul. Une des constantes de ma vie, c'est qu'au bout

d'un moment, tout commence à me gonfler. Les bonnes choses comme les mauvaises.

Enfin presque tout.

Et tandis que j'arrêtais de me tordre les mains, certaines choses que Tancredi m'avait racontées peu avant commencèrent à me revenir à l'esprit. Comme le fait qu'il soit allé la voir après avoir reçu l'assignation à comparaître. Que lui avait-il dit ? Ah oui : qu'elle pouvait toujours porter plainte... que de toute façon, c'était peine perdue. Personne n'aurait le courage de toucher à lui.

Je cessai de m'inquiéter pour me mettre en rogne. Il me fallut un peu de temps pour arriver à la conclusion : « Va te faire foutre, Scianatico. Père et fils. Allez vous faire foutre tous les deux. On va voir si rien ne peut t'arriver, ducon. » Toujours à haute voix.

Il était vraiment temps que je rentre à la maison – réflexion mentale cette fois-ci, signe que le fracas cérébral était en train de retomber.

Martina Fumai se présenta à mon cabinet le lendemain soir, vers sept heures, en compagnie de sœur Claudia. Maria Teresa les fit entrer dans mon bureau et je les invitai à s'asseoir devant moi.

Martina était très jolie : cheveux châains courts, bien maquillée, quelque chose de fuyant dans le regard et dans la pose. Très maigre. Une maigreur un peu artificielle, comme si elle avait fait un régime et ne s'était pas arrêtée à temps. Il émanait d'elle un parfum sucré dont elle avait peut-être abusé.

Elle parlait à voix basse et, à peine assise, elle me demanda si elle pouvait fumer. Bien sûr qu'elle pouvait fumer : elle alluma une cigarette toute fine qu'elle sortit d'un paquet blanc à motifs floraux. Une marque qui m'était inconnue. Le genre de cigarettes que j'ai toujours détesté. Elle avait un briquet cylindrique à l'effigie de Betty Boop. Ça doit vouloir dire quelque chose, pensai-je.

Elle me remercia d'avoir accepté le mandat. Je répondis qu'il n'y avait pas de problème – littéralement, à l'aide d'une expression qui m'insupporte : *il n'y a pas de problème* – et je lui tendis les feuilles où on pouvait lire les différents mandats qu'elle devait signer.

Elle me demanda si elle faisait bien de se constituer partie civile.

Bien sûr que non. C'était pure folie. On sortirait de là rétamés. Notamment moi. Tout ça parce que enfant je lisais les bandes dessinées de Tex Willer(2) et que maintenant, j'étais incapable de me rétracter alors que rien n'aurait été plus sensé. Surtout dans ce cas. Comme l'avaient fait mes très pragmatiques collègues.

Mais je me tus et la rassurai : il ne fallait pas qu'elle s'inquiète ; certes, ça n'était pas un procès facile mais on agirait au mieux, avec détermination mais aussi avec prudence... et ainsi de suite, à l'avenant. Le jour suivant, j'irais au parquet parler avec le ministère public et chercher les pièces du dossier. J'ajoutai que, heureusement, le ministère public – madame Mantovani – était quelqu'un de sérieux. Et là-dessus, rien à dire.

On se reverrait lorsque j'aurais examiné les pièces, quelques jours avant l'audience. Je préférais parler des faits après m'être forgé une idée sur le dossier.

La rencontre dura tout au plus une demi-heure, au cours de laquelle sœur Claudia ne lâcha pas un mot. Au cours de laquelle elle me scruta de son regard indéchiffrable.

Lorsqu'elles partirent, presque involontairement, je jetai un œil à son jean moulant. Il me fallut un instant pour me rappeler que c'était

une religieuse et qu'on ne les regarde pas comme ça, les bonnes sœurs.

Et revoilà le week-end.

On avait été invités à une fête chez des amis de Margherita. Rita et Nicola. Bizarres mais sympas. Pour avoir davantage d'espace, ils étaient allés vivre dans une villa située juste aux portes de la ville, sur la vieille route qui conduit vers le sud en serpentant dans la campagne, en bord de mer.

Dit comme cela, ça pourrait sembler romantique. La villa était à moitié en ruine ; le jardin ressemblait à celui des Usher et à quelques mètres du portail, tous les soirs, se réunissaient des filles de l'Est – plus au moins vêtues en fonction de la saison. Les clients garaient leur voiture pratiquement chez Rita et Nicola. C'était un flot ininterrompu, jusque tard dans la nuit. De temps en temps, la police ou les carabiniers arrivaient à leur tour ; un coup de filet chez les clients et les filles ; certaines étaient rapatriées et le trafic cessait pendant quelques jours. Puis, au bout d'une semaine, c'était reparti comme en 40.

Derrière la villa, la campagne était peuplée de meutes de chiens sauvages, et parsemée de ruines servant d'entrepôts pour marchandise volée. Ça, je pouvais l'affirmer avec certitude puisque l'un des receleurs qui utilisaient ces caches était un client à moi, arrêté tandis qu'il y entreposait des hi-fi à peine déchargées d'un camion.

Pour Rita et Nicola, ça ne semblait pas poser de problème. Ils payaient un loyer modéré, limite ridicule, pour plus de trois cents mètres carrés, qu'ils n'auraient jamais pu s'offrir dans le centre-ville. La maison était bourrée d'objets étranges. Et de personnes non moins étranges les soirs de fête.

Rita était peintre et enseignait à l'Académie des beaux-arts. Quant à Nicola, il tenait une librairie spécialisée dans le new age, l'ésotérisme, les philosophies et les pratiques orientales.

Dans l'une des pièces de la villa, le sol était couvert de futons et les murs, de miroirs. Rita et Nicola y organisaient des séminaires de méditation transcendante, de tai-chi-chuan, de shiatsu ; des séances de réflexions sur le *Livre des morts* tibétain, sur l'horoscope chinois et j'en passe.

Nicola était une sorte de bouddha de banlieue, dans le genre du personnage de Hanif Kureishi (si vous voyez ce que je veux dire). Sauf qu'il n'œuvrait pas à Londres dans les années 1970 mais à Bari dans les années 2000. Pour être plus précis : entre le quartier Japigia et Torre a Mare.

Avant de sortir, alors que je me préparais dans la salle de bains et que, face au miroir, je me lavais les dents, j'eus l'impression de noter quelque chose sous mes yeux. Une ombre, une légère boursoufflure. Je rinçai ma brosse à dents, la remis à sa place et m'observai de plus près. Oui : j'avais deux très légères boursoufflures entre les yeux et les pommettes.

Des poches sous les yeux, pensai-je. Et merde...

Toujours devant mon miroir, j'approchai d'un geste hésitant l'index de ma main droite d'un de ces... poulpes. Outre la vue, le toucher confirmait leur présence.

Du doigt, j'essayai de tirer vers le bas cette peau qui ne me semblait plus être la mienne. Dépourvue d'élasticité ; détendue comme un tissu un peu élimé. C'est du moins ce qui me vint à l'esprit.

Je commençai donc à étudier mon visage. De très près. Je me rendis compte que j'avais des rides aux commissures des lèvres, au coin des yeux et sur le front. Longues et profondes telles des sillons. Quand étaient-elles apparues ? Comment ne m'en étais-je jamais rendu compte ?

Je me pinçai la peau à différents endroits de mon visage, pour voir en combien de temps celle-ci reprenait sa place. Tandis que je me livrais à cette expérience, je me souvins du temps où, enfant, je pinçais les joues de mon arrière-grand-mère alors que j'étais assis sur ses genoux. Je tirais ses joues vers le bas et j'observais la peau se remettre en place. *Très* lentement.

Je me rappelai également le cou, rien que des plis et des rides, de mon aïeule. Je contrôlai donc l'état du mien. Qui, naturellement, était le cou normal d'un homme de quarante ans, en bonne santé et en assez bonne forme physique. Mon arrière-grand-mère, aspect sur lequel je ne m'arrêtais pas sur le moment, avait à l'époque de mon souvenir quatre-vingt-cinq ans, peut-être davantage.

J'allais donc me lancer à la recherche fébrile des signes du temps – qui, de toute évidence, était passé sans que je ne m'en aperçoive – quand quelqu'un sonna à la porte. Je consultai ma montre et je pris conscience, dans l'ordre :

a) que Margherita était déjà prête ; elle frappait à ma porte, pensant vraisemblablement que j'étais prêt moi aussi, vu qu'il était temps de partir ;

b) que je n'étais absolument pas prêt ;

c) que j'étais peut-être en train de devenir nase.

J'allai ouvrir mais n'exposai pas le point c) à Margherita (et pour éviter qu'elle ne sente toute seule le malaise, j'omis également de lui demander si, à son avis, j'avais des rides et des poches sous les yeux). Je finis donc de me préparer à vitesse grand V et, un quart d'heure plus tard, on était en route. Ce soir-là, j'arrêtai de m'inquiéter du

temps qui passe et des conséquences dermatologiques qui s'ensuivent.

Dehors, on entendait déjà la musique. Des vents et des cordes ; des tonalités lointaines et mystiques ; quelques coups de gong. Le must de la nouvelle vague vietnamienne, m'expliqua-t-il peu après. Le genre de musique que j'adore écouter. Cinq minutes d'affilée.

La maison était envahie par la fumée de l'encens et pleine de monde. Certaines personnes semblaient même presque normales.

Margherita disparut dans le brouillard et se fondit dans l'assistance. Peu après, je l'entrevis : elle discutait avec un grand type maigre et barbu d'une cinquantaine d'années. Le barbu en question portait un costume prince-de-galles à deux boutons, impeccable. Au milieu de ce bazar, c'était une apparition surréelle. Je ne connaissais quasiment personne et je n'avais guère envie de faire la conversation. Je me consacrai donc à la nourriture, abondamment disposée sur une longue table.

Il y avait quelque chose qui ressemblait à une sorte de goulasch ; en réalité, ça n'était pas de la cuisine hongroise mais indonésienne : du *rendang* de bœuf. Et puis il y avait un truc qui avait tout de la paella : mais là non plus, ça n'était pas une spécialité espagnole mais indonésienne, du *nasi goreng*. Il y avait enfin une inoffensive salade italienne. Qui n'était pas italienne – mais indonésienne – ni inoffensive, loin de là. J'y goûtai et j'eus l'impression de m'être fourré un fer à souder (allumé) dans la bouche. Je ne me rappelle pas précisément le nom indonésien de la chose mais ça voulait à peu près dire : salade de légumes sauce *très* piquante.

Je mangeai de tout, y compris des crêpes à la mangue coulis de coco et un gâteau banane et cannelle. Les crêpes étaient peut-être vietnamiennes mais, en tout cas, elles étaient bonnes.

Je vagabondai un peu dans la baraque. J'échangeai trois phrases sans intérêt avec des types à l'air hagard. De temps en temps, je voyais Margherita discuter avec le barbu. Ça commençait à me brouter et je jetai un coup d'œil circulaire pour trouver quelqu'un susceptible de m'offrir une cigarette. Je me rappelai immédiatement que j'avais arrêté ; et puis, de toute façon, personne ne fumait. Fumer était « out ».

J'étais assis sur un divan et buvais mon quatrième ou (peut-être) mon cinquième verre de vin rouge produit à partir de raisin bio. Ça ressemblait un peu à du vieux Folonari, mais bon, je n'avais pas envie de faire dans la dentelle.

À côté de moi s'assit une jeune femme au look « révolution culturelle ». Pantalon en toile bleu clair et liquette à col Mao du même acabit.

Elle était très jolie, joufflue, la narine ornée d'un piercing avec

brillant, cheveux noirs, yeux bleus. Le regard vaguement rêveur – ou vaguement idiot, pensai-je. Elle attaqua sans préambule :

« Je n'aime pas trop cette musique vietnamienne. »

Alors, tu n'es pas aussi idiote que t'en as l'air, pensai-je. Je suis content. Moi non plus, je n'aime pas cette musique : ça me fait l'effet d'une sérénade pour ongles raclés sur tableau noir. J'allais l'en informer quand elle ajouta : « Mais j'adore la musique tibétaine. Je crois qu'elle évoque davantage de vrais moments de méditation. »

Ah, bon. Musique tibétaine. Parfait.

« Tu as déjà écouté de la musique tibétaine ? »

Assise toute droite, presque au bord du divan, la jeune femme regardait devant elle, dans le vague, comme une démente. Alors que je m'apprêtais à répondre, je m'aperçus que j'étais en train d'imiter sa posture.

« Tibétaine ? Je n'en suis pas vraiment sûr. Peut-être que...

— Tu devrais. Il n'y a rien de mieux pour débloquer les chakras, pour favoriser le passage de l'énergie. J'ai la sensation, comme ça auprès de toi, que t'as une aura puissante, un fort potentiel énergétique, mais que t'es pas capable de le libérer. »

Je m'envoyai une autre bonne goulée de Folonari bio et je décidai de libérer de mon potentiel énergétique. Ici et maintenant. Elle l'avait bien cherché.

« C'est bizarre. On m'a déjà dit quelque chose de semblable, en d'autres termes, quand j'ai commencé à m'intéresser à l'astrologie druidique. »

Cette fois-ci, elle se tourna dans ma direction. On lisait dans son regard un semblant d'attention à mon endroit.

« À l'astrologie druidique ? »

— Oui, c'est un système astrologique reposant sur des bases ésotériques, élaboré par les grands prêtres de Stonehenge.

— Ah oui. Stonehenge. Cette antique ville d'Écosse, avec ces étranges constructions en pierre. »

T'as rien compris. Stonehenge ne se trouve pas en Écosse, mais en Angleterre et, comme tout le monde le sait, ça n'est pas une ville.

Mais bon... Je me réjouis qu'elle connût Stonehenge ; on procéda donc aux présentations – elle s'appelait Silvana – et je me mis à illustrer en son honneur les principes de l'astrologie druidique, une discipline fruit de ma créativité vespérale. J'évoquai les rites astrologiques durant les nuits du solstice d'été ; les conjonctions astrales ; les affinités sidérales. Et tout ce que ça pouvait signifier.

Silvana était sous le charme. Difficile de trouver un homme avec une telle passion, de telles connaissances, si précises, déclara-t-elle. Et toute cette sensibilité.

Elle lâcha le mot *sensibilité* avec un regard lourd de sous-entendus.

J'allai me réapprovisionner en vin bio.

« Tu bois du vin ? » demanda-t-elle avec un léger accent de désapprobation. Les filles new age boivent du jus de carotte et des tisanes d'ortie. J'étais décidément pompette.

« Bien sûr. Le vin rouge est un breuvage druidique. C'est un moyen rituel permettant d'atteindre des états dionysiaques. » Je ne mentais pas : j'étais en train de dire que le vin servait à se biturer. Et j'étais effectivement en train de m'arsouiller. J'en vins donc à lui parler d'une extraordinaire méthode divinatoire : encore un truc à moi. Il s'agissait de la lecture du coude, pratiquée par l'antique et mystique peuple chaldéen. Outre l'horoscope de Stonehenge, j'étais, le cas échéant, au faite de cette pratique.

Je lui expliquai donc comment, sur la base de l'antique savoir chaldéen, il était possible de lire dans le coude gauche d'une personne les stratégies croisées de son destin. Je trouvais la chose superbement dépourvue de sens, mais elle ne s'en aperçut pas.

Elle me demanda en revanche si on pouvait se lancer dans une lecture du coude. OK, d'accord. Mon verre était à moitié vide et je m'envoyai ma dernière lampée. Je lui demandai de découvrir son coude gauche.

Tandis que je lui pinçais la peau du coude – manœuvre indispensable pour percer les stratégies croisées du destin – j'aperçus Margherita. Debout devant le divan. Tout tout près.

« Tu es là ? »

— Oui, je suis là. Depuis un moment, pour être franche. Mais tu étais, comment dire, plutôt occupé. Tu ne me présentes pas ton amie ? »

Je m'exécutai tout en pensant soudainement que je ne m'amusais plus. Margherita lâcha un *au plaisir*, elle qui ne disait jamais *au plaisir*, avec la bienveillance d'un requin-marteau. Quant à Silvana, à peu près aussi expressive qu'une daurade, elle répliqua par un *salut*.

Il était peut-être temps d'y aller, observai-je. Margherita répondit que oui, qu'il était temps de rentrer.

Je pris donc congé de ma nouvelle amie Silvana, laquelle semblait plutôt désemparée.

On salua quelques personnes et dix minutes plus tard, on était dans la voiture, avec la mer qui défilait sur la droite et, devant nous à quelques kilomètres, la silhouette des immeubles du bord de mer. Pour être honnête, je dois dire que la mer, les immeubles et tout le reste n'étaient pas parfaitement nets, mais enfin, je parvenais à tenir le volant.

« Tu t'es amusé avec cette nana ? »

J'essayai de la regarder en face sans pour autant quitter la route des yeux. Une entreprise qui n'était pas de tout repos.

« Je m’amusais un peu. Je lui ai parlé de l’horoscope druidique.

— Et de la lecture du coude.

— Ah oui, t’as entendu.

— Oui, j’ai entendu. Et j’ai vu.

— Bon, c’était pour passer le temps ; j’ai rien fait de mal. De toute façon, j’ai vu que tu ne t’es pas ennuyée avec cette espèce de Raspoutine en prince-de-galles à deux boutons. C’était qui ? Le secrétaire administratif du comité régional des philosophes ? »

Pause silencieuse.

« T’es sympa.

— Pas vrai ?

— Trop sympa. À peu près autant qu’un torticolis. »

Elle s’interrompt un instant.

« Non, plutôt comme une rage de dents.

— Une rage de dents ? Ça te semble plus approprié ?

— Oui. » Elle avait envie de rire, même si elle essayait de se retenir.

« Comment ça peut te venir à l’idée, ce genre de truc. La lecture du coude. T’es pas normal.

— Il y a une quantité de trucs qui me viennent à l’esprit. En ce moment, par exemple, j’ai quelque chose en magasin. Pour toi.

— Ah oui ? Un piège à filles ?

— Oui, oui. Je crois que oui. »

Je me tus un instant. Essayant de scruter la route qui devenait toujours plus floue du fait des vapeurs du vin bio. Mais je connaissais exactement l’expression de Margherita, à cet instant.

« Bon, fais rouler cette bagnole, astrologue druidique, lecteur de coudes. On rentre au bercail. »

Je me rendis au parquet le lundi matin.

Je pénétrai dans le bâtiment qui abritait les bureaux judiciaires en passant devant l'entrée réservée aux magistrats, au personnel et aux avocats. Un jeune carabinier – jamais vu – me demanda mes papiers. Je déclarai que j'étais avocat et il me réclama à nouveau un document d'identité. Évidemment, je n'avais pas ma carte sur moi et le carabinier en herbe exigea que je sorte et que je passe par la porte réservée au public. Une porte équipée d'un détecteur de métaux, au cas où j'aurais caché un pistolet-mitrailleur sous mon caban.

Ou une petite hache. Les portiques électroniques avaient été installés après qu'un dingue était entré dans le tribunal avec une hache enfilée dans son futaie. Personne ne l'avait fouillé et, une fois à l'intérieur, il avait commencé à tout casser. Quand les carabiniers l'eurent enfin immobilisé et désarmé, il déclara qu'il était venu *parler* avec le juge qui lui avait donné tort dans une histoire d'héritage. Pour lui, ça devait être ça, faire appel.

J'allais m'en retourner et obtempérer aux indications du carabinier quand un gendarme de ma connaissance qui, tous les jours, effectuait son service au tribunal, m'aperçut. Il répéta au blanc-bec que j'étais effectivement avocat, qu'il pouvait me laisser passer.

Le hall était plein de monde ; femmes, jeunes, carabiniers, agents de la police pénitentiaire et avocats, venant principalement de l'arrière-pays. C'était la première audience d'un procès contre une bande de dealers d'Altamura. Le bruit de fond était celui d'une salle de théâtre avant le lever de rideau. Quant à l'odeur, c'était celle de certaines gares, des bus bondés. Ou de nombreux halls de tribunaux.

Je me frayai un chemin dans la foule, le bruit et l'odeur ; j'arrivai à niveau de l'ascenseur et montai au parquet.

Le bureau d'Alessandra Mantovani, substitut du procureur de la République, était, comme d'habitude, sens dessus dessous. Piles de dossiers sur le bureau, sur les chaises, sur le divan et même par terre.

Chaque fois que je pénétrais dans le bureau d'un ministère public, je pensais que j'avais bien fait de choisir la profession d'avocat plutôt que celle de magistrat.

« Maître Guerrieri.

— Madame le ministère public. »

Je fermai la porte. Alessandra s'était levée et vint à ma rencontre. Elle fit le tour de son bureau en évitant une colonne de dossiers. Bise sur la joue.

Alessandra était une amie ; une belle femme et probablement le meilleur magistrat du parquet.

Elle était de Vérone mais, quelques années auparavant, elle avait demandé son détachement à Bari. Elle était venue avec un aller simple, laissant derrière elle un mari riche et une existence sans histoire. Pour venir vivre avec un type qu'elle pensait être le grand amour de sa vie. Même les femmes intelligentes font des conneries en C majeur. Le type en question n'était pas l'amour de sa vie ; un petit bonhomme normal, comme tant d'autres. Et comme tant d'autres, il l'avait banalement plaquée au bout de quelques mois. Elle s'était donc retrouvée seule dans une ville qu'elle ne connaissait pas, sans amis, sans pouvoir aller nulle part ailleurs. Et sans se plaindre.

« Une visite de courtoisie ou tu t'es mis à défendre les maniaques ? »

Alessandra œuvrait dans la section du parquet qui s'occupait des crimes sexuels. En règle générale, je ne défendais pas ce genre de clients. Dans ce domaine, les constitutions de parties civiles étaient chose rare. Aussi, Alessandra et moi avions rarement l'occasion de nous voir dans le cadre de notre travail.

« C'est ça. Ton collègue de bureau a été coincé tandis qu'il se baladait dans un jardin public vêtu d'un imperméable noir. Avec rien en dessous. Il a été serré par les forces spéciales des services de la voirie et m'a confié sa défense. »

Le collègue de la porte à côté n'avait pas, à proprement parler, une réputation sans taches. Les rumeurs les plus croustillantes circulaient à son propos. Et on se gaussait sur la foule de secrétaires, d'officiers judiciaires, de dactylos – pour la plupart sur le retour – qui fréquentaient son bureau en dehors des heures de service.

Encore quelques minutes de ce badinage, et je lui expliquai la raison de ma visite.

« Tu cherches vraiment la bagarre », déclara-t-elle en guise de préambule. Merci pour l'information.

Bien sûr que je savais qui était le prévenu et qui était son père. Bien sûr que oui, et encore merci pour ce ton rassurant. Quand j'ai un problème et que je cherche un soutien moral, je sais désormais à qui m'adresser.

Il était comment ce procès ? Nauséabond ; et je m'y attendais. Pourri dans les grandes largeurs. C'était en substance sa parole à elle contre sa parole à lui, du moins en ce qui concerne les éléments les plus graves. Le harcèlement téléphonique était prouvé par les factures détaillées de son mobile, mais il s'agissait d'un délit mineur. Il y avait aussi deux ou trois certificats médicaux délivrés par les urgences pour des blessures légères, mais à l'époque des faits les plus graves – durant leur vie commune –, elle n'était pas allée se faire soigner. Elle avait honte de raconter ce qui lui était arrivé. C'est toujours comme ça. Ils

sortent la boîte à claques et ensuite elles ont honte de raconter que leur mari ou compagnon est un salaud.

« Si tu veux mon avis, mademoiselle Fumai a également été violée durant leur vie commune. C'est très fréquent, mais on n'a presque jamais de plaintes. Elles ont honte. C'est incroyable, mais elles ont honte.

— C'est qui le juge ?

— Caldarola.

— Génial. »

Le juge Cosimo Caldarola était un bureaucrate triste et incolore. Je le connaissais depuis plus d'une quinzaine d'années, c'est-à-dire depuis que je fréquentais le tribunal. Je ne l'avais jamais vu sourire. Sa devise était : « pas d'embrouilles ». L'idéal pour ce genre de procès.

« Donne-moi une autre bonne nouvelle. Qui est l'avocat de notre copain ?

— D'après toi ?

— Dellisanti ?

— Bravo. On ne va pas s'emmerder à ce procès, tu vas voir. »

Dellisanti était un connard. Mais doué. Redoutablement doué. Une espèce de pitbull de cent dix kilos. Personne n'avait envie de l'avoir pour adversaire. Je l'avais vu contre-interroger des témoins du ministère public, leur faire dire une chose et, la minute suivante, exactement le contraire. Sans même qu'ils ne s'en aperçoivent. J'eus pendant quelques secondes la troublante vision de ma fragile cliente aux prises avec Dellisanti et je pensai qu'on était à peine dans la mouise.

« Les actes ? » Alessandra Mantovani me dit qu'ils étaient au greffe. Je pouvais passer, consulter le dossier et photocopier ce dont j'avais besoin.

Je me levai pour prendre congé, après toutes ces joyeusetés.

« Attends. »

Alessandra se mit à fouiller dans les tiroirs de son bureau et sortit une petite liasse de photocopies agrafées. Puis elle me tendit l'enveloppe jaune où elle avait glissé les papiers.

« Pour la copie des actes, tu passes au greffe et tu paies les droits. Ça, en revanche, c'est moi qui offre. Une lecture intéressante, je pense. Pour te faire une idée de quel genre de type est notre ami. »

Je pris l'enveloppe et la rangeai dans ma serviette. Après avoir dit au revoir à Alessandra, je passai au greffe pour photocopier le dossier. Tout va vraiment à merveille, pensai-je.

Au greffe, je commençai de trier les actes susceptibles de me servir. Au bout d'un instant, je me rendis compte que j'étais en train de perdre du temps juste pour économiser trois sous sur les photocopies et les droits de greffe. Je demandai donc à l'employé la copie intégrale du dossier, qui me servait le matin même. Je payai les droits accompagnés d'une surtaxe – vu l'urgence –, non sans me rappeler que je n'avais pas demandé d'avance à mademoiselle Fumai et à son amie, la bonne sœur.

Une fois rentré à mon cabinet (à l'heure du déjeuner) avec une chemise cartonnée pleine de photocopies, je demandai à Maria Teresa de me commander deux ou trois sandwiches et une bière au bar du coin. Quand mon repas arriva, je me mis au travail en mangeant.

Le dossier ne contenait rien de particulièrement intéressant. Je savais déjà tout.

Comme me l'avait dit Alessandra, les éléments à la charge de Scianatico relevaient essentiellement des déclarations de ma cliente. Il y avait quelques relevés ; deux certificats médicaux ; les factures détaillées du mobile. Dans un procès normal, ça aurait pu suffire. Mais ça n'était pas un procès normal.

Je bouclai l'examen du dossier en une heure. J'ouvris donc ma sacoche, en sortis l'enveloppe jaune et regardai ce qu'elle contenait : c'étaient les photocopies d'un livre de criminologie, écrit par un psychiatre américain. Il parlait d'un type de criminel auquel je n'avais jamais eu affaire depuis que j'étais avocat. Ou peut-être bien que si, mais sans le savoir. Le *stalker* – le persécuteur.

Au fil des premières pages, le psychiatre citait les lois américaines, de nombreuses études, ainsi que le manuel de classification criminel du FBI, afin de cerner le profil du persécuteur : « un prédateur qui suit furtivement et obstinément une victime conformément à un critère spécifique ; qui adopte un comportement visant à provoquer chez la victime une affliction émotionnelle ainsi que la crainte – motivée – d'être assassinée ou de subir des lésions physiques ; ou qui adopte une ligne de conduite continue, volontaire et préméditée consistant à suivre et à harceler une autre personne ».

En substance, expliquait l'auteur, la persécution est une forme de terrorisme qui ne s'adresse qu'à un seul individu, dans le but d'établir un contact avec celui-ci et de le dominer. C'est un crime souvent invisible, jusqu'à l'explosion d'une violence parfois homicide. C'est généralement à ce moment-là qu'intervient la police ; et c'est

généralement trop tard.

L'auteur montrait que la plupart des hommes appartenant à la catégorie des persécuteurs cachaient leur propre sentiment de dépendance derrière une image ultra-machiste, stéréotypée, et qu'ils présentaient une agressivité chronique envers les femmes.

Beaucoup de persécuteurs de ce type avaient eu des traumatismes dans leur enfance. Mort d'un des deux parents, viols, mauvais traitements physiques ou psychologiques, etc. Les *stalkers* présentaient donc souvent un déséquilibre affectif renvoyant à des situations vécues durant l'enfance, situations qui avaient bousillé leur existence relationnelle. Ils étaient incapables de vivre une douleur de façon normale ; d'interrompre une relation et d'en établir une nouvelle. Souvent, la colère provoquée par l'abandon était une défense empêchant l'éveil de la douleur et des humiliations intolérables subies autrefois. Auxquelles viendrait encore s'ajouter une nouvelle perte.

L'auteur expliquait qu'il était difficile de se rendre compte de l'intensité de la peur, du désarroi éprouvé par les victimes. L'horreur est si forte et si constante qu'elle échappe souvent à la compréhension de ceux qui ne sont pas impliqués.

Il y avait un paragraphe passé au surligneur orange : « Au fur et à mesure que le terrorisme s'intensifie, la vie du/de la persécuté/e devient une prison. La victime passe rapidement du cocon protecteur de la maison à celui du lieu de travail, puis elle rentre chez elle, à l'instar d'un prisonnier transféré d'une cellule à l'autre. Mais souvent, même le lieu de travail n'est pas un refuge. Certaines victimes sont trop terrorisées pour sortir de chez elles. Elles vivent seules et claquemurées ; épiant le monde cachées derrière leurs persiennes fermées. »

J'émis un petit sifflement ; tel un souffle à peine modulé. Exactement ce qu'avait déclaré sœur Claudia. *Elle vit enfermée chez elle, comme si c'était une prison.* C'est bien ce qu'elle avait dit, et sur le coup, je n'y avais guère prêté attention.

Maintenant, je me rendais compte qu'elle n'avait pas parlé en l'air.

Je repris le dossier et je réfléchis aux chefs d'accusation, auxquels je n'avais jeté qu'un vague coup d'œil. Le plus intéressant était l'inculpation pour violence privée, c'est-à-dire pour persécution. Scianatico était donc inculpé de maltraitance, de coups et blessures, de harcèlement téléphonique, ce à quoi s'ajoutait : « ... le crime décrit aux articles 81, 610, 61 alinéas 1 et 5 du Code pénal, parce qu'à travers de multiples actions visant à la réalisation d'un unique dessein criminel – cela en agissant pour des raisons abjectes ou de toute façon futiles et en profitant de circonstances de temps, de lieu et de personne –, il contraignait mademoiselle Fumai Martina (après la fin de leur vie maritale commune au cours de laquelle s'est vérifié le délit de maltraitance familiale, décrit au

point précédent), par la violence et en utilisant des menaces explicites ou implicites, mieux décrites aux chefs d'inculpation suivants : 1) à subir sa présence continue, oppressante et vexatoire non loin de son logement, sur son lieu de travail et de toutes façons dans des endroits habituellement fréquentés ; 2) à abandonner et à interrompre progressivement ses occupations habituelles et ses relations sociales ; 3) à vivre chez elle dans un état de substantielle privation de liberté individuelle, puisqu'il lui était impossible de sortir librement sans être soumise aux brimades évoquées ci-avant et mieux décrites aux chefs d'inculpation suivants ; 4) à rejoindre et à quitter son lieu de travail substantiellement privée de sa liberté individuelle et toujours accompagnée (cela afin de prévenir ou de repousser les agressions dudit Scianatico) de tierces personnes... »

Je n'avais jamais vraiment réfléchi à ce genre de situations. Évidemment que je m'étais déjà occupé de mariages ou de concubinages en perdition ; bien sûr que j'avais déjà eu affaire aux violences et aux brimades qui suivent souvent ce genre d'épilogue. Mais j'avais toujours considéré ça comme un aspect mineur. La coda des relations qui se terminent mal. Petites violences, insultes, harcèlements à répétition.

Des aspects mineurs.

Je n'avais jamais imaginé combien ces aspects mineurs pouvaient dévaster la vie des victimes.

Je revins aux photocopies qu'Alessandra Mantovani m'avait données.

Le persécuteur est un prédateur qui adopte une conduite visant à provoquer chez la victime une affliction émotionnelle ainsi que la crainte – motivée – d'être assassinée ou de subir des lésions physiques. Il est difficile de se rendre compte de l'intensité de la peur, et du désarroi éprouvé par les victimes. L'horreur est si forte et si constante qu'elle échappe souvent à la compréhension de ceux qui ne sont pas impliqués. Et ainsi de suite.

Je commençai d'éprouver un salutaire sentiment de colère. Je refermai le dossier, écartai les photocopies et me mis à rédiger la constitution de partie civile.

Margherita était partie pour deux jours. À Milan, pour son travail.

Je regagnai donc directement mon appartement avec l'intention de m'entraîner une demi-heure. Depuis que j'avais à moitié déménagé chez Margherita, j'avais créé dans mon appartement un coin gymnase, avec haltères et sac de sable.

Parfois, je réussissais à aller au gymnase, le vrai, pour sauter à la corde, boxer le sac, faire quelques rounds. Pour que des gosses désormais plus rapides que moi me donnent des coups de poing dans la gueule. Mais s'il était trop tard, si je n'avais ni le temps ni l'envie de préparer mon barda et de filer au gymnase, je m'entraînais à la maison.

J'allais passer mon survêtement mais je me dis que ce soir, il était également trop tard pour m'entraîner chez moi. Et puis j'étais assez satisfait de mon travail – ce qui m'arrive rarement –, et je n'éprouvais pas ce sentiment de culpabilité qui, d'habitude, me pousse à cogner dans mon sac.

Je décidai donc de me préparer à dîner. Depuis que j'étais avec Margherita, que je vivais chez elle le plus clair de mon temps, mon frigo et mon garde-manger étaient toujours bien remplis. Avant non, ça n'était pas comme ça.

Je me rends compte que ça peut sembler absurde, mais c'est ainsi. Peut-être que c'était une manière de me rassurer : mon indépendance était sauve. Ou plus simplement, peut-être que vivre avec Margherita m'avait rendu plus attentif aux détails ; c'est-à-dire aux choses les plus importantes.

Quoi qu'il en soit, mon frigo et mon garde-manger étaient pleins. En outre, j'avais appris à cuisiner. Ça aussi, c'était à mettre sur le compte de ma relation avec Margherita.

J'ôtai donc ma veste et mes chaussures et j'allai à la cuisine pour contrôler si j'avais en réserve les ingrédients nécessaires à ma préparation. Haricots blancs, romarin, deux ou trois petits oignons nouveaux, poutargue. Et des spaghettis. Tout y était.

Avant de m'y mettre, j'allai choisir un disque. Je restai un instant devant l'étagère, et je pris des poésies de Yeats interprétées par Branduardi. Je regagnai la cuisine tandis que la musique commençait.

Je mis l'eau à bouillir pour les pâtes et la salai immédiatement. Une habitude à moi, parce que sans ça j'oubliais et les pâtes étaient insipides.

J'épluchai les oignons ; je les éminçai et les fis revenir dans la poêle

avec de l'huile et du romarin. Au bout de quatre ou cinq minutes, j'ajoutai les haricots blancs et un peu de piment. Je laissai mijoter tout en jetant dans l'eau deux cents grammes de spaghettis. Je les égouttai au bout de cinq minutes parce que les pâtes, moi, je les aime très *al dente*, puis je les fis sauter dans la poêle avec l'assaisonnement. Après m'être servi – dans une assiette qui débordait dangereusement –, je saupoudrai abondamment mes pâtes de poutargue râpée (la recette en prévoyait nettement moins).

Je me mis à table à presque minuit en buvant une demi-bouteille de vin blanc sicilien à 14 degrés que j'avais goûté quelques mois plus tôt chez un caviste et dont, le lendemain, j'avais acheté deux caisses.

Après avoir fini, je pris un ouvrage dans la pile de livres que je n'avais pas encore lus (mes derniers achats), qui se dressait à côté du divan. Je choisis un poche de chez Penguin Books.

My Family and Other Animals, de Gerald Durrell ; frère du plus célèbre – et nettement plus chiant – Lawrence Durrell. C'était un livre que j'avais lu dans sa traduction italienne, de nombreuses années auparavant. Bien écrit, intelligent et surtout hilarant. Comme il y en a peu.

Ces derniers temps, j'avais décidé de me remettre à l'anglais – que je parlais presque couramment quand j'étais jeune – et j'avais donc commencé à acheter les œuvres d'auteurs américains et anglais en langue originale.

Je m'étendis sur le divan et commençai ma lecture. Presque aussitôt, je me mis à rire tout seul, sans retenue.

Je passai sans m'en apercevoir du rire au sommeil.

Un bon sommeil, fluide, serein, plein de rêves de jeune homme.

Sans interruption jusqu'au lendemain matin.

Quand j'allai au greffe déposer ma constitution de partie civile, j'eus l'impression que le fonctionnaire employé à la réception des actes me regardait d'un drôle d'air.

Je partis en me demandant s'il avait remarqué pour quel procès je m'étais constitué partie civile, si c'était pour cela qu'il m'avait observé de la sorte. Je me demandai s'il avait des relations avec Scianatico père, ou éventuellement avec Dellisanti. Non, j'étais sans doute en train de devenir parano. Alors stop, j'arrête.

Dans l'après-midi, je reçus à mon cabinet un coup de fil de Dellisanti. Donc je n'étais pas en train de devenir parano. Le greffier avait dû l'appeler moins d'une minute après m'avoir dit au revoir. Pour l'informer.

Une partie de la réussite professionnelle de Dellisanti reposait sur la gestion avisée de ses rapports avec les greffiers, les assistants, les officiers judiciaires. Cadeaux pour tout le monde à Noël et à Pâques. Cadeaux spéciaux – voire très spéciaux, disait-on dans les couloirs – pour certains, le cas échéant.

Il ne perdit pas de temps en préambules et en bavardages.

« J'ai su que tu t'étais constitué partie civile au procès Martina Fumai.

— Les nouvelles vont vite, à ce que je vois. T'as placé un *micro* au greffe, je suppose ? »

Le greffier était un type tout petit et maigre. Mais Dellisanti ne saisit pas le double sens. Où s'il le saisit, il ne le trouva pas amusant.

« Tu as évidemment compris qui est le prévenu, n'est-ce pas ?

— Laisse-moi réfléchir... ah oui, monsieur, ou plutôt le docteur Gianluca Scianatico, né à Bari... »

Ce coup de téléphone était en train de m'énerver ; et je voulais qu'il s'énerve à son tour. Pari tenu.

« Guerrieri, ne jouons pas au chat et à la souris. Tu sais que c'est le fils du président Scianatico ?

— Oui. Tu ne m'as pas téléphoné juste pour me donner cette information, j'espère.

— Non, je t'ai téléphoné pour te dire que tu étais en train de te fourrer dans un guêpier auquel tu ne comprends rien et qui ne t'apportera que des ennuis. »

De mon côté, silence. Je voulais voir jusqu'où il pouvait aller.

Quelques secondes et il reprit le contrôle de la situation. Pensant probablement que ce n'était pas le moment de dire des choses trop

compromettantes.

« Écoute-moi, Guerrieri, je ne veux pas de malentendus entre nous. Alors je vais essayer de t'expliquer de façon plus précise dans quel esprit je te passe ce coup de téléphone. »

C'est ça, pensai-je, explique-moi. Gros lard.

« Tu sais que la Fumai est une déséquilibrée, quelqu'un de psychologiquement instable, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Exactement ce que j'ai dit. C'est quelqu'un qui a été interné en hôpital psychiatrique pour de sérieux problèmes. Elle est toujours en thérapie, en observation psychiatrique. Voilà ce que je veux dire. »

C'était maintenant à lui de jubiler en silence. Et de jouir de mon silence interloqué. Lorsqu'il estima que ça avait assez duré, il reprit son discours. Sur le ton de quelqu'un qui, dorénavant, a les choses en main.

« Bref, nous voudrions éviter autant que possible les situations fâcheuses. Cette jeune femme va mal. Elle a eu, et elle a encore, de gros problèmes. Le jeune Scianatico a été assez bête pour l'installer chez lui ; et puis l'histoire s'est terminée et elle a bâti tout un roman. L'autre, c'est une invétérée féministe exaltée – il faisait allusion à Alessandra Mantovani –, qui a pris tout cela pour argent comptant. Évidemment, je suis allé lui parler, mais ça n'a servi à rien. La connaissant, j'aurais dû m'y attendre. »

Je résistai à la tentation de lui demander quels étaient les problèmes psychiatriques de Martina. Je ne voulais pas lui donner cette satisfaction.

« Il n'existe pas de preuves contre mon client. C'est sa parole contre la sienne, et tu te rendras vite compte que ça ne tiendra pas la route au procès. C'est un dossier qui ne devait pas arriver jusqu'aux débats. Ça devait se terminer rapidement, par une belle ordonnance de non-lieu. Alors évitons d'en faire tout un foin ; c'est inutile et nuisible. Écoute, Guerrieri, je ne te dis rien. Fais des contrôles, informe-toi et vérifie si je suis en train de te raconter des histoires. Ensuite, on se rappelle. Tu finiras par me remercier. »

Il s'interrompit mais reprit presque aussitôt, comme s'il avait oublié quelque chose.

« Et naturellement, aucune inquiétude quant à tes honoraires. Trouve le moyen de sortir de cette histoire et on pensera à ce qui te revient pour le travail que tu as déjà fait. Tu es un bon avocat et surtout un type intelligent. Ne fais pas de conneries inutiles. Ça a juste été une petite prise de bec entre un imbécile et une déséquilibrée. Ça n'en vaut pas la peine. »

Il me salua et raccrocha sans attendre ma réponse.

La première fois que c'est arrivé, j'avais neuf ans. Un matin d'été.

Ma mère était au travail. Lui, il était resté à la maison avec ma sœur et moi. Elle a trois ans de moins que moi. Il était à la maison parce qu'il avait été licencié. Nous, on était à la maison parce que c'était le début des grandes vacances, et qu'on n'avait nulle part où aller. Hormis la cour de l'immeuble.

Je me rappelle qu'il faisait très chaud. Mais maintenant, je me demande s'il faisait vraiment si chaud que ça.

On était dans la cour, ma sœur, les autres enfants et moi. Comme c'est bizarre. Je me souviens qu'on jouait au foot et que je venais de marquer un but.

Il s'est penché au balcon et m'a appelée. Il portait un short beige et un maillot de corps blanc.

Il m'a dit de monter ; qu'il avait besoin de quelque chose.

Je lui ai demandé si je pouvais finir le match mais il m'a dit de monter : il y en aurait pour cinq minutes et je pourrais redescendre. Il a dit aux autres enfants que je reviendrais tout de suite et j'ai grimpé en courant les deux étages de notre HLM. Il n'y avait pas d'ascenseur dans ce genre d'immeuble.

Arrivée sur le palier, j'ai trouvé la porte entrouverte. Quand je suis entrée, je l'ai entendu m'appeler depuis leur chambre à coucher, au fond du couloir. La porte de la chambre était entrouverte.

Dedans, le lit était défait et ça puait le tabac. Il était couché, les jambes écartées, et il m'a dit de m'approcher.

Parce qu'il devait m'expliquer quelque chose, qu'il a dit.

J'avais neuf ans.

Après ma conversation avec Dellisanti, je dis à Maria Teresa que je ne voulais pas être dérangé pendant dix minutes. Je me sentais toujours un peu stupide lorsque je disais à ma secrétaire que *je ne voulais pas être dérangé, et ce sous aucun prétexte*. Mais c'était parfois nécessaire. Je posai mes pieds sur le bureau, plaçai mes mains croisées derrière ma nuque et fermai les yeux.

Vieille méthode, quand je sens l'angoisse monter et que je ne sais pas quoi faire.

Je rouvris les yeux une dizaine de minutes plus tard et je retrouvai parmi les papiers la feuille avec le numéro de mobile de sœur Claudia. J'appelai. Le téléphone sonna une dizaine de fois, sans réponse ; je finis par raccrocher en appuyant sur la touche rouge.

Là, je me demandais vraiment quoi faire. Quand j'appelle un portable et qu'on ne répond pas, j'ai toujours la désagréable sensation qu'on l'a fait exprès. Je veux dire : qu'on a vu le numéro ; qu'on s'est aperçu que c'était moi et qu'on a délibérément évité de répondre. Parce qu'on n'a pas envie de parler avec moi. Un manque de confiance en soi tout droit venu de l'enfance, je suppose.

Mon portable se mit à sonner. C'était sœur Claudia qui, à l'évidence, ne m'avait pas évité puisqu'elle m'appelait quelques secondes plus tard.

« Oui ? »

— J'ai reçu un appel de ce numéro. Qui est à l'appareil ?

— Ici maître Guerrieri. »

Pause et silence interrogateur.

J'avais besoin de parler avec elle. En l'absence de Martina, et avec une certaine urgence. Pouvait-elle venir au cabinet ? peut-être cet après-midi même ?

Non, elle ne pouvait pas venir cet après-midi ; elle devait rester au centre d'hébergement. Toutes ses assistantes étaient absentes et on ne pouvait pas laisser le foyer sans surveillance. Et puis, il y avait des filles assignées à résidence et il fallait toujours que l'une d'elles soit là ; à cause des contrôles des carabinieri, de la police, et ainsi de suite. Demain matin ? Va pour demain matin. Un problème ? Aucun problème. Ou plutôt si, il y a avait un problème mais je voulais lui en parler en personne, pas au téléphone.

Je ne sais pas ce qui me passa par la tête, mais je lui dis que je pouvais moi-même faire un saut au foyer, le lendemain matin, vu que je n'avais pas d'audiences.

Il s'ensuivit une longue pause silencieuse et je m'aperçus que je venais de faire une sacrée bourde. Le centre d'hébergement était situé dans un lieu tenu secret, avait dit Tancredi. Avec ma proposition impromptue, et très peu professionnelle, j'avais mis sœur Claudia dans l'embarras. Soit elle me disait qu'on ne pouvait pas se voir au centre, parce que je ne pouvais pas y aller – et elle était donc obligée, même si c'était ma faute, de me dire quelque chose de désagréable. Soit elle me disait de venir, bon gré mal gré, pour ne pas me contrarier.

À moins qu'elle ne décoche une belle excuse. Ce qui était probablement la meilleure solution.

« D'accord, on se voit ici, chez nous », dit-elle sur un ton tranquille, comme quelqu'un qui a bien pesé le pour et le contre et a décidé d'accorder sa confiance. Puis elle m'expliqua comment on arrivait *ici, chez nous*. L'endroit se trouvait hors de la ville et ses indications semblaient élaborées par une paranoïaque au stade terminal.

Le lendemain matin, je décollai à dix heures et je mis presque une heure pour arriver à cause de la circulation en ville et de mes erreurs de parcours dans la campagne. Au moment de partir, j'avais mis dans le lecteur de CD *The ghost of Tom Joad* ; quand j'arrivai, le disque était fini et je l'écoutai une seconde fois. Devant moi, une route de terre que j'empruntai lentement et qui se confondait avec les images nocturnes des highways américaines, peuplées de désespérés.

*Shelter line stretchin' round the corner
Welcome to the new world order
Families sleepin' in their cars in the Southwest
No home no job no peace no rest(3).*

J'arrivai enfin devant un portail rouillé, fermé à l'aide d'une chaîne (tout aussi rouillée) et d'un énorme cadenas. Pas d'interphone : je fis donc sonner son portable pour qu'elle vienne m'ouvrir. Peu après, je la vis surgir au détour de l'allée, parmi des pins à l'air un peu miteux. Elle ouvrit le portail et, d'un geste de la main, m'indiqua, par-delà le tournant et les arbres, l'endroit où je devais me garer. Puis elle referma soigneusement la grille et le cadenas tandis que je m'engageais dans l'allée de terre en la surveillant dans le rétroviseur.

Je me garai sur l'esplanade aménagée derrière la maison – qui, en réalité, était une *masseria*(4). Je descendis de la voiture et vis arriver sœur Claudia.

Nous entrâmes dans la *masseria*. Ça sentait le propre, le savon neutre et puis quelque chose d'autre, ça devait être une herbe, que je n'arrivais pas à identifier exactement. Nous nous trouvions dans une vaste pièce, avec une cheminée de pierre face à l'entrée, une table au

centre et des portes latérales. Sœur Claudia en ouvrit une et me montra le chemin. Au bout du couloir, il y avait une espèce de débarras carré, avec trois portes sur chacun des côtés. Derrière l'une de ces portes, le bureau de sœur Claudia. La pièce était spacieuse, meublée d'un vieux bureau en bois clair, d'un ordinateur, d'un téléphone et d'un fax. Il y avait également une vieille et volumineuse stéréo équipée d'un tourne-disque. Deux petits fauteuils en cuir usé, fendillé. Une guitare acoustique appuyée au mur, dans un coin. Un très léger parfum d'encens à l'essence de santal. Et puis des étagères. Des livres, des disques. Les rayonnages étaient remplis, mais en ordre. Je réussis juste à jeter un coup d'œil. Juste le temps de lire au vol quelques titres en anglais. *Why They Kill*, en faisait partie ; ainsi que *Patterns of Criminal Homicide*. Je me demandai de quoi ça parlait et pourquoi une bonne sœur avait ce genre de lectures.

Pas de crucifix aux murs, du moins je n'en vis aucun. En tout état de cause, il n'y en avait pas non plus derrière le bureau où trônait une affiche, avec une phrase imprimée en italique, imitant l'écriture d'un enfant.

Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez pas ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent.

Évangile selon saint Luc 18 16.

Dans un coin de l'affiche, un dessin. Un enfant de dos, qui se couvrait la tête des deux mains ; comme pour se protéger de coups pleuvant d'on ne sait où ; par terre, au premier plan, un ours en peluche abandonné. C'était un dessin très triste au bas duquel on pouvait lire une inscription en forme de logo que je ne parvins pas à déchiffrer.

Sœur Claudia me fit signe de m'asseoir dans l'un des deux fauteuils et, d'un mouvement fluide, elle se laissa glisser sur l'autre siège.

Ce matin-là, à part elle, il n'y avait que trois jeunes femmes au foyer, dont deux étaient assignées à résidence. Et elles étaient bien cachées, pensai-je, puisque les lieux semblaient complètement déserts.

Et alors ? me signifia-t-elle du regard.

Je ne savais évidemment pas par où commencer. À mon cabinet, ça aurait été plus facile. En plus, je ne savais pas vraiment ce qui m'avait poussé à venir jusqu'ici. Ce qui constituait un problème supplémentaire.

« J'ai... besoin d'en savoir davantage sur Martina. Dans la perspective du procès qui va commencer, comme vous le savez, dans quelques jours.

— Dans quel sens, *d'avantage* ? »

Justement. Martina est-elle une psychopathe, une dingue, une mythomane ? Est-on en train de s'embarquer dans une galère encore

plus effroyable que celle qu'on avait imaginée au départ ?

« Je veux dire... savez-vous si, par hasard, Martina a eu des problèmes psychiatriques ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? me demanda-t-elle sur un ton fort peu coopératif.

— Elle a été en thérapie ; elle a fait une dépression nerveuse, ou quoi d'autre ? »

Elle est *folle*.

« Pourquoi me demandez-vous ce genre de choses ? Qu'est-ce que ça a à voir avec le procès ? » Toujours sur le même ton. Voire encore plus agressif.

OK, tu ne veux pas collaborer. De toute façon, à l'audience, c'est moi qui vais m'en prendre plein la tronche, et quand tout sera fini, je me reconvertis dans les accidents de la route. Et encore, si j'ai de la veine.

Longue pause silencieuse (moi). Inspiration profonde, par le nez (toujours moi). Du genre : je suis très patient mais putain, il faut que tu me laisses faire mon boulot. Elle, taiseuse. Elle attend. Je commençais à m'énerver.

« Écoutez-moi bien sœur Claudia, un procès, c'est quelque chose de plutôt délicat et surtout, de plutôt compliqué. C'est, en substance, la raison pour laquelle les avocats existent. Le fait que quelqu'un, ou quelqu'une, ait raison, n'est presque jamais suffisant. Quand on fait un procès, il y a des interrogatoires et des contre-interrogatoires ; le défenseur d'un prévenu, lorsqu'il interroge un témoin à charge, essaye de le discréditer par tous les moyens licites. Et parfois illicites. Et si nous nous constituons partie civile, je dois savoir ce que révélera l'avocat de Scianatico. Je dois savoir s'ils vont essayer de soutenir que Martina est une personne psychiquement fragile, qu'elle n'est pas crédible, ou que sais-je encore. Pour être prêt à répliquer.

— Je ne vous suis pas. Si on apporte la preuve qu'il a fait certaines choses, ça ne suffit pas ? Qu'est-ce que les problèmes de santé de Martina ont à voir là-dedans ?

— Je voulais être clair mais, de toute évidence, je n'y arrive pas. C'est justement ça le hic : il faut prouver qu'il a fait certaines choses. Et nos preuves, ce sont précisément les déclarations de mademoiselle Fumai, parce qu'il n'y a pas grand-chose d'autre dans ce procès. Tout tourne autour de sa crédibilité. Ou de sa non-crédibilité. Un prévenu qui se défend dans un procès tel que celui-ci, le cas échéant avec un bon avocat – ici, en l'occurrence, avec un très bon avocat par ailleurs dangereux – a tout intérêt à surprendre en révélant que la victime présumée...

— La victime *présumée* ?

— Tant que, dans un procès, on n'a pas démontré qu'Untel a commis un crime donné, eh bien ce quelqu'un est présumé innocent.

Et s'il y a un présumé innocent, on a tout au plus une présumée victime. Que cela vous plaise ou non, de notre bord, ça fonctionne comme ça. »

Je n'avais pas haussé la voix mais j'étais visiblement tendu.

« Martina a eu des problèmes psychiatriques, lâcha enfin sœur Claudia.

— Quel genre de problèmes ?

— Je ne sais pas si je suis autorisée à vous en parler. Je ne sais pas si Martina veut que certaines choses se sachent.

— Elles se savent déjà. Je veux dire que Scianatico les connaît, de même que son avocat. C'est lui qui m'a appelé, hier après-midi. Il m'a plus au moins menacé et m'a dit que ma cliente était une folle. Je ne peux pas ignorer ce genre de choses. Je pouvais en parler directement avec elle, bien sûr. Je vais même devoir le faire. Juste histoire de lui expliquer ce qui pourrait se passer au procès. Auquel cas, il vaudrait mieux que je sache de *quoi* je suis en train de lui parler. Vous me suivez ? »

Elle posa son bras sur l'accoudoir et appuya sa tête contre sa paume ouverte. Elle resta dans cette position peu ou prou une minute, sans me regarder. Les yeux dans le vide.

« Martina a eu des problèmes dans son enfance. Mais j'exclus qu'on en sache quelque chose. Adulte, ces dernières années, elle a souffert d'une forme de dépression accompagnée d'une anorexie nerveuse. C'est probablement ce qu'ils savent.

— C'est arrivé quand ?

— Il y a environ cinq ans, peut-être un peu plus. En ce qui concerne l'anorexie, c'était, comme disent les médecins, une forme particulièrement sévère. Elle a été hospitalisée et pendant quelques jours, on a dû l'alimenter artificiellement. Avec une sonde.

— Elle avait déjà rencontré Scianatico ?

— Non. Après l'hôpital elle a longtemps été en thérapie. Quand elle a rencontré ce... ce..., elle était guérie. Dans la mesure où on peut guérir de ce genre de problèmes.

— Vous voulez dire qu'elle a eu des rechutes ?

— Non. Enfin pas au point d'être hospitalisée. Dans ses moments de crise, elle a des problèmes avec la nourriture, mais c'est quelque chose qu'elle arrive à maîtriser. Elle y est même parvenue dans les moments les plus difficiles de son histoire avec ce type. De toute façon, elle est suivie par un médecin.

— Un psychiatre ?

— Un psychiatre. »

Je fis une pause. Quelque chose de personnel. Un pan de mon passé me revenait soudain ; des souvenirs que je chassai sans pour autant me débarrasser complètement de la cacophonie qui les accompagnait.

« Et Scianatico connaît toute cette histoire. »

Ça n'était pas une question.

« Je pense que oui. »

Il n'y avait plus grand-chose à ajouter. J'avais craint le pire. Martina n'était ni folle, ni schizophrène, ni maniaco-dépressive ou autre. Elle avait juste eu des problèmes de dépression et des désordres alimentaires, mais elle s'en était sortie. Plus ou moins. C'est quelque chose qu'on pouvait gérer, au procès. Pas vraiment l'idéal – aucun mystère là-dessus – mais j'avais craint le pire.

« Maintenant il faut que Martina me parle elle-même de ces histoires. D'abord, parce que j'ai besoin de davantage de détails, de papiers, d'un dossier médical. Tout. Et puis parce que c'est comme ça. Elle me dira exactement quels sont – et quels ont été – ses problèmes, et je lui expliquerai ce qui nous attend au procès. La décision finale lui appartient. »

Sœur Claudia déclara que c'était d'accord, que dans quelques jours elle accompagnerait Martina chez moi, à mon cabinet. Elle lui expliquerait d'abord ce dont j'avais besoin et *pourquoi* j'en avais besoin.

S'ensuivirent quelques minutes de silence. Puis on se leva presque en même temps. Il était temps de partir.

« Je peux vous poser une question ? »

Elle me regarda droit dans les yeux ; puis elle hocha la tête : oui je pouvais.

« Pourquoi m'avez-vous laissé venir ici ? »

Après m'avoir observé un instant, elle haussa les épaules sans répondre.

Sur ce, on sortit de la *masseria* et on rebroussa chemin en parcourant la route empruntée à l'aller. Pas de trace des jeunes femmes qui habitaient ici. Personne. Alentour, le vent secouait les branches des oliviers, arrachant quelques feuilles qui changeaient de couleur, passant du vert du dos au mystérieux gris argenté de la partie intérieure.

On arriva à la voiture en marchant lentement.

« Je suis parfois agressive. Sans raison. »

Je la regardai sans répliquer, parce qu'elle n'avait de toute évidence pas terminé.

« Et j'ai du mal à faire confiance aux gens. Même quand ces gens sont du bon côté. J'ai un problème avec ça. »

— J'essaie d'évacuer mon agressivité en cognant », lâchai-je en me rendant tout de suite compte que l'expression pouvait prêter à confusion. « Je veux dire que je fais un peu de boxe. Ça aide, je crois. Comme les arts martiaux. »

Claudia leva les yeux vers moi, légèrement étonnée.

« Bizarre.

— Pourquoi ?

— Je suis prof de boxe chinoise. »

Eh bien ça, c'était vraiment la meilleure.

« De boxe chinoise ? Vous voulez dire de *kung-fu* ?

— L'expression *kung-fu* ne veut rien dire. Ou plutôt, tout dire, mais cela n'indique aucun art martial en particulier. *Kung-fu*, ça veut à peu près dire, *travail dur*. »

La conversation avait quelque chose de vaguement surréel. On était passé des problèmes psychiatriques de Martina aux arts martiaux et à la philosophie chinoise, le tout assaisonné d'une pincée de philologie.

Je demandai à sœur Claudia ce qu'était exactement cette boxe chinoise qu'elle enseignait. Elle m'expliqua que, selon la légende, il s'agissait d'une discipline élaborée en Chine par une jeune moniale, au ^{xv}^e siècle. Cette discipline était appelée *Wing Tsun* et sœur Claudia donnait des leçons deux fois par semaine dans un gymnase où on faisait de la danse et du yoga.

Je lui dis que j'aimerais assister à un entraînement et, après m'avoir dévisagé pendant un instant – comme pour vérifier si je parlais sérieusement ou si j'avais juste envie de meubler –, elle déclara qu'elle m'inviterait, un jour.

Là, c'était vraiment tout. J'esquissai assez gauchement un geste de salut, montai dans ma voiture et démarrai tandis qu'elle allait ouvrir la grille pour que je puisse sortir.

Je m'éloignai doucement le long de la route en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur. Sœur Claudia était toujours là. Elle se tenait immobile auprès d'une colonne, et semblait regarder la voiture s'en aller.

Ou peut-être regardait-elle autre chose ; les yeux tournés vers un lieu que je ne connaissais pas, que je ne pouvais même pas imaginer. Cette silhouette solitaire et figée dans la campagne déserte et irréelle avait quelque chose qui provoqua en moi un soudain élanement de tristesse.

Au bout de dix minutes passées dans une sorte d'apnée de la conscience, je me retrouvai sur une route goudronnée. Dans le monde extérieur.

Le lendemain matin, j'avais un procès à Lecce. Je me levai donc de bonne heure et après douche et rasage, je passai un des costumes sérieux que je portais quand j'étais en déplacement. Ce truc du costume sérieux – gris ardoise – était une habitude que j'avais prise alors que j'étais encore un tout jeune avoué. J'avais fini mes études à vingt-cinq ans et, à cet âge-là, j'avais encore l'allure d'un étudiant de première année. Pour avoir l'air d'un vrai avocat, il fallait donc que je me vieillisse, pensais-je ; et un costume gris ardoise me semblait l'idéal.

Au fil du temps, à Bari où l'on me connaissait, l'uniforme gris cessa d'être indispensable. Et puis, au fil du temps, ma petite gueule d'étudiant montra quelques signes d'affaissement. Si on peut dire.

Arrivé à quarante ans, je gardai l'habitude de porter mon costume gris lorsque j'étais en déplacement. Afin qu'il soit clair, pour ceux qui ne me connaissaient pas, que j'étais effectivement avocat. Concept sur lequel, secrètement, je nourrissais quelques doutes.

Bref, je passai un costume gris, une chemise bleue, une cravate club. Je pris le sac que j'avais amené du bureau la veille au soir, et je sortis après avoir laissé un café sur la table de nuit de Margherita. Elle dormait encore, et respirait de façon à la fois sereine et décidée.

J'étais arrivé au garage et m'apprêtais à monter dans la voiture quand mon portable se mit à sonner.

C'était mon collègue de Lecce avec lequel j'étais associé dans cette affaire. Il m'informait que le président du collège qui s'occupait de notre litige était malade et que le procès serait donc ajourné. Il était donc inutile que je me déplace jusqu'à Lecce uniquement pour assister à la lecture d'une ordonnance de renvoi. Effectivement, ça n'était pas la peine, j'en convenais. Mais comment faisait-il pour savoir, à sept heures et demie du matin, que le président était malade ? Ah bon ! il le savait depuis la veille, mais il avait eu une journée très chargée et il avait oublié de m'avertir. Bravo. Il me ferait de toute façon savoir la date du renvoi. Merci, c'est trop aimable. Alors ciao. C'est ça, ciao. Et va te faire foutre.

D'une manière générale, je n'aime pas me lever de bonne heure, si ce n'est pas strictement nécessaire. Si j'ai envie de voir l'aube – ça m'arrive parfois – je préfère plutôt rester éveillé toute la nuit et aller me coucher le matin. Procédure présentant une certaine difficulté, les jours ouvrables. Me lever tôt – *devoir* me lever tôt – me rend plutôt nerveux.

Et ce matin-là, j'en avais après mon collègue de Lecce. Je me retrouvai donc à vagabonder dans la ville, un peu avant huit heures, par un beau matin de novembre. Sans rien à faire vu que cette journée, d'après mon planning, était consacrée au déplacement et au procès qui avait sauté.

Évidemment, je serais vite pris d'angoisse et je finirais au bureau pour expédier les affaires courantes et pour passer des coups de téléphone inutiles. Je le savais. Je connais l'angoisse. Parfois, j'arrive même à comprendre ses manœuvres et à la déjouer.

Le plus souvent, c'est elle qui gagne et me pousse à faire des conneries même si je sais parfaitement que ce sont des conneries. Par exemple aller au bureau un jour où j'aurais pu lire un livre, écouter un disque, voir un film dans un cinéma où il y a des projections le matin.

J'irais donc au bureau, mais il n'était pas encore huit heures ; trop tôt pour se faire happer par le tourbillon obsessionnel du rendement. Je pouvais faire une promenade, et pourquoi pas pousser jusqu'au bord de mer ; prendre mon petit déjeuner dans un de ces bars que j'aimais tant, toujours au bord du rivage.

Je pouvais me fumer une bonne petite clope.

Non, pas ça.

Quelle idée à la con d'arrêter de fumer, pensai-je, tandis que je me dirigeais vers le Corso Vittorio Emanuele.

J'étais presque arrivé au niveau des ruines du Teatro Margherita et de son chantier de restauration dont on ne voyait pas la fin quand j'aperçus, tandis qu'il venait à ma rencontre, un visage vaguement familier. Je plissai les paupières – je ne mettais pas mes lunettes, si ce n'est pour aller au cinéma ou conduire – et je constatai que la personne souriait vaguement en levant le bras pour me dire bonjour.

« Guido !

— Emilio ? »

Emilio Ranieri. Peut-être quinze ans qu'on ne s'était vus. Peut-être davantage. Lorsque nous fûmes l'un à côté de l'autre, et au bout d'un moment d'hésitation, il me serra dans ses bras. Au bout d'un autre moment d'hésitation, je lui rendis son étreinte.

Emilio Ranieri et moi, on avait été camarades de classe au lycée et, pendant deux ou trois ans, on était allé ensemble à l'université. Il avait arrêté avant le diplôme, pour devenir journaliste. Il avait débuté dans une radio, en Toscane ; puis il avait été engagé à *L'Unità*(5), où il était resté jusqu'à la fermeture du journal.

De temps en temps, certains amis communs me parlaient de lui ; mais toujours de moins en moins au fil des années. Durant la période la plus fabuleuse de ma vie, entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, Emilio avait été l'un de mes rares vrais amis. Et puis il avait disparu ; et dans un certain sens, j'avais moi aussi disparu.

« Guido... si je suis content. Bon sang, t'as pas bougé, à part quelques cheveux en moins. »

Lui, il avait changé. Il avait encore tous ses cheveux, mais ils étaient presque entièrement blancs. Au coin des yeux, des pattes-d'oie comme gravées dans du parchemin ; des rides violentes et douloureuses, à ce qui me sembla. Et son sourire aussi avait quelque chose de différent : apeuré, vaincu.

Moi aussi j'étais content. Et même heureux de l'avoir rencontré. Mon ami Emilio.

« Moi aussi je suis content. Qu'est-ce que tu fabriques à Bari ?

— Je travaille ici.

— Comment ça, tu travailles ici ?

— J'étais au chômage quand *L'Unità* a fermé. Et j'ai su qu'à Bari, on cherchait des gens pour renforcer la rédaction de l'ANSA(6) ; je me suis présenté et on m'a engagé. Par les temps qui courent, on peut dire que j'ai eu de la chance.

— Ça veut dire que tu es ici définitivement.

— Si on ne me fiche pas à la porte. Ce qui n'a rien d'impossible, mais j'essaierai de faire en sorte que non. »

Tandis qu'Emilio parlait, j'éprouvai une douleur très bizarre, un mélange de satisfaction, de colère et de mélancolie. J'avais soudain pris conscience d'une vérité soigneusement occultée depuis longtemps : ça faisait des lustres que je n'avais plus un seul ami.

C'était peut-être normal vers la quarantaine : chacun s'occupe de ses oignons. La famille, les gosses, les séparations, le boulot, les maîtresses. Et l'amitié est peut-être un luxe que l'on ne peut plus se permettre. L'amitié, la vraie, est l'apanage de nos vingt ans.

Ou peut-être que je ne dis que des conneries. Une chose est sûre, à ce moment-là, je me rendis compte – douloureusement – que je n'avais plus d'amis.

Mais j'étais si heureux qu'Emilio soit là, avec moi ; heureux que ce procès ait été renvoyé. Heureux de ma décision : une heure de vacance.

« On va prendre un café.

— On y va », renchérit-il avec son sourire craintif. Si incongru sur ce visage de chef du service d'ordre de la FGCI(7) du temps des batailles rangées avec les fascistes, d'une part, et les autonomes, d'autre part.

On s'assit dans un petit bar aux portes de la vieille ville. Je commandai un cappuccino et un croissant ; Emilio prit seulement un café. Après avoir bu son espresso, Emilio s'alluma une MS, cigarette qu'il fumait déjà au temps du lycée. Ça n'était pas de la cigarette extra-mince ou ultralégère genre Martina Fumai, à laquelle il était facile de renoncer. C'était un morceau d'histoire, un prisme émotionnel, une espèce de machine à remonter le temps.

Je dis « non merci » d'un stupide geste de la main en repoussant presque le paquet qu'Emilio m'avait présenté, et je notai sur le visage de mon ami une ombre de désappointement.

Fumer ensemble, je le savais bien, avait toujours eu une signification particulière. Comme un rituel d'amitié.

Nous échangeâmes quelques banalités, de celles qu'on utilise pour rétablir la communication quand trop de temps s'est écoulé ; de celles qu'on utilise pour baliser un territoire désormais inconnu.

Et ce fut mollement que je lui demandai des nouvelles de sa femme – je ne la connaissais pas, je savais juste qu'Emilio s'était marié à Rome il y a de ça six ou sept ans, avec une collègue – en lui posant la sempiternelle question qui fuse vers quarante ans et des poussières :

« T'es séparé ou tu résistes encore ? »

Je sentis s'abattre un gel métallique. Avant qu'Emilio ne réponde, avant que j'aie fini ces mots désormais prononcés et que je ne pouvais retirer :

« Lucia est morte. »

La scène vira au noir et blanc. Muette et assourdissante. Soudainement dépourvue de signification.

Une phrase de Fitzgerald me vint à l'esprit, mais je ne m'en souvenais pas très bien. Dans la nuit noire de l'âme, il est toujours trois heures du matin.

La citation se mêla aux fragments d'une conversation inexistante, tout entière dans ma tête, tournant à vide. Quand est-ce qu'elle est morte ? Pourquoi ? Ah, elle s'appelait Lucia. Enchanté. C'est un beau prénom, Lucia. Je suis désolé. Mais quel âge avait-elle ? Elle était belle ? Comment ça va, Emilio ? Toutes mes condoléances. Faut pas te laisser abattre. Pourquoi personne ne m'a rien dit ? Et qui me l'aurait dit ? Qui ça ?

Merde, merde, et remerde.

« Elle est tombée malade et elle est morte en trois mois. »

La voix d'Emilio était tranquille, presque atone. Devant ma figure muette et égarée, il raconta son histoire et celle de Lucia. Une femme de trente-quatre ans qui, un jour d'avril, va chez le médecin récupérer des analyses et apprend que son temps est compté. Même si elle avait encore tant de choses à faire. Des choses importantes, comme un enfant, par exemple.

« Tu sais, Guido, on pense à un tas de choses. On pense surtout au temps perdu. On pense aux promenades qu'on n'a jamais faites, à toutes les fois où on ne lui a pas fait l'amour, où on a menti. À toutes les fois où on a monnayé son affection comme un vulgaire comptable. Je sais que c'est banal, mais tu voudrais revenir en arrière pour lui dire combien tu l'aimes. Tu penses à toutes les fois où tu ne l'as pas fait et où tu aurais dû le faire. C'est-à-dire tout le temps. Ce n'est pas

que tu refuses sa mort. Non, mais tu voudrais que le temps n'ait pas été gâché bêtement. »

Emilio parlait au présent. Parce que son temps s'était brisé.

Il me raconta tout, calmement. Comme s'il voulait arriver au bout du sujet. Il me raconta comment elle s'était transformée au cours de ces quelques semaines ; comment son visage était devenu tout petit et ses bras tout maigres. Ses mains sans force.

J'écoutais en silence, pensant que, de toute mon existence, je n'avais jamais envisagé la douleur de manière aussi claire, pure.

Désespérée.

Puis vint le moment de se quitter.

On se leva pour faire quelques pas ensemble. Emilio semblait tranquille. Pas moi. Il prit son portefeuille, fouilla à l'intérieur et en sortit un ticket de caisse. Celui d'une de ces laveries automatiques qui commençaient à fleurir en ville, avec leur enseigne jaune et leur nom américain. Il écrivit dessus son numéro de téléphone et me le donna tandis que je lui tendais une de mes cartes de visite à la con. Il me dit de l'appeler ; que de toute façon, il me contacterait.

Il avait l'air tranquille, le regard ailleurs.

Je fis sonner le téléphone trois, quatre, cinq, six fois. À chaque sonnerie, mon impatience augmentait au rythme de mon angoisse. J'allais raccrocher pour essayer sur son portable quand, au bout du fil, j'entendis la voix de Margherita.

« Oui ? » Ton expéditif de quelqu'un qui s'apprête à sortir pour aller au travail. Je gardai le silence pendant un instant parce que, tout à coup, je ne savais que dire. J'avais la gorge nouée.

« Qui est à l'appareil ?

— C'est moi.

— J'allais sortir. Tu m'as rattrapée sur le palier. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es déjà à Lecce ?

— Je voulais te dire...

— ?

— Je voulais te dire...

— Guido, mais qu'est-ce que t'as ? Ça va ? Il est arrivé quelque chose ? »

Il y avait maintenant une légère inquiétude dans sa voix.

« Non, non. Rien. Je ne suis pas allé à Lecce. Le procès a sauté. »

Je m'interrompis mais cette fois elle ne me demanda rien. Elle attendit en silence.

« Margherita – tout en parlant, je m'aperçus que je ne l'appelais jamais par son prénom – tu te rappelles la fois où tu m'as envoyé un message sur mon mobile... »

Elle ne me laissa pas terminer.

« Je m'en souviens. Je t'ai écrit que t'avoir rencontré était une des choses les plus belles qui me soient arrivées. Ça n'était pas vrai. C'est la plus belle.

— Voilà, je voudrais te dire la même chose. Bon, pas tout à fait la même chose... mais je voulais dire que... maintenant je ne peux pas t'expliquer... »

Je bredouillais.

« Guido, je t'aime. Comme je n'ai jamais aimé personne de toute ma vie. »

Je cessai de bégayer.

« Merci.

— Merci ? T'es un type bizarre, Guerrieri.

— C'est vrai. On va au restaurant ce soir ?

— C'est toi qui payes ?

— Oui. Ciao.

— Ciao. À ce soir. »

Fin de la communication. J'étais immobile au coin du Corso Vittorio Emanuele et de la Via Sparano. Les magasins étaient en train d'ouvrir ; les camions déchargeaient leur marchandise ; les gens marchaient, tête basse.

« Merci », dis-je à nouveau à voix haute avant de me remettre en route.

Le lendemain matin, je me rendis directement au tribunal. J'avais un procès pour proxénétisme.

Ma cliente était un ex-mannequin, une actrice de films porno accusée d'avoir monté un réseau de call-girls. Avec deux autres femmes, elle jouait les intermédiaires entre les filles et les clients ; elle travaillait avec le téléphone et Internet, prenant une commission sur les transactions qui avaient abouti. Elle-même se prostituait rarement, si ce n'est avec quelques clients triés sur le volet et très riches. Elle ne tenait pas de maison close ou quelque chose d'approchant. Elle mettait en contact l'offre et la demande. Les filles travaillaient chez elles ; personne n'était exploité ; y avait pas de souci.

Mus par une détermination digne d'une cause meilleure, le parquet et la police avaient enquêté des mois durant sur cette dangereuse organisation. Ils avaient planqué et arrêté les clients qui sortaient de chez les filles ; et puis surtout, ils les avaient mises sur écoute et placé des mouchards électroniques.

Au terme de l'enquête, les trois organisatrices du trafic avaient été placées en détention. La mesure disait que : *« La forte dangerosité sociale manifestée par les trois prévenues, leur capacité à utiliser avec désinvolture, pour la mise en œuvre de leurs projets criminels, les instruments les plus sophistiqués de la technologie moderne (téléphones mobiles, Internet, etc.), leur tendance à réitérer des comportements antisociaux, rendent indispensable la détention préventive dans sa forme la plus sévère, à savoir l'incarcération. »*

Nadia avait fait deux mois de taule ; les deux mois suivants, ça avait été l'assignation à résidence, après quoi on l'avait remise en liberté. Durant la première phase de la procédure, elle avait été défendue par un de mes collègues. Puis elle était venue me voir, sans m'expliquer pourquoi elle souhaitait changer d'avocat.

C'était une femme élégante et intelligente. Ce matin-là elle devait passer en comparution immédiate devant le juge des audiences préliminaires.

L'ensemble, ou presque, des preuves retenues contre elle était représenté par les interceptions téléphoniques et télématiques. Il était incontestable que Nadia et ses deux amies avaient – comme on pouvait le lire dans le chef d'inculpation – *« organisé, coordonné, géré un certain nombre, de toute façon important, de femmes pratiquant la prostitution, en servant d'intermédiaire entre lesdites femmes et leurs clients et en prélevant pour cette prestation, et plus généralement pour le support*

logistique fourni à cette activité illicite, un pourcentage sur les gains des prostituées, compris entre 10 et 20 %... » et cætera, et cætera.

En lisant attentivement les actes, je m'aperçus toutefois qu'il y avait un vice de forme dans les mesures concernant l'autorisation de mise sur écoute téléphonique. Et je comptais miser là-dessus lors du procès. Si le juge me donnait raison, les écoutes s'avéraient inutilisables et il ne restait pas grand-chose contre ma cliente. En tout cas, pas assez pour une condamnation.

Quand Nadia déclara « présente » à l'appel du greffier, le juge ne parvint pas à cacher un soupçon de stupeur. Avec son tailleur gris anthracite, son chemisier blanc, et son maquillage impeccable et sobre, elle ressemblait à tout sauf à une pute. Si quelqu'un était entré dans la salle et l'avait vue assise à côté de moi, entre deux piles de dossiers, ce quelqu'un aurait pensé que c'était une avocate. Juste bien plus jolie, mais alors bien plus jolie que la moyenne.

Une fois expédiées les formalités d'usage, le juge donna la parole au ministère public. Il s'agissait d'un jeune magistrat à l'air négligé et blasé. Il remplaçait celui qui avait dirigé l'enquête et ne faisait rien pour cacher son ennui. Il ne m'était pas très sympathique.

Le magistrat déclara que les actes de la procédure démontraient clairement la responsabilité pénale de la prévenue ; qu'une reconstitution complète des faits et des responsabilités était déjà contenue dans l'ordonnance portant mise en détention préventive. La peine requise dans ce cas, manifestement grave, était de trois ans d'emprisonnement, le tout assorti d'une amende de cinq millions de lires(8). Fin du réquisitoire.

Nadia baissa un instant les paupières en entendant la requête et secoua la tête comme pour chasser une pensée importune. Le juge me donna la parole.

« Monsieur le juge. Nous pourrions facilement nous défendre à ce sujet, et en examinant point par point les résultats des enquêtes, nous démontrerons que rien, dans le comportement de ma cliente, n'indique qu'elle se soit livrée à une activité de proxénétisme, ni même d'incitation à la prostitution. »

C'était faux. En examinant point par point les résultats des enquêtes, il s'avérait que Nadia avait *organisé, coordonné, géré un certain nombre, de toute façon important, de femmes pratiquant la prostitution*. Tout y était.

Mais nous, les avocats, on a un réflexe conditionné. Notre client est de toute façon innocent. Y a rien à faire.

« Mais la tâche du défenseur – poursuivis-je – est celle de déterminer et d'exposer au juge tous les aspects qui, dans une perspective préliminaire, permettent une décision rapide et économique. »

Et j'expliquai quelle était cette décision rapide et économique. J'expliquai que les écoutes étaient inutilisables, parce que certains mandats ne comportaient pas d'exposé des motifs. Ce qui représente un vice de forme rédhibitoire dans le cadre d'une procédure d'interception. Je déclarai que ces écoutes étaient inutilisables – et elles étaient inutilisables ; il n'était même pas possible d'y jeter un coup d'œil et il ne restait rien d'autre, contre ma cliente, qu'un tissu de conjectures, et cætera et cætera. Tandis que je parlais, le juge feuilletait le dossier. Lorsque j'eus terminé, il se retira dans la chambre du conseil et y resta presque une heure. Puis il sortit et prononça un non-lieu *pour impunité du fait poursuivi car l'infraction n'est pas établie*.

Bravo Guerrieri, me dis-je pendant la lecture de la sentence. Puis je pris congé très cordialement – nous, les avocats, on salue toujours les juges avec cordialité quand ils acquittent nos clients – et je sortis de la salle avec Nadia.

Elle avait les joues en feu, comme quand on séjourne dans une pièce surchauffée ou qu'on est très agité. Elle sortit un paquet de Marlboro et alluma sa cigarette avec un Zippo.

« Merci », dit-elle après avoir aspiré avidement deux ou trois bouffées.

Je hochai la tête, modeste. Mais j'étais très content de moi.

Nadia me dit qu'elle passerait dans l'après-midi au cabinet. Pour régler mes honoraires. Puis, après m'avoir regardé droit dans les yeux l'espace de quelques secondes, elle me demanda si elle pouvait me dire quelque chose. Bien sûr qu'elle pouvait, répondis-je.

« Vous êtes un très bon avocat, pour ce qu'il m'est donné de comprendre. Mais il y a plus. Je fais un travail qui m'a appris à connaître les hommes et à déterminer ceux qui valent éventuellement quelque chose. Les rares, les très rares fois où j'en rencontre. J'ai eu deux avocats avant vous. Tous les deux m'ont demandé – comment dire ? – un petit complément d'honoraires, directement au bureau, non sans avoir fermé la porte à clé. Je pense que pour eux c'était normal ; au fond, je ne suis qu'une pute et donc... »

Elle tira avec force sur sa cigarette ; je ne savais que dire.

« Donc, voilà... Non seulement j'ai été acquittée grâce à vous, mais en plus vous m'avez respectée. Et ça, je ne l'oublierai pas. Quand je passe à votre cabinet, je vous apporte un livre. Et l'argent aussi, bien sûr. »

Nadia me serra la main et s'éloigna.

Je décidai d'aller boire un café ou quelque chose d'autre. J'étais léger comme après un examen à la fac. Ou comme après avoir gagné un procès, justement.

Dans le couloir qui conduisait au bar, je vis devant moi Dellisanti au

milieu d'un aréopage de stagiaires, de jeunes avocats et de secrétaires. Depuis son coup de fil au cabinet, nous ne nous étions plus rappelés.

Mon premier mouvement fut de rebrousser chemin, de sortir du tribunal, d'aller prendre mon café ailleurs. Pour éviter la rencontre. Je ralentis le pas ; je m'étais quasiment immobilisé quand j'entendis à haute voix dans ma tête : « Mais ça va pas ? Tu as peur de ce hâbleur au milieu de sa bande de larbins ? Tu bois ton café où t'as envie et qu'ils aillent se faire foutre. » Textuellement. Ça m'arrive parfois.

Alors j'accélérai, dépassai Dellisanti et sa cour en faisant semblant de ne pas les voir. J'entrai dans le bar.

Ils arrivèrent tandis que je commandais une orange pressée accoudé au zinc.

« Salut, Guerrieri. » Aussi cordial qu'un python, le gars.

Je me retournai comme si je venais de m'apercevoir de leur présence.

« Ah, salut Dellisanti.

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

— C'est-à-dire ?

— T'as vérifié ce que je t'ai dit ? J'entends : à propos de cette demoiselle. »

Je ne savais que répondre. Ça m'emmerdait d'ajouter quoi que ce soit, et notre homme savait comment s'y prendre pour déstabiliser son interlocuteur. Pas de doute là-dessus.

En réalité, j'aurais dû lui dire : pense à défendre ton client. Inculpé de graves délits. Quant à moi, je m'occupe de ma cliente, la plaignante, victime de ces mêmes délits.

J'aurais dû lui dire de ne jamais recommencer à me passer des coups de fil de cette teneur, que j'allais lui apprendre à...

Bref, une réponse d'homme.

Au lieu de ça, je me dépatouillai en disant que les choses ne sont pas comme on croit, que ça n'était pas comme on lui avait raconté. Que je ne savais comment me rétracter quelques jours seulement après avoir accepté le mandat. Sans raison valable, impossible. Peut-être que d'ici quelques semaines ou quelques mois, en voyant comment se passait le procès, on pourrait en reparler.

La réponse d'un lâche.

« D'accord, Guerrieri. Moi, ce que je devais te dire, je te l'ai dit. Fais comme tu veux. Après quoi, chacun prend ses responsabilités et en paye les conséquences. »

Il se tourna et repartit. Ainsi que toute son escouade, en formation de combat. Parfaitement entraînée.

Au bout de quelques secondes, je secouai la tête, avec un mouvement semblable à ceux des chiens qui s'ébrouent lorsqu'ils sont mouillés. Puis j'allai payer à la caisse.

« Maître Dellisanti a déjà réglé », me dit le caissier.

Je m'apprêtais à répliquer quelque chose du genre « mon jus d'orange, c'est moi qui le paye ». Mais je pensai qu'il valait mieux éviter le ridicule. Dans la mesure du possible, c'est toujours préférable.

Je hochai donc la tête, saluai d'un geste de la main et m'éloignai.

Ma bonne humeur (procès du matin oblige), s'était volatilisée.

Martina et sœur Claudia se présentèrent à mon cabinet la veille de l'audience.

Je n'en vins pas tout de suite à l'essentiel. Je tournai autour du pot, comme je le faisais presque toujours. Je dis d'abord à Martina qu'il n'était pas nécessaire qu'elle se présente le lendemain. L'audience ne prévoyait que des questions et des actes préliminaires, des requêtes de preuve. Pour tout cela, ma présence suffisait.

Ce n'était pas la peine qu'elle perde une journée de travail, dis-je.

Ce n'était pas la peine qu'elle s'effraie inutilement, pensais-je.

Elle viendrait seulement à l'audience au cours de laquelle on examinerait son cas, sans doute d'ici quelques semaines.

Martina me demanda ce qui se passerait exactement lors de cette audience. Ça oui, c'était l'essentiel.

Je lui expliquai la marche des choses avec toute la prudence dont j'étais capable.

Elle serait tout d'abord interrogée par le ministère public ; puis je lui poserais aussi quelques questions. Enfin, ce serait au tour de la défense.

« C'est là que survient la phase la plus... complexe. L'accusation repose essentiellement sur votre parole de sorte que l'objectif de l'avocat de Scianatico est très simple : vous discréditer. Il s'y emploiera par tous les moyens. Il essaiera de vous pousser à la contradiction ; il essaiera de vous provoquer, de vous faire perdre votre calme. Il est peu probable qu'il se comporte gentiment et s'il le fait, c'est juste pour que vous baissiez la garde. »

Je fis une pause avant d'en arriver au pire. Je la dévisageai. Elle avait l'air calme. Un peu dans le cirage... mais calme.

« Il évoquera vos problèmes de santé, Martina. Il évoquera votre hospitalisation et le fait que vous ayez eu des problèmes... reçu des soins psychiatriques. »

Martina ne changea pas d'expression. Son regard devint peut-être un peu plus vague.

Peut-être. En tout cas, je sentis immédiatement l'odeur. Forte et légèrement acide.

J'ai toujours été capable de capter l'odeur des gens, de la reconnaître, de m'apercevoir lorsque celle-ci change.

Enfant, quand je pénétrais dans l'ascenseur, je savais toujours dire quel copropriétaire l'avait emprunté avant moi. Et j'avais aussi des noms, pour les odeurs. Il y avait par exemple une dame qui habitait

dans notre immeuble et sentait la soupe aux fayots. Une jeune fille triste, chaussée de lunettes, pâle, à l'odeur de vieux papier et de poussière. Le patron de la charcuterie laissait derrière lui un sillage chaud, compact et troublant qui occupait tout l'espace. Bien des années plus tard, j'avais respiré une odeur identique dans une boutique, à Istanbul. Si ressemblante que, pendant un instant, j'ai pensé que monsieur Curci ferait son apparition, avec son cou taurin, sa petite tête, ses bras courts et massifs. Quelques secondes passèrent avant que je ne parvienne à échapper à ce court-circuit olfactif, le temps de me souvenir que l'homme était mort dix ans plus tôt, alors que je vivais encore chez mes parents. Il ne pouvait donc pas circuler dans les échoppes d'Istanbul.

Je sais souvent, à son odeur, si une femme est indisposée. Je n'ai pas pour habitude de raconter cela à la cantonade, parce que ce n'est pas exactement le genre de révélations qui mettent à l'aise les dames.

Je suis capable de sentir et de reconnaître l'odeur de la peur, qui est très désagréable, rance et ancestrale. Je l'ai sentie si souvent dans les commissariats, les casernes de carabiniers, dans les prisons, alors que j'assistais aux interrogatoires de mes clients. L'odeur des plus désespérés, des plus faibles ou seulement des plus lâches, lorsqu'ils comprennent qu'ils sont vraiment dans de sales draps ou qu'il n'y a plus moyen de s'en sortir.

La première fois, ce fut quand, tout jeune avoué, j'avais été commis d'office et que je devais défendre un petit bonhomme accusé d'homicide. On m'appela à la préfecture de police en pleine nuit – j'étais de service – parce qu'on devait l'interroger de toute urgence. Il paraît qu'il avait poignardé un énergumène qui, juste avant, l'avait tabassé dans un bar. Il paraît qu'il y avait un témoin qui l'avait vu. Le petit bonhomme – épaules étroites, un peu voûté, visage perdu de petit prédateur – se défendait en niant tout en bloc. C'est pas vrai, c'est pas vrai, c'est pas vrai, répétait-il en secouant la tête d'une voix quasi monocorde et décalée, vu la situation. Il demandait qu'on le confronte au témoin ; qui se trompait sûrement et se rendrait compte de son erreur en le regardant droit dans les yeux. Il était convaincant, dans la grise essentialité de sa défense, et j'eus l'impression que les flics s'étaient fichus dedans. Je crois que le substitut du procureur, qui l'interrogeait, pensait la même chose.

Et puis coup de théâtre. Deux policiers entrèrent dans la pièce où se déroulait l'interrogatoire ; l'un d'eux tenait un sachet en plastique transparent à l'intérieur duquel on voyait un gros couteau, genre Rambo, dont la lame était maculée de sang. Les deux policiers avaient l'air de chats avec une souris dans la gueule. Celui qui tenait le sachet l'agita sous les yeux du bonhomme.

« Et maintenant t'es vraiment foutu, connard. T'aurais mieux fait de

nous indiquer où il se trouvait. On sait pas quoi en faire de tes aveux. Il y a plus d'empreintes là-dessus que dans toutes les archives de la préfecture. Et elles sont toutes à toi. »

On comprenait que le policier aurait bien souligné ses paroles d'une bonne paire de baffes. Mais hélas, on ne peut pas – pensa-t-il sans doute – devant le juge et l'avocat.

Je ne me rappelle pas exactement ce qui se passa par la suite. L'homme cessa de nier et avoua un peu plus tard, ça c'est sûr. Je ne me souviens pas bien de la séquence, de ce qu'il déclara, de ce que lui demandait le ministère public, et de ce que je déclarai à mon tour pour justifier mon inutile présence. Dès lors, ça n'avait plus d'importance. Ce dont je me souviens, en revanche, c'est de l'odeur qui envahit rapidement la petite pièce de la préfecture. Couvrant l'odeur du tabac froid – qui stagnait là depuis des années –, ainsi que celle de la fumée d'une nuit d'interrogatoire, l'odeur des personnes, des papiers, de la poussière, des fonds de café dans les gobelets en plastique.

C'était une odeur âcre, puissante et légèrement obscène. Reconnaisable à coup sûr depuis cette nuit-là.

Immédiatement après avoir dit à Martina que maître Dellisanti fouinerait dans ses problèmes très, très personnels, je sentis l'odeur. Pas excessivement forte, mais c'était bien elle. Et ce fut pénible. J'essayai de l'ignorer tandis que je commençais à lui donner des instructions quant à son comportement.

« Comme nous l'avons dit, il essaiera de vous provoquer. La première règle à suivre est : ne pas accepter la provocation. C'est ce qu'il veut et nous ne devons pas le satisfaire.

— Comment... comment va-t-il chercher à me provoquer ?

— Ton de la voix ; insinuations ; questions agressives. »

Courte pause avant de continuer. Pour reprendre ma respiration et jeter un coup d'œil à sœur Claudia. Son visage avait une expression aussi vivante que celle des statues de l'île de Pâques.

« Évocation de vos problèmes... comme je vous l'ai dit.

— Mais qu'est-ce que mes problèmes ont à voir avec le procès ? »

Oui. Qu'est-ce que ça a à voir ? Bonne question. Si t'as eu besoin d'un psychiatre, tu ne peux pas témoigner ! Et avocat ? ! Est-ce que tu peux être avocat ? ! me demandai-je avant de répondre, en me souvenant de fragments angoissants de mon passé.

« Théoriquement, et je souligne : théoriquement, le fait qu'un témoin ait eu quelques... problèmes dus à un sentiment de mal-être, peut s'avérer important. Pour évaluer la fiabilité de ce qu'il raconte ; pour mieux reconstruire l'histoire de ses déclarations, et cætera, et cætera. Concrètement – je veux dire tant le ministère public que moi-même – nous ferons très attention à empêcher tout abus. Mais il ne

serait pas souhaitable d'opposer un refus aux questions concernant vos problèmes de santé... »

Mal-être. Problèmes de santé. J'étais vraiment en train de faire des acrobaties verbales, pensai-je, pour ne pas appeler les choses par leur nom.

« ... parce qu'on pourrait imaginer que nous avons quelque chose à cacher. Donc mon idée est la suivante, si tu veux... si vous êtes d'accord... On va les prendre de court. Quand cela sera à mon tour de vous interroger, c'est moi qui vous poserai des questions à ce sujet. Hospitalisations, thérapies psychiatriques, etc. Comme cela, on expose tranquillement les faits ; on montre qu'on n'a rien à cacher ; on lui coupe l'herbe sous le pied, et on empêche son emprise sur le juge ; on réduit le risque de moments de tension. Qu'en dites-vous ? »

Martina se retourna vers sœur Claudia ; puis elle me regarda à nouveau et hocha mécaniquement la tête. L'odeur était devenue plus forte et je me demandai si sœur Claudia la sentait. Mais si elle la sentait, elle n'en laissait rien paraître. Son visage ne laissait rien filtrer. Je repris mon discours.

« Naturellement, il faudrait pour cela que vous me racontiez les choses calmement. »

Martina alluma une cigarette. Elle jeta un coup d'œil circulaire comme si elle cherchait quelque chose sur les étagères, sur le bureau ; dehors, derrière la fenêtre.

Puis elle lâcha tout. Une histoire banale, comme tant d'autres.

Problèmes d'alimentation, depuis l'adolescence. Difficultés à la fac. Dépression nerveuse à cause d'un examen qu'elle n'arrivait pas à passer. Dépression, anorexie, hospitalisation. Et puis le début de la remontée. Les médicaments, la psychothérapie. La rencontre avec une infirmière qui travaillait aussi comme bénévole à *Safe Shelter*. La rencontre avec sœur Claudia, le travail pour les filles du centre d'hébergement. La licence, enfin. Le travail.

La rencontre avec Scianatico.

Tout le reste, je le savais déjà en partie. Mais elle m'apprit également des choses que j'ignorais à propos de sa vie avec Scianatico, à propos de quelques-unes de ses inclinations. Des trucs très désagréables que nous pourrions peut-être sortir au procès si je trouvais l'art et la manière.

Elle évoqua sa famille. Sa mère, mais pas grand-chose. Sa sœur cadette qui était mariée et avait un enfant. En revanche, elle ne dit rien sur son père ; j'imaginai qu'il était mort et je ne lui posai aucune question.

Le récit de Martina dura au moins trois quarts d'heure. Elle semblait un peu plus tranquille, comme si elle s'était soulagée d'un poids et me répéta, en guise de conclusion, qu'elle ne prenait plus de

médicaments, depuis au moins quatre ans.

J'espère qu'elle ne devra pas en prendre après ce procès, pensai-je.

« Je peux vous demander quelque chose, dit-elle après avoir allumé une autre cigarette.

— Oui.

— Il sera dans la salle quand on m'interrogera ?

— Je ne sais pas. Il est libre de venir ou de ne pas venir ; nous ne le saurons que le matin même. Mais le fait qu'il soit là ou pas doit vous être indifférent.

— Est-ce que lui aussi pourra me poser des questions ?

— Non. Seul son avocat peut vous poser des questions. À propos, rappelez-vous, quand il vous interrogera, de ne pas regarder dans sa direction. Regardez le juge, ou droit devant vous ; mais pas vers lui. Rappelez-vous que vous ne devez pas entrer en conflit avec lui, et c'est plus facile si vous évitez de l'affronter du regard. Et puis si vous ne comprenez pas bien une question, n'essayez pas de répondre. Poliment, sans le regarder, dites à l'avocat que vous n'avez pas compris et demandez-lui de répéter. Et si moi ou le ministère public nous faisons objection, vous vous arrêtez, vous ne répondez pas et vous attendez que le juge décide quant à l'objection. Je vous répéterai tout cela la veille de votre audience, mais essayez de vous le rappeler dès maintenant. »

Je demandai si elles voulaient encore savoir quelque chose. Martina secoua la tête. Sœur Claudia m'observa un instant. Puis elle jugea que ce n'était pas le moment de poser sa question, quelle qu'elle soit. Elle secoua la tête à son tour.

« Parfait. Alors on se rappelle demain dans l'après-midi, comme ça je vous dis ce qui s'est passé », déclarai-je tout en les conduisant jusqu'à la porte.

Parfait... c'était tout sauf parfait.

Lorsqu'elles furent sorties, j'allai ouvrir les fenêtres même s'il faisait froid dehors. Pour aérer.

Je ne voulais pas que l'odeur âcre de la peur demeure plus longtemps à l'intérieur.

Je fermai le bureau, rentrai à la maison, dînai avec Margherita et au moment d'aller dormir, je lui appris que je descendais chez moi. Il fallait que je travaille, que je vérifie quelques papiers pour le procès de demain. Je finirais tard. Je ne voulais pas la déranger et donc je dormirais chez moi.

Parce que je ne voulais pas la déranger : ça c'était vrai. Il y a des soirs où l'on sait à l'avance que se prépare une nuit sans sommeil. Pas de signes particuliers, éclatants, évidents. On le sait, tout simplement. Et ce soir-là, je le savais. Je savais que je me coucherais, que je resterais au lit, complètement éveillé, pendant une heure ou un peu plus. Ensuite, je me lèverai, parce qu'on ne peut pas rester au lit les nuits d'insomnie. Je circulerai dans la maison, je lirais quelque chose dans l'espoir que le sommeil arrive, j'allumerai la télévision et ainsi de suite, tout le reste du rituel. Et je ne voulais pas que cela ait lieu chez Margherita. Je ne voulais pas qu'elle me voie malade, ne serait-ce que d'une insomnie occasionnelle. J'avais honte.

Quand je lui eus dit que je descendais travailler chez moi, elle me regarda droit dans les yeux.

« Tu vas travailler, maintenant ? »

— Oui. Je t'ai dit que le procès commence demain. Il y aura une masse de questions préliminaires ; c'est un procès emmerdant et il faut que je vérifie un peu tout.

— Tu es l'un des menteurs les plus nuls que j'aie jamais rencontrés. »

Je restai quelques instants en silence.

« Nul ? vraiment ? »

— Nul. »

Je haussai les épaules en pensant qu'autrefois j'étais plutôt doué pour les bobards. Mais avec elle, j'avais cessé l'entraînement.

« C'est quoi ton problème ? Si tu as envie d'être seul, t'as qu'à le dire. »

C'est ça, y a qu'à le dire.

« Cette nuit, je pense que je ne dormirai pas et je ne veux pas que tu restes éveillée. »

— Tu ne dormirais pas ? Et pourquoi ?

— Je ne dormirai pas. Je ne sais pas exactement pourquoi. Ça m'arrive. Je veux dire : de le savoir à l'avance. »

Elle me regarda à nouveau droit dans les yeux, mais avec une expression différente maintenant. Elle se demandait quel pouvait bien

être le problème, puisque je ne lui avais rien dit, à moins que je n'en sache rien moi-même. Elle se demandait si elle pouvait faire quelque chose. Elle conclut finalement que ce soir-là, cette nuit-là, elle ne pouvait rien faire. Elle posa donc sa main sur mon épaule, m'étreignit un instant et me donna un rapide baiser.

« Alors bonne nuit, on se voit demain. Et si jamais tu as sommeil, ne reste pas debout juste pour être cohérent. »

Je m'en allai, non sans un sentiment de culpabilité indéfini, importun.

Après quoi, tout se passa selon le scénario habituel. Une heure à me retourner dans le lit, en espérant bêtement avoir mal interprété les signes avant-coureurs. Ensuite, une heure devant la télévision à regarder – de bout en bout – *Le Loup de la Sila* avec Amedeo Nazzari, Silvana Mangano et Vittorio Gassman.

D'interminables minutes à lire *Minima Moralia*. Dans l'espoir – ce que j'essayai de me cacher à moi-même afin que le truc fonctionnât – de m'ennuyer jusqu'à tomber de sommeil. Je m'ennuyai, mais le sommeil ne vint pas.

Je m'assoupis légèrement – une espèce de demi-sommeil fébrile – juste quand une lumière blême ainsi qu'un léger, méthodique, inexorable cliquettement de pluie, commencèrent à filtrer par les persiennes, annonçant la journée qui se préparait.

Je traversai la ville sous la pluie en cherchant à me protéger sous un parapluie télescopique acheté à un Chinois quelques semaines auparavant. Comme de bien entendu, à la deuxième utilisation – c'est-à-dire ce matin-là – le parapluie se cassa et je me trempai. Quand, un peu avant neuf heures et demie, j'arrivai au tribunal, je n'étais pas vraiment de bonne humeur.

La salle où Caldarola présidait l'audience était au milieu d'un couloir de passage. Comme tous les jours d'audience, il régnait une grande confusion. On distinguait, pêle-mêle, les prévenus, leurs avocats, les policiers et les carabiniers qui devaient déposer, quelques retraits qui passaient leurs interminables matinées à assister aux procès au lieu de jouer aux cartes sur les bancs des jardins publics. Désormais, je les connaissais tous et eux, ils connaissaient et saluaient tout le monde.

À quelques mètres de ce gros groupe, il y avait des gens avec des feuilles à la main, l'air un peu perdu ; l'air de ceux qui préféreraient ne pas se trouver là. Ils avaient raison. C'étaient les témoins, en général victimes de délits. Sur les feuilles, il y avait écrit qu'ils étaient tenus de se présenter devant le juge et que « *en cas de non-comparution dûment motivée par une impossibilité de force majeure, ils étaient susceptibles d'être amenés de force par la police judiciaire et condamnés à payer la somme de...* » etc., etc.

Ils allaient vivre une expérience surréelle (dans la meilleure des hypothèses). Une expérience qui n'augmenterait pas leur confiance dans la justice.

Dans un flux ininterrompu, la foule serpentait entre les groupes. Commis greffiers avec des chariots ou des piles de dossiers ; prévenus cherchant leur salle ou leur avocat ; agents de la police pénitentiaire accompagnant des détenus menottés ; visages noirs et égarés ; malfrats tatoués, habitués des tribunaux et des commissariats ; d'autres voyous dont on s'apercevait quelques instants plus tard que c'étaient des agents de la PJ ; jeunes avocats au bronzage hors saison, grands cols de chemise, gros nœuds de cravate ; personnes normales disséminées dans le tribunal pour les raisons les plus variées. Mais presque jamais pour de bonnes raisons.

Les gens auraient voulu dégager au plus vite. Et moi de même.

Assise sur un banc, les yeux rivés sur le mur crasseux : sœur Claudia. Avec son éternel blouson en cuir noir et un pantalon de treillis à grandes poches. Personne n'avait pris place à ses côtés. Les gens, debout, se tenaient à une distance respectable. L'espace d'une ou deux secondes, je visualisai l'inscription *Périmètre de sécurité* dans mon cerveau.

Je ne sais pas comment elle a réussi à me voir, justement parce qu'elle avait – semble-t-il – les yeux rivés au mur, face à elle, et que j'arrivais par le côté en me frayant un chemin dans la foule. Une chose

est sûre, lorsque je fus à cinq ou six mètres d'elle, sœur Claudia tourna brusquement la tête comme si elle obéissait à une injonction silencieuse. Elle se leva immédiatement dans un mouvement fluide et dangereux : un mouvement de prédateur.

Je m'immobilisai devant elle, à quelques dizaines de centimètres. Empiétant sur la bulle où les autres ne pénétraient pas. Je la saluai d'un hochement de tête et elle en fit de même.

« Vous ici ? »

J'eus l'impression, pendant une fraction de seconde, de déceler sur son visage quelque chose ressemblant à de la gêne ; l'ombre d'une rougeur soudaine. Une fraction de seconde... ou était-ce juste le fruit de mon imagination ? Lorsqu'elle se mit à parler, sa voix était celle de toujours : grise comme l'acier de certains couteaux.

« Martina n'est pas venue. Comme vous le lui avez dit. Alors je suis venue voir comment ça se passe. Pour lui raconter. »

J'acquiesçai et dis à sœur Claudia que nous pouvions entrer dans la salle. L'audience allait commencer et il valait mieux être là pour connaître l'heure de notre procès. Ce disant, je me rendis compte que je n'avais encore vu ni Scianatico ni Dellisanti.

Sœur Claudia s'assit derrière la balustrade séparant l'espace destiné au public de celui réservé aux avocats, aux appelés, au ministère public, au greffier. Et au juge. Bref, là où se déroule le procès.

Après lui avoir brièvement expliqué ce qui allait se passer, je m'approchai du greffier, déjà assis à sa place. Il avait devant lui deux piles de dossiers : les procès qui, théoriquement, devaient avoir lieu au cours de cette audience.

Théoriquement. En réalité, il y aurait des suspensions de séance, des renvois à la demande de la défense ou à cause « *du nombre excessif de procédures à examiner au cours de cette audience* ». En réalité, au terme de l'audience, le juge ne se prononcerait tout au plus que sur trois ou quatre procès.

Caldarola ne pensait pas que l'excès de travail fût quelque chose de dignes, du moins pour un magistrat.

Je demandai au greffier d'examiner le dossier. Je voulais contrôler les listes des témoins du ministère public et de la défense. Je n'avais pas déposé de liste, certain qu'Alessandra Mantovani avait signalé tous les témoins importants.

Le greffier me confia le dossier et j'allai m'asseoir sur l'un des bancs des avocats. Ils étaient encore tous vides en dépit de la foule là-bas dehors.

Alessandra Mantovani, comme prévu, avait indiqué tous les témoins nécessaires. Martina, évidemment ; l'inspecteur de police qui avait mené l'enquête ; deux ou trois filles de *Safe Shelter* ; la mère de Martina ; les médecins. Point de surprise.

Mais des surprises désagréables, il y en avait dans la liste de la défense. Une dizaine de témoins devaient déposer :

1) *sur les rapports entre monsieur le professeur Scianatico et la victime présumée Martina Fumai durant leur vie commune ;*

2) *plus particulièrement sur ce qui a été constaté à l'occasion des fréquentations du professeur Scianatico et de la victime présumée ;*

3) *sur ce qu'ils savent des pathologies physiques et psychiques de la victime présumée et sur les aspects comportementaux desdites pathologies ;*

4) *sur les raisons qui, à leur connaissance, ont entraîné la fin de la vie commune.*

Mais le vrai problème, ça n'était pas les témoins. Qui servaient juste à noyer le poisson. Le problème, c'était le nom qui figurait au bas de la liste : Genchi, professeur titulaire de médecine légale et de psychiatrie judiciaire. Il avait été désigné en qualité d'expert afin de

s'exprimer « [...] sur les conditions de santé mentale de la victime présumée, évaluées conformément au contenu des déclarations des témoins et des acquisitions documentaires qui seront demandées. Cela afin de vérifier la capacité mentale de la présumée victime à témoigner et, de toute façon, afin d'évaluer la crédibilité de son témoignage ».

Je connaissais cet homme, l'ayant rencontré à l'occasion de nombreux procès. C'était quelqu'un de sérieux, tout à fait différent de beaucoup de ses confrères, qui font des expertises de complaisance grassement payées pour des criminels incarcérés. Assurant qu'ils étaient atteints de graves maladies psychiatriques absolument incompatibles avec la prison et que ces détenus devaient donc bénéficier d'une assignation à résidence. Inutile de dire que ces messieurs, dans 99 % des cas, se portaient comme un charme. Inutile de dire que ces experts le savaient parfaitement, mais que devant certains honoraires, on n'est pas très regardant.

Mais Genchi était un type sérieux, que les juges écoutaient. Et à juste titre. Il n'aurait jamais accepté de venir à un procès pour raconter des salades ou se répandre en expertises cousues main. Dellisanti avait choisi une personne à laquelle il était impossible de forcer la main pour qu'elle exagère ses considérations. Ce qui signifiait que Dellisanti était très sûr de lui.

Tandis que je lisais – et que je commençais à me prendre la tête –, je sentis une présence dans mon dos. Je me retournai en levant les yeux : Alessandra Mantovani déjà vêtue de sa robe de magistrat. Elle me salua, très pro : « Bonjour maître » ; et je lui répondis sur le même ton : « Bonjour madame. »

Puis elle alla s'asseoir à sa place. Elle avait les traits un peu tirés. De petits plis aux commissures des lèvres ; les paupières légèrement baissées. À tous les coups, elle avait déjà lu la liste de Dellisanti.

Le greffier qui la suivait déposa sur la table deux gros classeurs poussiéreux remplis de dossiers aux couvertures pâlies. Quelques minutes plus tard, Dellisanti fit son entrée avec son éternelle cohorte de secrétaires, d'assistants, de stagiaires. Presque aussitôt, la clochette électrique signalant le début de l'audience se mit à tinter.

Ils étaient arrivés pratiquement ensemble. L'avocat du prévenu et le juge.

Un hasard, sans doute.

Les préliminaires furent rapidement expédiés.

Le juge déclara les débats ouverts et fit lire au greffier les chefs d'accusation ; intégralement, comme le prévoit la loi. Normalement, on ne le fait pas. Le juge demande aux parties : « Nous considérons comme lus les chefs d'accusation ? ». Après quoi, généralement, il n'écoute même pas la réponse et poursuit, certain que la lecture des chefs d'accusation n'intéresse personne puisqu'on les connaît déjà parfaitement.

Ce jour-là, Caldarola ne considéra pas comme lus les chefs d'accusation et on dut les écouter un à un, égrainés par le greffier Filannino – de Barletta – avec sa voix nasale et son fort accent. Un homme maigre, à la peau grisâtre, dégarni, une grimace de tristesse méchante aux coins de la bouche.

Ça ne me plaisait pas. Caldarola était quelqu'un qui, plus que toute autre chose, voulait faire vite. C'était bizarre qu'il perde son temps en formalités ; ça devait vouloir dire quelque chose, mais je ne comprenais pas très bien quoi.

Après la lecture des accusations, Caldarola invita le ministère public à faire ses requêtes de preuve. Alessandra se leva et sa robe tomba parfaitement le long son corps, sans qu'elle ait besoin de l'arranger au niveau des épaules. Comme c'était le cas pour à peu près tout le monde, et notamment pour moi.

Elle parla très peu, se limitant à dire qu'elle prouverait les éléments indiqués aux chefs d'accusation grâce aux témoins de sa liste et aux documents qu'elle produirait. À sa manière de regarder le juge, je me rendis compte qu'elle avait une sensation semblable à la mienne. Quelque chose se tramait dans notre dos.

Puis ce fut mon tour et j'en dis moins encore. Je m'associais aux requêtes du ministère public ; je demandais la mise en examen du prévenu, si celui-ci acceptait de répondre ; je réservais mes observations sur les requêtes de la défense quand je les entendrais.

« La parole est à la défense de l'appelé. »

Dellisanti se leva.

« Merci monsieur le juge. Nous sommes tous réunis, mais nous ne devrions pas être ici. Il y a en effet des procès qui ne devraient même pas commencer. Celui-ci en fait partie. »

Première pause. Sa tête pivota en direction du banc où Alessandra et moi étions assis. Cherchant la provocation. Alessandra avait un visage inexpressif et regardait dans le vide, quelque part derrière le

banc du juge. Moi, je n'étais pas aussi doué et au lieu de l'ignorer, je le dévisageai. Exactement ce qu'il voulait.

« Un homme, un professeur de la plus grande intégrité, membre d'une des familles les plus importantes et respectées de la ville, a été traîné dans la boue à cause de fausses accusations uniquement dues au ressentiment d'une déséquilibrée et... »

Je me levai d'un bond ou presque. J'avais mordu à l'hameçon.

« Monsieur le juge, la défense ne peut pas faire ce genre de considérations insultantes. Surtout dans cette phase du procès où elle doit se limiter aux requêtes de preuve. Je vous prie de demander à maître Dellisanti de s'en tenir scrupuleusement à la disposition de loi. À savoir : indiquer les éléments qu'il veut prouver et demander l'admission des preuves. Sans autres commentaires. »

Caldarola me dit que ce n'était pas la peine de m'agiter. Et que si je ne me calmais pas, c'était exactement pareil. Je n'étais pas le maître du jeu.

« Maître Guerrieri, ne le prenez pas comme ça. La défense doit tout de même clarifier le contexte et les raisons de vos requêtes de preuve. Sans ça, comment pourrais-je comprendre si ces requêtes sont pertinentes ? Poursuivez, maître Dellisanti. Maître Guerrieri, essayons d'éviter d'autres interruptions. »

Fils de pute, pensais-je, même si j'aurais préféré dire ça à haute voix. Salaud. Qu'est-ce qu'on a bien pu te promettre ?

Dellisanti reprit, très à l'aise.

« Merci monsieur le juge. Vous avez parfaitement saisi, comme d'habitude. Il est en effet évident que pour introduire nos éléments de preuve, je dois formuler quelques considérations qui constituent un préliminaire à ces mêmes éléments de preuve. Bref, si nous entendons formuler – comme nous le ferons effectivement – une demande d'audition d'un expert en psychiatrie, nous devons dire, nous devons *pouvoir* dire, que nous le faisons parce que nous retenons que la victime présumée est atteinte de graves problèmes psychiatriques qui compromettent sa crédibilité et sa capacité à témoigner. Et à ce propos, surtout lorsqu'est en jeu l'honorabilité, la liberté et même la vie d'un homme tel que le professeur Scianatico, on mettra de côté les civilités ou la langue de bois. Que cela plaise ou non au ministère public et à la partie civile. »

Une nouvelle pause. Il tourna à nouveau la tête dans notre direction. Alessandra ressemblait à une espèce de sphinx. Même si, en la regardant mieux, on pouvait remarquer une minuscule contraction rythmique de sa mâchoire, juste sous les pommettes. Bon d'accord, il fallait regarder très attentivement.

« Et donc, en premier lieu, nous demandons de prouver que la présumée – il disait *présumée* dans une sorte de sifflement, comme s'il

crachait – victime est atteinte de pathologies psychiatriques qui seront davantage illustrées par notre expert, cité dans notre liste, monsieur le professeur Genchi. Une personne qui n'exige aucune présentation. Nous demandons en outre de prouver la subsistance de ces pathologies, les raisons de la séparation qui s'est vérifiée préalablement et, plus généralement, la situation de grave inadaptation sociale et personnelle de la victime présumée, à travers les témoignages des personnes indiquées sur notre liste. Nous demandons, nous aussi, la mise en examen du professeur Scianatico qui, je le communique d'ores et déjà, accepte et répondra aux questions pour fournir des éléments prouvant son innocence. Nous n'avons aucune considération à faire sur les requêtes de preuve du ministère public. Ni sur celles de la partie civile qui, en vérité, n'a pas fait – à ce qu'il semble – de requêtes significatives. Merci monsieur le juge, j'ai fini. »

Dellisanti terminait à peine son discours que Caldarola dictait déjà son ordonnance.

« Le juge, après avoir écouté les requêtes des différentes parties, et attendu que...

— Excusez-moi monsieur le juge, j'aurais quelques observations à faire sur les requêtes de preuve formulées par la défense. Si vous me donnez la parole. »

Alessandra avait parlé à voix basse, d'un ton coupant à peine mâtiné d'un léger accent vénitien. Caldarola eut une expression un peu embarrassée et je notai un semblant de rougeur sur son visage habituellement jaunâtre. Comme s'il avait été surpris en train de faire quelque chose de vaguement honteux, justement.

« Je vous en prie.

— Je n'ai pas d'observation à faire quant à la demande d'admission des nombreux témoins indiqués sur la liste. Leur nombre me semble excessif, mais telle n'est pas la question que j'entends poser. Du moins pas pour le moment. Je voudrais, au contraire, dire quelque chose sur l'audition de monsieur le professeur Genchi, indiqué par la défense en qualité d'expert, spécialiste en psychiatrie. Je veux poser deux ou trois questions sur cette audition. Et l'une concerne l'affaire dont nous commençons à nous occuper aujourd'hui. L'autre a un caractère plus général et porte sur le bien-fondé de semblables requêtes. Monsieur le professeur Genchi a-t-il jamais examiné madame Martina Fumai ? Monsieur le professeur Genchi a-t-il jamais vu madame Martina Fumai ? La défense ne nous en a rien dit tandis qu'elle a déclaré avec une assurance apodictique des plus blessantes que madame Martina Fumai est une *déséquilibrée*. Si, comme je le crois, monsieur le professeur Genchi n'a jamais examiné la plaignante, je me demande donc sur quoi devrait porter sa déposition en tant qu'expert. Parce que

la défense, en violant à l'évidence le devoir de communication des pièces avant l'audience, ne nous l'a pas dit. Est-il possible de demander que soient effectués des examens psychiatriques sur un témoin – et également sur un prévenu – sans qu'on ne relève dans les actes aucun élément susceptible de conclure à un tel impératif ? C'est à cette question à caractère général qu'il faut répondre avant de décider sur la requête de la défense. Parce que, monsieur le juge, accueillir une pareille requête sans que celle-ci soit fondée, revient à créer un dangereux précédent. Chaque fois qu'un témoin nous déplaît, et ce pour différentes raisons plus ou moins valables, nous pourrions demander qu'un psychiatre vienne nous parler des problèmes privés et complètement personnels de ce même témoin. Et qui n'a pas de problèmes personnels ? Qui ne connaît ni le mal-être psychique ni la dépendance ? Par exemple à l'alcool. Et ces problèmes ne sont-ils pas du seul ressort du témoin qui voudrait, à juste titre, que tout cela continue à ne regarder que lui ? »

Elle martela ces derniers mots en regardant Dellisanti, assis à son banc. Parmi les différentes rumeurs qui couraient sur son compte, on murmurait qu'il avait un penchant pour les boissons fortement alcoolisées. À des moments pas vraiment conventionnels, par exemple de bon matin dans les bars situés non loin de son cabinet. Dellisanti ne se retourna pas. Il faisait sa tête des mauvais jours, et avait les mâchoires contractées. L'atmosphère devenait lourde.

« Voilà pourquoi, monsieur le juge, je m'oppose fermement à ce que soit admise la déposition de l'expert indiqué par la défense. Tout au moins tant qu'on ne nous aura pas expliqué concrètement ce sur quoi il doit exactement déposer, et en quoi sa déposition peut concerner l'objet de ce procès. »

Je m'associai à l'objection du ministère public. Dellisanti réclama à nouveau la parole. Son ton n'était plus détendu, comme au début.

« En vérité, monsieur le juge, je n'arrive pas à comprendre de quoi ont peur le ministère public et les parties civiles. Ou plutôt je comprends mais, pour être sincère, je préfère éviter la polémique. En tout état de cause, nous sommes face à deux hypothèses. Soit mademoiselle Fumai n'a aucun problème psychiatrique et il n'y a aucune raison de s'inquiéter alors que s'annonce l'audition d'un spécialiste tel que le professeur Genchi. Soit mademoiselle Martina Fumai a des problèmes de nature psychiatrique. Auquel cas, ces problèmes – et je m'exprime délibérément de façon réductrice – doivent faire surface, pour qu'on puisse en évaluer l'incidence sur la capacité de Martina Fumai à témoigner et, plus généralement, pour évaluer la crédibilité de ce même témoignage. De toute façon, monsieur le juge, afin d'éviter un cortège de polémiques et d'objections manifestement instrumentalisées, je peux d'ores et déjà

produire une photocopie du dossier médico-psychiatrique de la victime présumée. »

Dellisanti se saisit d'un sous-main bleu pâle qu'il tendit d'un geste vague, léger, en direction du juge. L'un de ses laquais, parfaitement dressé, se leva d'un bond, prit la chemise cartonnée qu'il déposa sur le bureau du juge.

Je me levai et demandai la parole. « Soyez bref », m'enjoignit Caldarola qui commençait à s'impatisser.

« Juste un mot, monsieur le juge (je m'entendais parler et ma voix était tendue). Nous voudrions avant tout savoir comment la défense est entrée en possession de ces photocopies. Pour être exact, nous aimerions même les examiner, ces photocopies, vu que maître Dellisanti n'a pas eu l'amabilité de les mettre à la disposition ni du ministère public ni de la partie civile. Ce que la courtoisie aurait exigé sans qu'on ait besoin de s'en remettre aux règles d'un procès. »

Dellisanti, qui venait de s'asseoir sur une chaise contenant à grand-peine son énorme cul, se releva avec une agilité insoupçonnable. Son visage et son cou cramoisis contrastaient étrangement avec le col blanc de sa chemise. Col qui enserrait un cou brutal, presque deux fois comme le mien. Il hurla qu'il n'acceptait pas de leçons de procédure, et encore moins de bonne conduite, cela de personne. Il hurla d'autres choses encore, insultantes, je présume ; mais je ne l'entendis pas parce que, moi aussi, j'élevai la voix, et l'audience se transforma rapidement – comme on dit – en un chahut indigne.

Ça arrive. Les « salles d'audience » sont rarement des symposiums pour gentilshommes. En tout cas pas celles que j'ai connues et arpentées. Pas celle de Caldarola ce matin-là.

Les choses se terminèrent encore plus mal qu'elles n'avaient commencé. Du moins en ce qui me concerne. Le juge déclara qu'il me retirait la parole. Je répondis que j'aurais aimé avoir le même temps de parole que l'avocat du prévenu. Il me mit au défi de faire des insinuations vexantes et répéta – « pour la dernière fois » – qu'il m'ôtait la parole. Je ne cessai pas de parler ; le ton et le volume de ma voix n'étaient ni bas ni tranquilles. Je savais que j'étais en train de faire une connerie. Mais impossible de m'arrêter. Exactement comme, enfant, durant les matchs de foot du championnat scolaire, je ne résistais pas aux provocations stupides : je me jetais dans la mêlée et me faisais régulièrement expulser.

Ça se termina plus ou moins comme l'un de ces matchs de foot. Le juge suspendit l'audience pendant cinq minutes. Lorsqu'il revint, son expression était loin d'être cordiale. Pour sauver la face, il me permit ainsi qu'à Alessandra de consulter le dossier de Dellisanti. Il contenait la copie d'un dossier médical délivré par une clinique privée du nord du pays, où Martina avait été hospitalisée pendant quelques semaines.

Alessandra et moi, nous nous opposâmes encore à cette acquisition et à l'audition de Genchi. Caldarola débita de sa voix monocorde – où l'on discernait cependant une nuance de hargne et de menace – le procès-verbal de son ordonnance.

*Le juge, après avoir entendu les requêtes des parties quant aux preuves ;
attendu que toutes les preuves demandées sont admissibles et pertinentes
quant à l'objet de ce procès ;*

attendu l'importance de l'acquisition de la documentation médico-psychiatrique relative à la plaignante de même que l'audition de l'expert en psychiatrie, toutes deux demandées par la défense du prévenu ; et afin d'évaluer (comme le prévoit expressément l'article 196 du Code de procédure pénale) les déclarations de la susdite plaignante et de vérifier sa capacité physique et mentale à témoigner ;

attendu que le comportement du défenseur de la partie civile, maître Guerrieri, durant cette audience n'est pas exempt de sanctions disciplinaires et doit donc être soumis à l'évaluation des Autorités compétentes ;

pour ces raisons : le juge admet l'ensemble des preuves demandées par les parties ;

renvoie le début des débats à l'audience du 15 janvier 2002 ;

le juge dispose que sera transmise copie du procès-verbal de cette instruction au siège de monsieur le procureur de la République et au Conseil de l'ordre des avocats de Bari afin qu'ils évaluent, conformément à leurs compétences respectives, s'il y a matière à une procédure pouvant donner lieu à une sanction disciplinaire contre maître Guerrieri Guido, du tribunal de Bari.

« T'as déconné, siffla Alessandra tandis qu'on sortait de la salle.

— Je sais. »

Je voulais ajouter quelque chose mais je restai à sec. Derrière nous, Dellisanti et sa bande. Ils parlaient entre eux. Ils commentaient et, même si je ne distinguais pas leurs paroles, il n'y avait aucun doute sur le ton : satisfait.

Je saluai Alessandra et accélérai le pas. Parce que je ne voulais pas les entendre. Si on avait observé la scène et vu ce qui venait de se passer, on aurait dit que je prenais la fuite.

Sœur Claudia, qui était restée dans la salle tout le temps de l'audience, se faufila auprès de moi sans que je réalise d'où elle venait.

Elle s'éloigna avec moi, sans poser de questions.

Cette fois-là, il ne m'a pas fait mal. Quand il a eu terminé, il m'a dit que c'était un secret, entre lui et moi. Je ne devais rien dire à personne. Si je disais quelque chose à quelqu'un, il arriverait des malheurs.

Il y avait un chiot, dans la cour. C'était un petit bâtard blanc et je l'avais appelé Snoopy. Il dormait dans une grosse boîte et je lui apportais à manger des restes et parfois un peu de lait allongé d'eau. Je disais que c'était mon chien, même si je savais parfaitement qu'on ne m'aurait jamais permis de l'amener à la maison.

Il m'a dit que si je parlais à quelqu'un de notre secret, le petit chien mourrait. Je suis redescendue dans la cour ; j'ai dit aux autres enfants que je n'avais plus envie de jouer et je suis allée serrer Snoopy dans mes bras. C'est alors que je me suis mise à pleurer.

Je ne me souviens pas clairement des autres fois où c'est arrivé. C'est confus, embrouillé. Toujours dans la chambre, avec ce lit défait, l'odeur des cigarettes. Et les autres odeurs. Des bouteilles de bière vides sur la table de nuit ou renversées par terre. Les bruits qu'il faisait quand ça allait... se terminer. La peur que ma petite sœur, qui était souvent dans la chambre d'à côté, puisse entrer et nous surprendre.

Plus d'un an avait passé – je m'en souviens bien, parce que j'étais en CM 2 quand il m'a dit que je devenais une grande fille et qu'il y avait des choses, d'autres choses, que je devais savoir et qu'il devait m'apprendre. C'était un après-midi pluvieux et ma mère n'était pas à la maison. Elle travaillait aussi l'après-midi, quand elle pouvait, parce qu'il était toujours au chômage et qu'on n'arrivait pas à joindre les deux bouts.

Cette fois-là, il m'a fait mal. Très mal. J'ai eu mal pendant plusieurs jours.

Après avoir terminé, il m'a dit que, maintenant, j'étais une femme. Et il m'a donné une chiquenaude sur la joue ; de l'index et du médium. Ça ressemblait à un geste tendre.

À ce moment-là, pour la première fois, j'ai souhaité qu'il crève.

Aller au supermarché me détend. Et ça, depuis mon enfance. À l'époque, maman et moi, on allait à la Standa⁽⁹⁾ du Corso Vittorio Emanuele ; on descendait au sous-sol ; on prenait un chariot et on faisait les courses.

Je me rappelle l'agréable sensation de froid qu'on avait lorsqu'on descendait la dernière rampe d'escaliers, alors qu'on entrait dans les rayons réfrigérés, et aussi de l'odeur mêlée de la nourriture crue. La viande – dans les frigos, justement –, les légumes, la charcuterie, le plastique ; tout ça mélangé en une odeur unique, complexe et un peu aseptique, pour moi « l'odeur de la Standa ». Autrefois, il n'y avait guère de supermarchés et aller à la Standa, c'était un peu comme aller au Luna Park de la Foire du Levant, en septembre, juste avant la rentrée des classes.

À la Standa, il y avait des produits qu'on ne trouvait nulle part ailleurs. Par exemple ces petits fromages à tartiner – dont j'ai oublié le nom – logés dans une boîte vaguement exotique. Mais le goût, ça oui, que je me le rappelle. Ils avaient goût de jambon, une saveur rustique bien plus appuyée que celle des insipides portions triangulaires que j'avais l'habitude de manger.

Il y avait aussi des biscuits français qui ressemblaient à de vrais gâteaux. Du luxe. On ne pouvait pas les manger comme des biscuits ordinaires, trempés dans du lait, par exemple. Et puis il y avait plein de denrées dont on remplissait le chariot que je tenais toujours à pousser ; des choses qui, aujourd'hui, peuplent ma mémoire et se teintent des couleurs granuleuses et nostalgiques de certains films en super 8.

Je crois que tous les enfants de mon âge aimaient aller au supermarché.

Moi, j'aime toujours ça. Il y a des après-midi où je n'en peux plus des clients, de la paperasse, du cabinet, des coups de fil à passer aux collègues. Alors j'ai envie de sortir pour aller à la librairie ou au supermarché. Le plus souvent, je m'abstiens, parce qu'il y a d'autres clients, d'autres papiers et d'autres collègues casse-couilles avec lesquels je dois causer au téléphone. Mais parfois, quand je suis vraiment à bout, je sors. Et il m'arrive de prendre la voiture pour aller une heure ou deux dans un de ces gigantesques hypermarchés de banlieue.

Circuler l'après-midi parmi les rayons en poussant mon chariot, acheter les objets les plus improbables, la nourriture la plus bizarre,

des livres à moins 20 %, des appareils électroniques (que je n'utilise jamais) en promo, ça me donne un sentiment de liberté. Quand je regagne mon cabinet, je me sens mieux ; pas vraiment impatient de me remettre au boulot mais bon, mieux.

Cet après-midi-là, je déambulais dans mon supermarché préféré. Un immense baraquement au beau milieu d'une périphérie particulièrement dégradée. Un endroit quasi surréel. J'étais devant le rayon de produits exotiques et je me servais abondamment de tacos mexicains, de riz basmati, de soupe aux nouilles thaïe, quand, de la poche de ma veste, j'entendis s'élever, en crescendo, les notes de *Oh Susanna*. La dernière sonnerie d'un goût douteux dont j'avais doté mon mobile. Je ne reconnus pas le numéro.

« Allô ? »

— Guido Guerrieri (une voix de femme).

— Qui est à l'appareil ?

— Claudia. »

Je m'apprêtais à dire Claudia comment ? Puis je la reconnus.

« Ah, ciao. » Je me rappelai immédiatement que nous nous vouvoyions. Comment ça m'était venu à l'idée de lui dire *ciao*, je l'ignore. Il y eut une pause silencieuse.

« ... Ciao. »

J'étais gêné : je ne savais pas si je devais lui dire « tu » ou « vous », même si en la saluant d'un *ciao*, dans un certain sens, je la tutoyais déjà. Je pense parfois que je suis un handicapé social. J'optai donc pour une tournure impersonnelle. Typique, justement, des handicapés sociaux. Ou de ceux qui rencontrent quelqu'un dans la rue et, ne sachant comment se dépêtrer, disent : *salut*.

« Tout va bien ? Il y a du nouveau ? »

— J'ai téléphoné à ton bureau et on m'a dit que tu n'étais pas là. Alors je me suis souvenue que tu avais appelé sur mon mobile et que j'avais mémorisé ton numéro. Je dérange ? »

En vérité, je suis en train de me pencher sur un délicat problème de trafic international de rouleaux de printemps, mais je vais essayer de trouver une minute pour toi, ma sœur.

Bien sûr que non, elle ne dérangeait pas.

Elle m'apprit que le lendemain, elle animerait un stage d'art martial. C'était ouvert au public, et si j'avais encore envie de voir de quoi ça avait l'air, je pouvais me rendre dans un gymnase du côté de la prison. Elle y serait avec ses élèves de six à neuf heures du soir.

J'étais surpris, mais je dis que j'irais. Elle répliqua « d'accord » et raccrocha. Sans dire au revoir.

L'après-midi suivant, je sortis de mon cabinet à six heures et demie. J'ajournai un rendez-vous avec un client qui devait venir me payer, et

qui, par conséquent, n'y vit aucun inconvénient. Je décidai d'y aller à pied. Même si ça n'était pas tout près, à sept heures et demie, j'étais rendu à l'adresse que m'avait donnée Claudia. C'était un gymnase où on faisait de la danse, du yoga et autres disciplines du genre. L'endroit s'appelait *Corpopsiche* et, en entrant, je pensai que j'allais assister à quelque chose de vaguement ésotérique, type zen, méditation, mouvements fluides et spiritualité orientale. Des trucs qui ne m'excitent pas spécialement.

Je me sentis soudainement mal à l'aise à l'idée de perdre une soirée de travail juste maintenant. Je resterais une demi-heure, histoire d'être poli. Et puis « ciao ciao », je rentre au bureau, peut-être en taxi pour faire plus vite.

Le gymnase était doté d'un parquet, d'un vaste miroir occupant tout le mur, d'une barre pour la danse classique. Exactement ce à quoi je m'attendais en voyant l'enseigne. Il y avait quelques bancs occupés par une dizaine de spectateurs. Je m'assis à l'une des rares places libres.

Si le gymnase correspondait à ce que j'avais imaginé, ce qui se passait sur le parquet (la leçon) était fort surprenant. Il y avait une vingtaine d'élèves, presque tous des garçons. Ils portaient un pantalon de toile noire, un maillot de corps blanc à manche courte et des chaussures de gym noires. Sœur Claudia était vêtue de la même manière, mais son T-shirt était noir, pas blanc. Ça devait être la prérogative du maître, comme une ceinture noire ou quelque chose d'approchant.

Ce qu'ils faisaient ne ressemblait nullement à de la danse, à du yoga ou à je ne sais quelle simagrée new age. Ils s'envoyaient de rapides coups de poing, coups de pied, coups de genou, coups de coude. Ils ne contrôlaient pas leurs coups, comme c'est le cas dans la plupart des arts martiaux. Les mouvements étaient inélégants, mais on comprenait parfaitement ce qui pouvait arriver si ces techniques étaient appliquées à une situation réelle, lors d'une bataille de rue.

J'étais stupéfait, même si, d'une certaine manière, ce que je voyais était dans le droit fil des sensations que sœur Claudia m'avait inspirées depuis notre rencontre. Tandis que j'observais l'entraînement, me vinrent à l'esprit – en enfilade – des mots pour qualifier ces impressions. Directe, rapide, brusque, agressive.

Méchante.

Le mot *méchante*, comme les autres, se matérialisa spontanément dans ma tête. Une libre association d'idées – en enfilade, justement. Dès que j'entendis ma voix intérieure prononcer ce mot, je me sentis gêné, comme si j'avais parlé tout fort. Ou comme si j'avais découvert ou nommé quelque chose qui devait rester secret.

Claudia, la bonne sœur méchante.

À un certain moment de l'entraînement, sœur Claudia prit dans un sac un long mouchoir noir ; elle le posa sur ses paupières, le nouant derrière sa nuque. Puis elle adopta ce qui devait être une position de combat tandis que celui qui semblait être son meilleur disciple se plaçait devant elle, tout près d'elle. C'était un gars d'au moins un mètre quatre-vingt-dix, le cheveu ras, l'allure dangereuse.

À un signal silencieux et invisible, le garçon commença d'envoyer des coups de poing en direction du visage de Claudia, qui se mit à les parer. Tous, les yeux bandés.

J'ai fait de la boxe pendant des années. J'ai vu, donné, paré, esquivé et surtout reçu un tas de coups de poing. Dans les gymnases, lors de combats amateurs, et même dans la rue. Mais je n'avais jamais rien vu de pareil avant ce soir.

Ils évoluaient suivant un rythme précis et régulier qui me rappela un documentaire sur le cirque que j'avais vu il y a longtemps. La télé était encore en noir et blanc : sur la piste entourée de gradins déserts, un homme plutôt âgé et sympathique enseignait l'art de jongler à un groupe d'enfants. Lui aussi avait les yeux bandés et jonglait avec trois, quatre ou cinq balles sans jamais les faire tomber, toujours au même rythme. Précis et régulier. On aurait dit qu'il avait des aimants dans les mains et que les balles étaient inévitablement, fatalement, attirées.

Claudia faisait plus ou moins la même chose avec les directs – au lieu des balles – qu'on lui envoyait au visage. Elle avait des mains magnétiques et de ces mains magnétiques, elle attirait et déviait des coups désormais aussi inoffensifs que des boules de chiffon.

Quand on boxe, nous avait-on répété, il ne faut jamais fermer les yeux. Quand on attaque et surtout quand on se défend. Il ne faut jamais perdre le contrôle de la situation. Voir ce que faisait l'adversaire, saisir du regard un mouvement à peine esquissé, être prêt à réagir ; parer ou esquiver et contre-attaquer. J'avais toujours aimé cette idée. Les yeux ouverts, toujours. J'associai les yeux fermés à la peur, et les yeux ouverts, banalement, au courage. Regarder le problème ou l'adversaire en face, quel qu'il soit. L'une de mes rares certitudes.

Soudain, ce rythme régulier sembla s'altérer. Imperceptiblement, coups de poing et parades devinrent plus rapides et, en un instant, la messe fut dite. L'élève gisait par terre et sœur Claudia était sur lui. Elle lui tordait le bras et avait posé un genou sur son visage. Je n'avais pas réussi à suivre exactement le mouvement qui avait conduit à cette conclusion.

Sœur Claudia ôta son bandeau et, tous ensemble, ils firent des exercices de relaxation. Puis les élèves se placèrent en file indienne devant sœur Claudia : ils se saluèrent d'une petite révérence en tenant leur poing droit serré dans la paume de leur main gauche, les bras

fléchis contre leur poitrine.

Elle sembla enfin s'apercevoir de ma présence et s'approcha tandis que la classe quittait la salle en direction des vestiaires.

Je me levai ; elle me salua d'un signe de la tête et je lui répondis de même. J'étais intrigué et j'avais envie de lui poser des questions, oubliant complètement mon idée de prendre un taxi pour regagner mon cabinet.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil », dis-je sans me tuer à la tâche pour être original. Les incipit et les attaques n'ont jamais été mon fort. Elle ne me répondit pas, parce qu'il n'y avait rien à répondre.

« Je ne me souviens pas exactement du nom de cette discipline ? lançai-je.

— Ça s'appelle du *Wing Tsun*.

— Pas vraiment un truc pour fillettes.

— La plupart des trucs pour fillettes, de même que pour garçonnets, ne sont pas intéressants. Une légende raconte que le *Wing Tsun* a été inventé par une religieuse pour permettre aux personnes faibles physiquement de l'emporter sur des adversaires très gros et très forts. Du reste, des légendes de ce genre, il en existe sur tous les arts martiaux. La plus belle est celle des origines du *Ju-Jutsu*. Celle du médecin japonais et du saule pleureur. Tu la connais ?

— Non. Je t'écoute.

— Il était une fois un médecin, dans le Japon ancien, qui avait passé de nombreuses années à étudier les méthodes de combat. Il voulait découvrir le secret de la victoire mais il était insatisfait, parce que, en fin de compte, dans tous les systèmes, ce qui prévalait était la force, ou la qualité des armes, ou des expédients ignobles. Ce qui voulait dire qu'on pouvait toujours s'entraîner et étudier les arts martiaux, qu'on pouvait toujours être fort et préparé, on rencontrerait quelqu'un de plus fort, de mieux armé, de plus rusé, qui remporterait la victoire. »

Elle s'interrompt, comme si une mauvaise pensée lui avait traversé l'esprit.

« Ça t'a vraiment intéressé ou tu veux juste être gentil ? »

Que répondre à une question pareille ? Posée par une demoiselle – une bonne sœur – qui vient de massacrer un gugusse d'un mètre quatre-vingt-dix, comme si elle faisait un tour de passe-passe ? Rien, on ne répond rien. C'est clair.

Je me contentai de la regarder droit dans les yeux avec une expression plutôt rigolote du type : *et-si-on-en-finissait-avec-cette-joute-oratoire*. Ou encore : *je-ne-suis-pas-le-genre-de-mec-qui-dit-quelque-chose-juste-pour-être-gentil*.

Incroyablement, cela marcha. Ses traits se décrispèrent un peu et son visage, pour la première fois, perdit de sa dureté. Et se transforma.

Mignonne, pensai-je, mais je réprimai immédiatement cette idée et j'en eus un peu honte. Bien que très, très bizarre, Claudia était tout de même une religieuse ; et moi, j'étais allé à l'école primaire chez les sœurs. Il est très difficile de se débarrasser de certains schémas, de certains modèles, de certaines associations d'idées, si on est allé à l'école primaire chez les sœurs. On ne dit pas, et on le pense encore moins, qu'une bonne sœur est *mignonne*.

Claudia reprit son récit sans autre commentaire. Je cessai de penser aux bonnes sœurs en général et en particulier ; ainsi qu'à mes pauvres tabous.

« Bref, ce médecin était découragé, parce qu'il ne progressait pas dans sa recherche. Un jour d'hiver, il était assis auprès d'une fenêtre tandis que dehors, il neigeait depuis des heures. Il regardait dehors en suivant ses pensées. Le paysage était tout blanc ; il y avait beaucoup, beaucoup de neige. Les prés, les rochers, les maisons étaient couverts de neige. Soudain, le médecin vit une branche de cerisier céder sous le poids de la neige et se briser. Puis ce fut au tour d'un grand chêne. On n'avait jamais vu pareille tempête de neige. »

J'ai certainement un naturel d'enfant. J'aime qu'on me raconte des histoires, si le conteur est doué. Claudia était douée et je voulais savoir le mot de la fin.

« Dans le jardin, par-delà la fenêtre, il y avait un étang et, tout autour, des saules pleureurs. La neige tombait sur les branches des saules, mais dès qu'elle commençait à s'amasser, ces branches ployaient et la neige tombait par terre. Les branches des saules ne se brisaient pas. Voyant ce spectacle, le médecin éprouva soudainement un sentiment d'exaltation et se rendit compte qu'il était arrivé au terme de sa recherche. Le secret du combat était la non-résistance. Ce qui cède passe l'épreuve ; ce qui est dur, raide, un jour ou l'autre succombe, se brise. Un jour ou l'autre, on trouvera quelqu'un de plus fort que soi. *Ju-Jutsu*, ça veut dire : art de la malléabilité. Pour le *Wing Tsun*, c'est plus ou moins la même chose. »

Je pensai que si le secret était la malléabilité, elle ne dominait pas complètement son sujet. Autant le dire franchement : Claudia ne donnait pas l'impression d'une personne *malléable*.

Elle lut dans mes pensées. Ou, c'est plus probable, elle se borna à continuer son récit.

« Bien sûr, il faut s'entendre sur ce que signifie *malléabilité*. Cela signifie résister jusqu'à un certain point, et savoir ensuite à quel moment céder, et dévier la force de l'adversaire, force qui se retourne contre lui. Le secret devrait résider dans le fait de savoir trouver l'équilibre entre résistance et malléabilité ; faiblesse et force. Le principe de la victoire devrait être là, entièrement. Faire exactement le contraire de ce qu'attend l'adversaire, ce qu'on ferait naturellement ou

spontanément. Quelle que soit la signification de ces deux mots. »

C'est ça, pensai-je. Ça vaut aussi pour tout le reste. Faire exactement le contraire de ce qu'attend l'adversaire, de ce qui semble naturel ou spontané. Quelle que soit la signification de ces deux mots.

Je repensai à un livre que j'avais lu quelques mois auparavant.

« C'est une belle histoire. Ça me rappelle ce que disait Sun Tzu dans son livre de stratégie militaire chinoise. »

Une vague expression de stupeur passa sur son visage. Qu'en savais-je, moi, de Sun Tzu et de la stratégie militaire chinoise ?

« *L'art de la guerre.*

— Oui. Il dit que la stratégie est l'art du paradoxe.

— Exactement. Tu as lu ce livre ? »

Non, j'ai un manuel avec toutes les citations utiles en toutes circonstances. Celle-ci, je l'ai prise au chapitre : *Comment impressionner les bonnes sœurs expertes en arts martiaux.*

« Oui.

— Pourquoi ? »

Quelle question à la con. Pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'on lit un livre ? J'en sais rien moi. Parce que j'avais envie. Parce que le bouquin était devant moi alors que je n'avais rien à lire, ou à faire. Parce que la couverture m'a intrigué ; ou le titre. Ou deux mots associés inscrits sur une page ouverte au hasard.

Pourquoi lit-on un livre ?

« Je ne sais pas. Je veux dire qu'il n'y a pas de raison. Je l'ai vu dans une librairie, je l'ai pris et je l'ai lu. Cette histoire du paradoxe était celle qui m'avait le plus frappé, même si je n'étais pas sûr de l'avoir comprise, quand je l'ai lue. Maintenant, cela me semble plus clair. »

Claudia me dévisagea encore un instant. Elle n'était plus très sûre de m'avoir rangé dans la bonne case, quelle que soit cette case.

Elle tordit les lèvres une fraction de seconde. C'est ce qu'elle devait appeler un sourire. Le premier. Elle me fit « ciao » de la main, d'un geste un peu gauche et sympathique. Puis sans rien ajouter, elle pivota et se dirigea vers les vestiaires. Sans attendre de réponse de ma part.

Je sortis donc du gymnase et je regardai ma montre. Je ne prendrais pas l'ombre d'un taxi, et, je ne retournerais pas à mon cabinet.

Il était presque dix heures et il était temps de rentrer à la maison.

Je me mis en route la tête basse. Je marchai rapidement en direction du centre, longeant les magasins fermés, les clubs et les pubs ; dans ma tête se mêlait tout ce que j'avais vu et entendu.

Dans la vieille ville de Bari, juste en face des douves du Castello Svevo, il y avait autrefois une pizzeria. Minuscule : une seule salle avec le comptoir du pizzaiolo, le four et la caisse.

Da Nino : l'endroit s'appelait comme ça. Il n'y avait pas de tables – où les aurait-on mises ? Ils ne faisaient que des pizzas Margherita et des Romaines avec des anchois. Le pizzaiolo était un homme d'une cinquantaine d'années, petit, maigre, les traits creusés, les yeux fiévreux et le regard fuyant. Il déposait à l'aide de sa pelle les pizzas bouillantes sur un minuscule plan de marbre. Un gros garçon au visage grêlé et hostile les enveloppait une à une et nous les donnait d'un geste brusque. Comme s'il voulait se débarrasser de nous au plus vite parce qu'à l'évidence nous ne lui étions pas sympathiques. Mais personne ne lui était sympathique.

On était quatre copains et on allait manger nos pizzas, assis sur le muret des douves. La meilleure pizza de Bari, disions-nous en nous brûlant la langue et le palais, et en essayant d'éviter que la mozzarella incandescente ne dégouline sur nos vêtements.

J'ignore si c'était vraiment la meilleure pizza de Bari. Peut-être que c'était une pizza normale, comme tant d'autres ; mais on se sentait très aventureux en passant la frontière de la vieille ville qui était, autrefois, en zone interdite et dangereuse. C'était peut-être une pizza normale, mais on avait vingt ans et on se goinfrait en buvant des grandes bouteilles de bière Peroni. Après quoi on s'allumait une cigarette, toujours assis sur notre muret. Tolérés par les habitants du coin, on restait là ; on parlait, on fumait, on buvait des bières jusque tard dans la nuit, jusqu'à ce que les habitants du coin n'aillent se coucher, jusqu'à la fermeture de la pizzeria.

Je ne me souviens pas de quoi on parlait. Des trucs de gars de vingt ans, j'imagine. Les filles, la politique, le sport, les livres qu'on lisait – ou que nous aurions voulu écrire –, comment on changerait le monde et on y laisserait notre empreinte, en admettant que la lassitude ne nous ait pas gagnés avant. Comme c'était arrivé aux autres.

Lorsqu'il était très tard, certains soirs à la fin du printemps, on rentrait à la maison en traversant la vieille ville complètement déserte. Pleine d'odeurs fortes – crasseuse, belle, inquiétante.

L'air vibrait de nos infinies possibilités, en ces soirs de printemps. L'air vibrait dans nos yeux légèrement brouillés par la bière, sur nos peaux tendues et bronzées, sur nos jeunes muscles.

L'air vibrait de notre volonté rageuse, totale.

Emilio Ranieri s'était suicidé un mardi, le jour le plus stupide qui soit.

Le soir, il s'était rendu aux abords de l'aéroport, à l'endroit où, tant d'années auparavant, nous allions regarder l'atterrissage nocturne du dernier vol en provenance de Rome. Il avait fixé un tuyau en plastique au pot d'échappement de sa voiture, puis introduit l'autre bout à l'intérieur de l'habitacle. Il avait remonté les vitres, allumé le moteur. Et attendu.

Les agents de la police de l'air l'avaient retrouvé le lendemain matin. Pas de lettre dans la voiture ; pas de lettre chez lui. Rien.

J'appris la nouvelle dans l'après-midi, tandis que j'étais à mon cabinet. Je continuai de travailler comme si de rien n'était, jusqu'à la fin de la journée. Une fois seul, je téléphonai à Margherita.

Je n'eus pas besoin de lui dire que ce soir, je ne rentrerais pas à la maison. J'irais me promener en ville, à la recherche de souvenirs, d'une raison... D'une raison qui, naturellement, n'existait pas.

J'allai me balader dans nos endroits. Face à la mer, non loin de l'entrée monumentale de la Foire du Levant ; je fis le tour du Teatro Petruzzelli(10), qui n'était plus un théâtre mais juste un écrin rouge au centre de la ville ; je m'assis sur le coffre d'une voiture devant l'endroit où se dressait le Jolly, minuscule, mythique cinéma d'art et essai. Où, maintenant, on ne distinguait plus qu'un rideau de fer baissé et sale. De temps en temps, je prenais garde aux tristes décorations de Noël, sinistres guirlandes lumineuses s'allumant par intermittence aux balcons et dans les magasins. On était à deux semaines de Noël.

Je décidai de prendre la voiture et d'aller du côté de l'aéroport. Mais je n'en fis rien. Peur des fantômes, sans doute. À moins que ce ne soit la peur de la police. Qui me trouverait, qui m'embarquerait pour me demander ce que je faisais là. Si j'avais quelque chose à voir avec le suicide de Ranieri Emilio et ainsi de suite. Je n'y allai pas pour éviter les ennuis. Lâcheté oblige.

Enfin – et il était très tard – je me retrouvai devant le château, assis sur le muret des douves, face à l'endroit où se trouvait la pizzeria *Da Nino*.

C'était un coin qui n'avait jamais été concerné par la vie nocturne de ces dernières années. Quelques centaines de mètres plus loin, il y a une frontière invisible. Au-delà, les pubs, les bars à vin, les pizzerias, les pianos-bars, les restaurants végétariens, les fausses auberges traditionnelles ; et une foule de gens toute la nuit. Par ici, autour du château, les habitants du vieux Bari. Une ou deux brasseries d'un autre temps ; une dame qui l'été fait griller sur la chaussée – en toute impunité – de la viande sur un réchaud ; une autre qui fait frire des *sgaglies*(11) de polenta. Des gosses qui jouent au ballon dans la rue ;

des repris de justice, des petits groupes d'individus en liberté surveillée non loin du pont-levis. Enfin, ce qui avait été un pont-levis mais qui, aujourd'hui, était juste un petit pont de pierre. La police qui fait une virée de temps à autre et embarque les gars en liberté surveillée, pour *faire le procès-verbal*, comme ils disent. Il est interdit à ces individus de se rencontrer, et d'une manière générale, de fréquenter des repris de justice. S'ils le font, ils commettent un délit. Mais ils s'en foutent. Les autres, les repris de justice, ce sont leurs potes. Avec qui d'autre pourraient-ils tailler le bout de gras ? Leur endroit préféré est le pont du château. Tout le monde le sait, évidemment, et il en va de même pour la police (le commissariat est à quelques centaines de mètres) qui s'amène quand les flics ont besoin de quelques statistiques en matière d'infractions.

Les noctambules ne vont pas dans le coin du château ; ils ne s'approchent même pas. Ainsi, tard le soir, quand les habitants sont allés se coucher, c'est le désert. Comme autrefois.

Je m'assis sur le muret sans savoir pourquoi j'étais venu. Sans savoir pourquoi je me baladais. Sans rien savoir. Je regardais dans le vide, incapable de focaliser un souvenir précis. Une conversation, une voix, quelque chose que mes sens auraient perçu à un moment de ce lointain passé. Que nous avions habité avant de partir vers le néant.

« Maître Guerrieri ? Ça va ? Y a un souci ? »

Je sursautai, comme quand on vous secoue alors qu'on est sur le point de s'endormir.

C'était un dealer que j'avais défendu quelques années auparavant. Je ne me souvenais pas de son nom. Sa figure ressemblait à celle d'une tortue et il flottait sur son visage quelque chose d'à la fois débonnaire et absent.

« Un vieil ami s'est suicidé ; je suis triste. Très triste. »

L'homme se tut – juste un léger hochement de tête – et après avoir réfléchi quelques secondes, il s'assit sur le muret, à côté de moi. On resta en silence, tandis que dans les ruelles de la vieille ville se tassaient les derniers bruits ; tandis que je sentais monter en moi une étrange sensation de quiétude.

Au bout de quelques minutes, Gueule-de-tortue se leva et me tendit la main, toujours sans rien dire. Je me levai, naturellement, en signe de respect.

Sa main était petite ; il avait une poigne délicate mais ferme.

Il se dirigea vers la cathédrale. Je partis dans la direction opposée en écoutant le bruit de mes pas sur le vieux pavé brillant et désert.

Après ce soir-là, je ne pensai plus à Emilio. Les jours coulèrent, fluides et silencieux. Sans rythme, sans couleur. Sans rien.

Claudia me téléphona quelques jours avant Noël. Un coup de fil bizarre. Elle me souhaita de bonnes fêtes ; j'en fis de même, et puis silence... Un silence lourd de gêne. J'avais l'impression qu'elle avait appelé pour une raison précise, pour me dire quelque chose de précis, pas pour me souhaiter bon Noël. Elle avait dû changer d'avis tandis que le téléphone sonnait.

Donc : silence. J'eus l'étrange sensation d'être en équilibre, comme perché quelque part. Puis j'avais raccroché. Sans rien y comprendre.

Elle non plus, je suppose.

Le vingt-trois décembre, une carte postale du Sénégal arriva à mon cabinet. On pouvait juste y lire : *pour Noël et la nouvelle année*. Sans signature.

C'était Abdou Thiam, mon client sénégalais – vendeur ambulant en Italie, maître d'école dans son pays – qui, l'année dernière, avait été accusé d'avoir enlevé et tué un enfant de neuf ans. Après avoir été acquitté, il était rentré au Sénégal et il m'envoyait de temps en temps une carte postale avec quelques mots, voire rien. Toujours sans signature ni adresse. Abdou avait risqué perpète et ces cartes postales, c'était sa manière de me dire qu'il n'oubliait pas ce que j'avais fait pour lui. Je repensai quelques minutes à ce procès, à tout ce qui était arrivé juste avant et juste après. J'eus l'impression qu'un siècle s'était écoulé au lieu de deux petites années. Je n'avais aucune envie d'affronter une réflexion sur le sens du temps et la nature des souvenirs. Je rangeai donc la carte postale dans un tiroir, avec les autres, et j'appelai Maria Teresa. Pour expédier les affaires courantes ; pour m'en aller et me laisser aspirer, étourdir par les rues pleines de monde, frénétiques.

Nous étions invités chez des amis pour le réveillon. Margherita déclara qu'on échangerait nos cadeaux avant de sortir. Comme ça, à neuf heures, sapés comme des milords, on s'est retrouvé chez elle auprès du petit sapin de Noël décoré de pommes de pin géantes et de fines tranches d'agrumes séchées. Elles étaient presque transparentes et formaient des reflets colorés. La maison était pleine de bonnes odeurs. D'aiguilles de pin, de propre, de bougies parfumées, du gâteau chocolat-cannelle que Margherita avait préparé pour ce soir de fête.

Les haut-parleurs diffusaient les notes joyeuses de *Bright Side of the Road*.

« T'es venu les mains dangereusement vides, Guerrieri ? Si tu sors de ta veste un autre livre, un disque ou n'importe quoi qui ne soit pas un vrai cadeau, je jure que je te quitte séance tenante et que je vais me fiancer – par exemple – avec un prof de danses latinos.

— Je m'étais trompé sur ton compte. Je pensais que tu étais une jeune femme sensible, nullement matérialiste, s'intéressant aux arts, à la littérature, à la musique. De toute façon, je n'ai pas l'impression de voir des tonnes de cadeaux pour moi sous cet arbre.

— Assieds-toi et attends ici », fit-elle en se dirigeant vers la cuisine. Elle revint quelques minutes plus tard en poussant devant elle un énorme paquet de forme irrégulière, enveloppé dans du papier bleu électrique avec un nœud rouge.

« Voilà ton cadeau, mais si je ne vois pas le mien, ce n'est même pas la peine de t'approcher.

— Tu ne connais pas le pur plaisir du don, pour la joie d'autrui, sans autre contrepartie que de la gratitude et un sourire ? Tu ne connais pas...

— Non. Je connais le troc. Sors mon cadeau. »

Je secouai la tête. OK, puisque tu ignores la poésie du don, j'y vais.

Je me dirigeai vers la porte, sortis sur le palier et rentrai en tenant par le guidon une bicyclette électrique rouge, rutilante, magnifique.

« Comme gifle morale, ça te semble suffisant ? »

Margherita caressa longuement la bicyclette, comme si la contempler ne lui suffisait pas. Comme quelqu'un qui s'approprie les choses en les touchant, pas seulement en les regardant. Puis elle me donna un baiser et déclara que je pouvais ouvrir mon cadeau.

C'était un rocking-chair en bois et en osier. J'en avais toujours désiré un, depuis que j'étais petit, mais je ne me rappelais pas l'avoir jamais dit. Je m'assis et j'essayai de me balancer en fermant les yeux.

« Bon Noël », dis-je au bout d'une ou deux minutes. À mi-voix, paupières baissées, comme si je parlais tout seul dans une espèce de demi-sommeil.

« Bon Noël », répondit-elle doucement, tandis que de ses doigts, elle effleurait mes cheveux, mon visage, mes yeux.

SECONDE PARTIE

Gauche, gauche, droit, encore un crochet du gauche.

Jab, jab, uppercut du droit, crochet du gauche.

Gauche, droit, gauche.

Droit.

Fin.

Étendu sur le divan, je regardais un documentaire sportif ; sur Cassius Clay-Mohammed Ali. Pour ceux qui ont une idée de ce qui se passe véritablement sur le ring, regarder les combats de Mohammed Ali est renversant.

Par exemple le jeu de jambes. Pour le comprendre, il faut être monté sur le ring. Peu de gens le savent, mais la surface du ring est souple. C'est pas facile de sautiller là-dessus.

Renversant de voir cet homme, qui aujourd'hui subit les coups de boutoir de la maladie de Parkinson, danser de la sorte. Cent dix kilos qui évoluent avec la légèreté d'un papillon. Je danse comme un papillon, je pique comme une guêpe, c'est ce qu'il disait.

Les coups de poing font mal et, en règle générale, sont vilains à voir. Voilà pourquoi il y a quelque chose d'incroyable dans cette grâce surhumaine. Comme le dépassement de la matière et de la peur, comme une ascension depuis la boue et le sang vers un idéal de beauté.

Le documentaire se terminait en mélangeant les images du jeune Cassius Clay – beau et invincible – qui dansait avec légèreté, presque immatériel pendant un entraînement dans un gymnase, et celle du vieux Mohammed Ali allumant la flamme olympique à Atlanta. Tremblant, le visage terriblement concentré pour ne pas rater un mouvement aussi simple, l'expression perdue dans le lointain.

Je pensai à quand je serais vieux. Je me demandai si je m'en apercevrais. J'étais complètement paniqué. Je me demandai si à soixante-dix ans – en admettant que j'arrive jusque-là – je serais capable de réagir si on m'agressait dans la rue. Une idée stupide, je sais. Mais c'est exactement ce que je pensai et je sentis la peur me détrempier.

Je quittai donc le divan tandis que défilait le générique de fin ; j'ôtai mes chaussures, ma chemise et mon pantalon et je me retrouvai en slip et en chaussettes. Puis je pris les gants accrochés au mur ; je les enfilai et réglai le minuteur sur trois minutes : un round réglementaire, un truc de pro.

J'en fis huit, de rounds, avec un intervalle d'une minute entre

chacun, cognant comme si un titre, ou ma vie, était en jeu. Sans penser à quoi que ce soit. Même pas à la vieillesse qui arriverait un jour.

Puis j'allai prendre une douche. J'avais mal aux bras et les yeux un peu embués. Mais tout le reste s'était apaisé, au moins pour ce soir.

On s'est retrouvé avec Martina et Claudia dans un bar, près du tribunal, une demi-heure avant le début de l'audience. Pour récapituler comment Martina devait se comporter.

Quelques jours auparavant, elle m'avait apporté son dossier médical que j'avais confronté avec celui produit par Dellisanti lors de l'audience. Il était identique. Ou plutôt, celui de Dellisanti était une photocopie du nôtre. Tandis que je comparais les dossiers, je m'étais aperçu d'un détail que j'avais consigné dans mes notes au stylo rouge. Un détail important.

Martina se souvenait parfaitement de tout ce que je lui avais dit le mois précédent. Elle était tendue, fuma l'une après l'autre cinq ou six cigarettes, mais tout compte fait, elle semblait se contrôler.

Lorsqu'on en eut terminé avec les recommandations, elle me demanda à nouveau si Scianatico serait là ce matin. Je lui répétei que je n'en savais rien mais que, si je devais faire une prévision, je dirais que oui. À la place de Dellisanti, je le ferais comparaître.

Martina constata que j'avais apporté son dossier médical et me demanda à quoi ça pouvait servir. Pour lui poser les questions qu'on avait déjà évoquées, répondis-je.

Ça me servait également à autre chose. Un truc auquel Dellisanti et son client ne s'attendaient pas et que je gardai pour moi. D'autres questions ? Non ! alors on pouvait aller au tribunal.

Scianatico était là. Assis à côté de son avocat, il consultait le dossier. Il semblait tranquille. Un pro parmi ses pairs, élégant et bronzé. À le voir ainsi, il n'avait pas l'air de quelqu'un qui doit se défendre d'une accusation infamante. Comme on dit.

Avec Scianatico et Dellisanti, on se salua d'un hochement de tête : minimum indispensable.

Alessandra Mantovani, en revanche, n'était pas dans la salle. À sa place, un vice-procureur honoraire ; jamais vu avant, avec des sourcils particulièrement fournis, des poils qui sortaient de ses larges narines et de ses oreilles, les yeux cernés, mi-clos et légèrement injectés de sang. Il avait tout du phacochère et avait bien du mal à dominer le *basic italian*.

Je lui demandai, en retenant mon souffle, s'il avait été délégué pour toute l'audience. C'est-à-dire également pour notre procès. Auquel cas, on pouvait tous rentrer à la maison sans perdre une minute supplémentaire.

Non, répliqua le phacochère, il n'était pas délégué pour toute l'audience ; il y avait une affaire dont madame Mantovani devait s'occuper personnellement et il l'appellerait lorsque les autres procès seraient terminés. Puis il s'écroula sur les dossiers posés devant lui, sur la table, épuisé par son effort d'éloquence. Je remarquai qu'il portait une alliance, et je me demandai spontanément à quoi pouvait bien ressembler sa femme ; s'il avait fait sa conquête grâce aux beaux poils longs et noirs qui lui sortaient du nez et des oreilles. Peut-être était-elle dotée du même système pileux...

J'étais sans doute en train de devenir fou, pensai-je en mettant fin à cette divagation.

Caldarola fit son entrée ; il y eut quelques pactisations ; quelques désistements d'instance, quelques renvois. Après quoi le juge se retira en chambre du conseil pour rédiger les dispositifs du jugement et le vice-procureur-phacochère disparut.

Quelques minutes plus tard, arrivée d'Alessandra Mantovani. Scianatico et Dellisanti se levèrent pour lui serrer la main, ce dont ils s'étaient abstenus avec moi. J'appréciai très moyennement. Non que j'aie envie de leur serrer la paluche. Mais ce comportement était un message. Ça voulait dire : on sait que toi, le ministère public, tu fais ton boulot et on ne t'en veut pas. Le connard, c'est ce type – moi – et on lui réglera son compte une fois l'affaire terminée. Alessandra rendit sa poignée de main, d'abord à Dellisanti puis à Scianatico, avec un sourire glacial. Seules ses lèvres bougèrent une fraction de seconde ; ses yeux, en revanche, restèrent immobiles, froids, scrutant le visage des deux hommes.

Ça aussi, c'était un message.

La sonnette annonçant le retour du juge se mit à tinter.

On allait commencer.

« Qui est le premier témoin du ministère public ?

— Monsieur le juge, le ministère public demande à la plaignante, madame Martina Fumai, de venir déposer. »

L'huissier sortit de la salle et je l'entendis appeler le nom de Martina. Quelques instants plus tard, ils revinrent ensemble. Martina portait un jean, un pull à col roulé et une veste.

Elle s'assit, déclina son identité, après quoi le greffier lui glissa la fiche plastifiée, crasseuse, passée entre mille mains, où on pouvait lire la formule à réciter avant toute déposition.

« Consciente de la responsabilité morale et juridique qui m'incombe par cette déposition, je jure de dire toute la vérité. Je jure de ne rien cacher de ce que je sais. »

La voix était légère mais assez ferme. Martina regardait droit devant elle et semblait concentrée.

« Le ministère public peut procéder à l'examen.

— Mademoiselle Fumai, bonjour. Pouvez-vous nous dire quand vous avez rencontré le prévenu – monsieur Gianluca Scianatico ? »

Alessandra Mantovani était née pour ce boulot. Elle interrogea Martina pendant plus d'une heure, sans coup férir. Ses questions étaient brèves, claires, simples. Le ton professionnel, mais dépourvu de froideur. Martina raconta son histoire et, de tout l'examen, il n'y eut pas une objection. Quand vint mon tour, et je m'y attendais, il n'y avait plus grand-chose à demander. Il fallait juste évoquer le volet hospitalisation et problèmes psychiatriques. Le juge me donna la parole et, à son ton, on comprenait parfaitement qu'il n'avait pas oublié ce qui s'était passé lors de la dernière audience.

« Mademoiselle Fumai, vous avez répondu longuement aux questions du ministère public. Je n'y reviendrai pas. J'ai juste quelques questions à vous poser sur votre passé. Vous êtes d'accord ?

— Je suis d'accord.

— Par le passé, avez-vous eu des problèmes d'ordre nerveux ?

— Oui. J'ai fait une dépression nerveuse.

— Pouvez-vous nous dire si cela s'est passé avant ou après avoir rencontré l'accusé ?

— Avant.

— Dites-nous quand, s'il vous plaît, et racontez-nous rapidement la raison de cette dépression.

— Je crois, deux... non, peut-être trois ans avant notre rencontre. J'ai eu des problèmes liés à mes études.

— Pouvez-vous illustrer rapidement la nature de ces problèmes ?

— Je n'arrivais pas à obtenir mon diplôme. Il ne me manquait plus qu'un examen. Je m'étais présentée plusieurs fois sans réussir à le passer... et soudain, j'ai craqué.

— Je me rends compte que pour vous, c'est plutôt pénible d'évoquer ces souvenirs, mais pourriez-vous nous dire ce qui s'est passé ? »

À ma droite, Dellisanti et Scianatico parlaient avec animation. Ils ne s'attendaient pas à la tournure que prenaient les événements. J'imaginai les questions insidieuses qu'ils avaient dû préparer. Avez-vous eu des *maladies* psychiatriques ? Avez-vous bénéficié de thérapies à base de psychotropes ? Êtes-vous barge, madame ? etc. Je pensai avec satisfaction que j'avais fait foirer leurs plans. Allez chier.

« Après avoir essayé de passer cet examen à... cinq reprises... à la sixième, j'étais désespérée. J'ai eu un parcours universitaire difficile, pénible. Quand il ne m'est resté qu'un seul examen, j'ai cru que c'était bon. Mais non, je bloquais juste devant le dernier obstacle. À ma sixième tentative, j'ai étudié comme une folle, quatorze heures par jour, peut-être plus. Je n'arrivais pas à dormir et j'étais obligée de

prendre des anxiolytiques. La nuit précédant l'examen, je suis restée éveillée ; j'ai essayé de réviser. Le matin suivant, quand ce fut mon tour, je me suis endormie sur ma table et je n'ai pas entendu mon nom à l'appel.

— Quel âge aviez-vous à l'époque ? Et quel âge avez-vous aujourd'hui.

— J'avais vingt-huit ans, presque vingt-neuf. J'en ai aujourd'hui trente-cinq.

— C'est après cet événement que vous vous êtes adressée à un spécialiste ?

— Au bout d'une dizaine de jours, j'ai été hospitalisée.

— Pouvez-vous nous dire quels étaient vos symptômes ? »

Il y eut une pause. C'était le moment le plus difficile ; si on arrivait à continuer, le plus gros était fait. Martina respira profondément, avec difficulté, haletante : comme si une soupape l'empêchait de remplir ses poumons.

« Je ne m'intéressais à rien, je pensais à la mort, je pleurais. Je me réveillais tôt le matin, quand il faisait encore noir, prise d'angoisse. Physiquement, je me sentais extrêmement faible ; j'avais constamment mal à la tête et aussi des douleurs dans tout le corps. Mais j'avais surtout de graves troubles de l'alimentation. Je n'arrivais pas à manger. Si j'essayais d'ingérer quelque chose, je vomissais tout de suite après. »

Elle s'arrêta, comme si elle réunissait ses forces.

« On a dû m'alimenter artificiellement. Perfusions. Et même une sonde. »

J'attendis que la dureté de ce récit se décante avant de passer à la suite.

« Aviez-vous des troubles de la perception, des hallucinations, ou autre ? »

Pour la première fois, Martina détourna le regard du point indéfini qu'elle scrutait, droit devant elle, sur lequel elle se concentrait, disciplinée, depuis le début de sa déposition. Elle se tourna vers moi et me regarda. Avec étonnement. Qu'est-ce que je voulais dire ? Qu'est-ce que les hallucinations avaient à voir là-dedans ?

« Aviez-vous des hallucinations, mademoiselle Fumai ? Est-ce que vous voyiez des choses inexistantes, entendiez-vous des voix ?

— Non, bien sûr que non. Je n'étais pas... je ne suis pas folle. J'ai fait une dépression nerveuse.

— Pendant combien de temps avez-vous été hospitalisée ?

— Trois semaines, peut-être un peu plus.

— Pourquoi vous a-t-on permis de quitter la clinique ?

— Parce que j'avais recommencé à m'alimenter.

— Et après ?

— Je faisais des séances de psychothérapie ; je prenais des médicaments.

— Combien de temps a duré votre thérapie ?

— Les médicaments... pendant quelques mois. Les séances de psychothérapie... peut-être un an et demi.

— Vous avez réussi à passer votre diplôme ?

— Oui.

— Quand vous avez rencontré l'accusé, étiez-vous déjà diplômée ?

— Oui, je travaillais déjà.

— Quand vous avez connu l'accusé, étiez-vous encore en thérapie ?

— Non, la thérapie en tant que telle était terminée. Tous les trois ou quatre mois, j'avais une rencontre avec mon thérapeute. C'était, comme on dit... du suivi thérapeutique.

— Durant votre liaison, avez-vous raconté à l'accusé les problèmes dont vous venez de nous parler ?

— Bien sûr.

— Vous avez une copie du dossier médical relatif à votre hospitalisation ?

— Oui.

— Vous l'aviez également durant votre vie commune avec l'accusé ? »

Nouvelle pause. Nouveau regard perplexe. Martina ne comprenait pas bien où je voulais en venir. Moi, je le savais parfaitement. Dellisanti et Scianatico étaient probablement en train de comprendre.

« Bien sûr.

— Le dossier médical est bien celui-ci ? Monsieur le juge, puis-je m'approcher du témoin pour lui montrer ce document ? »

Caldarola hocha la tête et fit un geste de la main. Je pouvais m'approcher. Merci connard.

Martina observa pendant un instant les papiers. Elle n'avait pas besoin de dix ans pour les reconnaître, vu que c'était elle qui me les avait donnés. Elle leva les yeux vers moi. Oui, c'était son dossier médical ; oui, elle l'avait conservé chez elle durant sa vie commune avec Scianatico. Non, elle n'avait pas pris de précautions particulières ; elle ne l'avait pas gardé dans un coffre-fort, ni même dans un tiroir fermé à clé.

« Merci, mademoiselle Fumai. Je n'ai pas d'autre question pour le moment, monsieur le juge. Je dois en revanche demander que la documentation présentée au témoin et que le témoin a reconnue soit jointe au dossier des débats. »

Dellisanti tomba dans le panneau et fit objection. J'aurais dû demander la communication des pièces durant la phase préliminaire, déclara-t-il sans même se lever. Et, à ce qu'il semblait, il s'agissait de la documentation qu'eux-mêmes avaient produite. C'était donc une

requête superflue.

« Monsieur le juge, je pourrais dire que s'il s'agit de la documentation produite par la défense de l'accusé, on ne comprend pas la raison de cette objection. À moins que cela s'explique parfaitement, mais nous nous arrêterons là-dessus le moment venu. C'est vrai : il s'agit de la documentation produite par la défense de l'accusé. Leur documentation est une copie, et la nôtre en est également une, faite directement à partir du dossier médical de la clinique. Mais sur notre copie figurent quelques notes au crayon rédigées par le médecin qui a soigné la plaignante après son hospitalisation. Comme je le disais, ces notes sont écrites directement au crayon sur notre exemplaire. On peut donc dire que notre dossier est à la fois une copie et un original. Il suffit de jeter un coup d'œil sur notre documentation et sur celle produite par la défense pour se rendre compte que leur documentation est une copie de la nôtre. Pour des raisons que nous expliquerons davantage durant la phase des débats mais que vous-même, monsieur le juge, avez certainement déjà comprises, il est très important que notre exemplaire soit joint au dossier. »

Caldarola ne trouva aucun argument pour rejeter ma requête. Ceux que proposaient Dellisanti étaient franchement inconsistants. Aussi Caldarola décida-t-il que les pièces seraient jointes au dossier et qu'on ferait une pause de dix minutes avant de passer au contre-interrogatoire de la défense.

Quand Caldarola dit à Dellisanti qu'il pouvait procéder au contre-examen, celui-ci répondit, sans lever la tête : « Merci monsieur le juge, un instant s'il vous plaît. » Il fouillait dans ses paperasses, comme s'il cherchait un document indispensable à son interrogatoire.

C'était du bidon. Un truc pour accentuer la tension de Martina ; pour l'obliger à se tourner vers lui et à croiser son regard. Martina fut forte : elle resta immobile, ne se retourna pas vers le banc de la défense et, quand le silence devint embarrassant, ce fut Dellisanti qui finit par céder. Il referma son dossier – dont il n'avait sorti aucun document – et commença.

T'as raté ton coup, gros lard, pensai-je.

« Si j'ai bien compris, vous consultez périodiquement, systématiquement, un psychiatre. Est-ce exact, *mademoiselle* ? »

Il martela *mademoiselle* ; parce qu'il fallait qu'il soit clair qu'il s'agissait d'une insulte. Ça voulait dire : une femme qui s'achemine vers l'âge mûr et qui n'a pas été fichue de mettre le grappin sur quelqu'un.

« Nous nous voyons tous les trois ou quatre mois. C'est une espèce de consultation. De toute façon, c'est un psychothérapeute.

— Il est donc correct d'affirmer que depuis votre dépression nerveuse et votre hospitalisation dans un service psychiatrique, le traitement de vos troubles psychiatriques n'a jamais été interrompu ? »

Je me levai à moitié, les mains appuyées sur la table.

« Objection, monsieur le juge. Ainsi formulée, cette question est inadmissible. Elle ne vise pas à obtenir une réponse, c'est-à-dire des informations testimoniales utiles pour le jugement, mais elle est conçue uniquement pour vexer et intimider.

— Ne vous lancez pas dans un procès d'intention, maître Guerrieri. Voyons ce que le témoin veut dire. Répondez à cette question, *mademoiselle*. Est-il vrai que vous n'avez jamais interrompu votre thérapie ?

— Non, monsieur le juge, ce n'est pas vrai. La thérapie en tant que telle, comme je l'ai dit précédemment, a duré un an et demi, peut-être un peu plus. Pendant cette période, je rencontrais deux fois par semaine mon thérapeute. Puis on est passé à une fois par semaine, puis deux fois par mois...

— Je reformule ma question, *mademoiselle*. Est-il correct de dire que vous n'avez *jamais* interrompu vos séances avec votre psychiatre, mais

que vous en avez juste limité la fréquence ?...

— Dit comme cela...

— Pouvez-vous me dire si vous avez arrêté vos rencontres avec le psychiatre ? Oui ou non ? »

Martina serra ses lèvres qui devinrent toutes fines. L'espace d'un instant, j'eus la sensation absurde qu'elle se lèverait et s'en irait sans dire un mot de plus.

« Je n'ai jamais cessé de voir mon psychothérapeute. Je le vois trois ou quatre fois par an.

— Et quand votre psychiatre vous a-t-il examinée pour la dernière fois ? »

Il répétait systématiquement le mot *psychiatre*. C'était un terme qui, implicitement, faisait davantage allusion à la maladie mentale. C'était un jeu élémentaire, un peu vil, mais qui n'était pas dépourvu de sens, du moins de son point de vue.

« Il ne m'examine pas. Ce sont des entretiens.

— Je vous ai demandé de répondre à ma question.

— La dernière fois que je suis allée chez mon...

— Oui.

— Il y a une semaine.

— Ah, quel heureux hasard. Puisque vous tenez à préciser qu'il s'agit d'un psychothérapeute et afin de clarifier l'équivoque terminologique : s'agit-il d'un médecin spécialisé en psychiatrie ou d'un psychologue ?

— C'est un médecin.

— Spécialisé en psychiatrie ?

— Oui.

— Pour quelle raison allez-vous le voir si vous êtes guérie, comme vous le dites ?

— Il pense qu'il est bon que nous nous rencontrions pour contrôler mon état général...

— Excusez-moi, je vous interromps parce que cela m'intéresse. Votre psychiatre estime que ces rencontres périodiques sont nécessaires ?

— Il ne considère pas que c'est nécessaire...

— Pardon. Est-ce le psychiatre qui a dit, à un certain moment, et quand il a constaté que votre situation psychique s'était améliorée : il n'est plus nécessaire que nous nous voyions deux fois par semaine, une fois suffit ?

— Oui.

— Est-ce le psychiatre qui a dit, à un certain moment et ce pour les mêmes raisons : il n'est plus nécessaire que nous nous voyions une fois par semaine, deux fois par mois suffisent ?

— Oui.

— Le psychiatre a-t-il dit qu'il faudrait vous voir tout le restant de votre vie, ne serait-ce que quatre fois par an ?

— Toute la vie ? Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— Il n'envisage donc pas de vous soigner pendant le restant de vos jours.

— Certainement pas.

— Quand vous aurez définitivement réglé vos problèmes, vous pourrez cesser de le voir ? Exact ? »

Martina se tourna finalement vers lui et le regarda avec l'air d'une petite fille qui se demande pourquoi les adultes sont aussi cons. Et ne répondit pas. Il n'insista pas. Pas besoin. Il avait réussi à en arriver là où il voulait. J'aurais voulu lui casser la gueule, mais il avait été habile.

Dellisanti fit une longue pause pour bien asseoir le résultat obtenu. Son visage était apparemment inexpressif. En réalité, en scrutant ses traits, on parvenait à déceler une nuance indéfinissable, quelque chose de brutal et d'obsène.

« Est-il exact que, au cours d'une dispute devant d'autres personnes – des amis –, monsieur le professeur Scianatico, exaspéré, vous a dit textuellement : tu es une *mythomane*, tu es une *mythomane* et une *déséquilibrée*, tu es *imprévisible* et *dangereuse* pour toi-même et pour les autres ? »

Dellisanti changea de ton, insistant sur les mots « *mythomane*, *déséquilibrée*, *imprévisible*, *dangereuse* ». Un auditeur distrait aurait eu la sensation que l'avocat voulait blesser le témoin dans sa dignité. Ce qu'en fin de compte Dellisanti était exactement en train de faire. Un vieux truc tout bête, une provocation pour déstabiliser. Parfois, ça marche.

J'allais faire objection, mais je me retins au dernier moment. Objecter à cette question, pensai-je, ça voulait dire que j'avais peur de lui ; que j'imaginai que Martina n'était pas en mesure de répondre et de s'en sortir. En restant assis en silence, durant les quelques secondes qui s'écoulèrent entre la question de Dellisanti et la réponse de Martina, je sentis les muscles de mes jambes se tétaniser tandis que mon cœur s'emballait. Signaux envoyés par un corps qui est sur le point d'agir instinctivement mais qui est retenu par un ordre du cerveau. Comme quand on va se battre et qu'une lueur de raison vous en empêche.

J'eus la certitude qu'Alessandra Mantovani avait fait le même raisonnement. Lorsque je me tournai vers elle, je constatai qu'elle se rasseyait imperceptiblement comme si, un instant plus tôt, elle avait glissé jusqu'au bord de sa chaise pour se lever et formuler une objection.

Martina répondit :

« Oui, je crois que oui. Je crois qu'il m'a dit ça, plus ou moins. Plusieurs fois.

— Ce que je veux savoir, c'est si vous vous souvenez d'une occasion précise où ces choses vous ont été dites devant vos amis. Vous vous en souvenez ?

— Non, je ne me souviens pas d'une occasion précise. Ce qui est sûr, c'est qu'il m'a dit d'autres choses de ce genre. Par exemple... »

Dellisanti lui coupa la parole. Il parlait d'un ton irrité et arrogant, comme quelqu'un qui s'adresserait à un subalterne n'obtempérant pas correctement aux ordres reçus.

« Laissez tomber les autres choses, *mademoiselle*. Ma question porte sur le contenu, sur le contexte de cette dispute, si vous vous en souvenez. Pas sur ce dont...

— Monsieur le juge, peut-on laisser le témoin terminer sa réponse ? La défense pose une question pour comprendre le contexte dans lequel certaines expressions – particulièrement vexatoires, soit dit en passant – ont été formulées. La défense ne peut pas prétendre limiter arbitrairement ce contexte à ce qu'elle désire entendre, et censurer le reste du récit du témoin. En utilisant par ailleurs un ton – et c'est inacceptable – intimidateur. »

Alessandra était encore debout quand Dellisanti se leva à son tour, criant presque.

« Faites attention à votre langage. Je n'autorise aucun ministère public à s'adresser à moi sur ce ton, en faisant ce genre d'insinuations. »

Je ne sais comment Alessandra réussit à s'incruster dans cette érucation en assénant une seule phrase, courte, rapide et assassine, tel un coup de poignard.

« Faites attention, maître ; faites attention à *vous*. » Avec une inflexion dans la voix qui vous aurait glacé les sangs. Dans ces mots sifflés, il y avait une violence qui laissa pantoise toute l'assistance. Y compris moi.

C'est à ce moment que Caldarola se souvint qu'il était juge et qu'il était peut-être temps d'intervenir.

« Je vous prie de vous calmer. Je ne comprends pas cette animosité et je vous invite à davantage de sérénité. Que chacun fasse son travail en essayant de respecter celui d'autrui. Avez-vous d'autres questions, maître Dellisanti ?

— Non, monsieur le juge. Je prends acte du fait que le témoin ignore ou ne veut pas se rappeler l'épisode auquel je me réfère. Nous laisserons monsieur le professeur Scianatico nous raconter ça, de même que les témoins que nous avons indiqués sur notre liste. J'ai terminé.

— Le ministère public veut-il conclure l'examen ?

— Oui. Juste deux ou trois questions rendues nécessaires par le contre-interrogatoire de la défense. »

La précision, techniquement parlant, était superflue. Mais c'était une façon de souligner que ce prolongement de la déposition – certainement défavorable à l'accusé – dépendait d'une erreur de l'avocat défenseur. Bref, il ne s'agissait pas d'un geste de conciliation.

« Mademoiselle Fumai, voulez-vous nous rapporter ces “autres choses” que disait le prévenu ? À savoir ce que vous alliez nous raconter quand vous avez été interrompue ? »

Martina les raconta, ces autres choses. Elle raconta les humiliations, en plus des violences psychologiques et des coups évoqués auparavant. Scianatico lui disait qu'elle était une ratée ; que sa seule chance était de l'avoir rencontré et qu'il ait décidé de s'occuper d'elle ; qu'elle était incapable de prendre des décisions concernant sa vie, et qu'elle devait exécuter ses ordres et obtempérer à ses règles de comportement. Elle devait être disciplinée, rester à sa place.

Il lui disait qu'elle était une chienne, et que les chiennes devaient obéir à leur maître.

Elle raconta tout ; d'une voix qui n'était ni brisée ni faible. Mais peut-être était-ce pire encore : d'une voix neutre, sourde. Comme si quelque chose s'était à nouveau cassé en elle.

Caldarola décida le renvoi du procès : celui-ci reprendrait dans trois semaines et le juge fit une espèce de calendrier de l'instruction du débat. Au cours de la prochaine audience, nous entendrions les autres témoins du ministère public. Puis l'interrogatoire de l'accusé. Et enfin, deux audiences seraient consacrées aux témoins et à l'expert désigné par la défense.

Je pris congé d'Alessandra Mantovani et me tournai vers la sortie de la salle d'audience pour suivre Martina, qui s'était levée du banc des témoins et me avançait de quelques pas. Ce fut alors que j'aperçus Claudia, debout, appuyée à la balustrade. Elle semblait songeuse. Je me rendis compte qu'elle observait Scianatico, et Dellisanti. D'une manière que je ne pourrai jamais oublier. Et en captant ce regard, je pensai – sans véritablement contrôler mon raisonnement – que cette femme était capable de tuer.

Ça peut sembler incroyable, mais dans les mois qui avaient précédé cet après-midi, j'avais trouvé une sorte d'équilibre absurde. Il me faisait – ou me faisait faire – ces choses-là. Je voulais juste que ça se termine au plus vite. Après quoi, je sortais de cette chambre et je cachais ce qui m'était arrivé. J'étais une enfant triste, je n'avais pas d'amies, mais j'avais Snoopy ; et ma petite sœur ; et les livres que je prenais à l'école et que je lisais à tout moment. Je ne crois pas que ma mère, jusqu'à ce jour-là, se soit jamais doutée de rien.

Après cet après-midi de pluie, je ne sais pas pourquoi, je lui ai parlé. Non, ce n'est tout à fait ça. J'ai essayé de lui parler. Je ne me rappelle pas exactement ce que je lui ai dit. Mais en tout cas pas tout ce qui était arrivé. Je crois que j'ai essayé de voir si je pouvais lui parler, si elle était disposée à m'écouter ; si elle était disposée à m'aider.

Elle ne l'était pas.

Dès qu'elle a compris de qui je parlais, elle s'est mise dans une colère noire. J'étais en train d'inventer des choses vilaines. J'étais une enfant méchante. Je voulais détruire notre famille ; avec tous les sacrifices qu'elle faisait pour la cohésion de cette famille. C'est à peu près ce qu'elle a dit et je n'ouvris plus la bouche.

Quelques jours plus tard, je suis rentrée de l'école et Snoopy n'était plus là. Je l'ai cherché dans la cour ; je l'ai cherché dehors, dans la rue. J'ai demandé à tous ceux que je rencontrais s'ils l'avaient vu, mais personne ne savait rien. Si la douleur existe dans sa forme la plus pure et la plus désespérée, je l'ai éprouvée ce matin-là. Si j'y repense, je vois une scène muette, livide, en noir et blanc.

L'après-midi, il m'a appelée dans la chambre à coucher, mais je n'y suis pas allée. Il m'a appelée à nouveau ; je n'y suis pas allée. J'étais dans la cuisine, assise sur une chaise, et je serrais mes genoux dans mes bras. Les yeux écarquillés, ne voyant rien. Je crois que rares sont les sentiments, rares sont les émotions qui se mêlent avec autant de force que la haine et la peur. En vertu de quoi on se comporte d'une manière ou d'une autre selon ce qui prévaut : la peur ou la haine.

Il est venu me chercher dans la cuisine et m'a traînée dans la chambre. J'essayais de résister, pour la première fois. Je ne sais pas très bien comment. Peut-être que j'ai essayé de lui donner des coups de pied ou de poing ; à moins que je ne sois pas restée paralysée, à le laisser faire. Il était abasourdi et furibond. Il me frappa durement tandis qu'il me violait. Gifles, coups de poing, au visage, à la tête, dans les côtes.

Et pourtant – c'est bizarre – quand ça s'est terminé, je ne me suis pas

sentie plus mal que les autres fois. Bien sûr, j'avais mal partout, mais j'étais transportée par un étrange, un féroce sentiment d'exultation. Je m'étais rebellée. Les choses ne seraient plus jamais comme avant. Lui aussi, dans un certain sens, le comprit.

Quand ma mère est rentrée à la maison, elle a vu dans quel état il avait mis mon visage. Je l'ai regardée sans rien dire, pensant qu'elle me demanderait ce qui était arrivé. Pensant que maintenant, face à l'évidence, elle me croirait et m'aiderait.

Elle a tourné le dos. Elle a marmonné quelque chose à propos du dîner, ou du ménage, ou de je ne sais quoi.

Lui, il a ouvert une grande bouteille de bière qu'il a bue d'un trait. Quand il a eu fini, il a eu un rot, silencieux et obscène.

J'étais affalé sur le divan, chez moi. J'attendais le retour de Margherita, qu'elle m'appelle pour le dîner. J'aimais bien le fait que – même si nous vivions plus ou moins ensemble – aller chez elle, c'était comme sortir pour répondre à une invitation. Même s'il s'agissait de grimper deux étages. Ça rendait les choses moins évidentes. Pas jouées d'avance.

J'écoutais Lou Reed : *Transformer*. L'album de *Walk on the Wild Side*.

Pas un CD, mais un vrai, un trente-trois tours vinyle original. Rayé, avec tout ce qu'il faut de grésillements.

Je l'avais acheté le jour même, pendant la fameuse pause déjeuner. Quand j'avais beaucoup à faire – des rendez-vous en début d'après-midi ou autre – je ne rentrais pas manger à la maison. J'allais dans un bar du centre où, en compagnie d'employés de banque, je mangeais debout un sandwich arrosé d'une bière. Puis j'en profitais pour aller dans une librairie ou dans un magasin de disques ouvert entre midi et deux.

Ce jour-là, j'avais échoué dans une petite boutique tenue par un jeune gars qui jouait de la basse dans un groupe. Ils faisaient une sorte de jazz-rock et étaient plutôt bons. Je les avais entendus plusieurs fois, dans les endroits que je fréquentais la nuit, et où, ces dernières années, je commençais à ne plus me sentir tout à fait à ma place.

Faire du jazz-rock – quel que soit le nom de cette musique –, ça ne nourrissait pas son homme, d'autant que son groupe refusait d'animer les mariages. Donc, il vendait des disques et pratiquait un horaire on ne peut plus personnel. Il y avait des jours où il restait fermé sans autre forme d'explication. Il pouvait également ouvrir vers onze heures du matin et fermer tard dans la nuit ; on rencontrait alors dans sa boutique des personnages étranges et surréalistes. Dont on se demandait où ils se cachaient pendant la journée.

Outre les derniers CD, on y trouvait quantité de vieux vinyles, exclusivement d'occasion, qui étaient passés entre les mains de deux, trois ou quatre propriétaires. Ce jour-là, je trouvai donc dans le bac des trente-trois tours un original américain de *Transformer*, protégé par une pochette en cellophane. Un disque que je ne possédais pas : j'avais bien eu différentes cassettes avec quelques morceaux, mais je les avais toutes perdues ou définitivement flinguées.

Je fais partie des rares personnes qui possèdent encore une platine en parfait état de marche, et je ne devais pas laisser filer ce disque. Quand j'arrivai à la caisse – ou plus précisément : quand j'arrivai

devant le bassiste qui, assis sur une chaise, lisait *La Horde sauvage* – et que j’entendis le prix, je pensai que je pouvais laisser filer ledit vinyle ; m’acheter une version remastérisée ; et avec l’argent économisé, aller dîner dans un restaurant de luxe.

Réflexe d’ado, quand je n’avais pas un rond. Aujourd’hui, je gagne bien plus que je n’arrive à dépenser. Ainsi – sans que le caissier et néanmoins bassiste ne se fût douté de ce monologue intérieur –, je sortis mon portefeuille et payai tout en demandant un sachet, évidemment en papier recyclé, dans lequel j’enfilai le disque du bon vieux Lou à tête de Frankenstein. Après quoi, je m’en allai.

Le disque était terminé. Je m’apprêtai à relancer la platine, à poser sur le sillon la tête de lecture pour écouter à nouveau mon disque, mais Margherita m’appela. Ce soir encore, elle acceptait de me nourrir.

Elle avait préparé des fèves et du mesclun, à l’ancienne, comme à la campagne : purée de fèves, herbes sauvages, oignons rouges d’Acquaviva, pain rassis et, dans un autre plat, des piments frits. Du luxe, aurait dit le paysan chez lequel, lorsque j’étais enfant, mes parents s’approvisionnaient en fruits, en légumes et en œufs frais.

Pour moi, il y avait aussi une bouteille d’Aglianico del Vulture⁽¹²⁾.

Juste pour moi. Margherita ne boit pas de vin, ni d’alcool en général. Avant que je ne la connaisse, elle avait été alcoolique pendant des années ; elle s’en était sortie et ça ne lui posait aucun problème si quelqu’un buvait à côté d’elle, maintenant.

« Je fais mon premier saut dans dix jours. Si le temps le permet. »

Margherita était vraiment allée au cours de parachutisme. Elle avait terminé la théorie ainsi que la préparation physique, et elle se préparait à s’élancer dans le vide, d’une hauteur de quatre ou cinq cents mètres. Tandis qu’elle parlait, j’essayai d’imaginer la situation et je sentis comme une main me serrer au niveau du creux de l’estomac. Elle continuait de parler, mais sa voix s’éloigna, tandis que je revenais en arrière, à toute vitesse, jusqu’à cet après-midi de printemps, bien des années auparavant.

Il y a trois gamins sur la terrasse carrelée d’un immeuble de huit étages. Tout autour, un petit parapet ; sur les côtés, derrière le parapet, une corniche très large – au moins un mètre –, presque un trottoir. Au-delà, le vide. Terrible banalité faite de chats et de plantes rachitiques, en bas, dans la cour.

L’un des gamins – celui qui joue le mieux au ballon, qui a déjà fumé quelques cigarettes et sait expliquer aux autres à quoi sert vraiment une quéquette, à part pour pisser – propose une épreuve de courage.

Il met au défi les deux autres d’escalader le parapet et de parcourir le périmètre de la corniche. Sur ce, il s’exécute. Il escalade le parapet et marche d’un pas rapide ; il fait le tour et enjambe à nouveau le

parapet, enfin à l'abri. Le deuxième gamin s'y essaye ; ses premiers pas sont hésitants, mais il accélère et lui aussi a rapidement bouclé son tour.

Maintenant, c'est au troisième gosse d'y aller. Il a peur, mais pas trop. Il n'a guère envie de marcher au-dessus du vide, mais ça ne lui semble tout de même pas de l'ordre de l'impossible. Les deux autres l'ont fait sans problème et lui aussi pourra y arriver, pense-t-il. Quitte à rester tout près du parapet, par prudence.

Il escalade le parapet un peu gauchement – il n'est pas très agile, certainement moins que les deux autres – et commence à marcher en regardant ses deux copains. Il marche en faisant glisser sa main sur la partie intérieure du parapet, comme pour se tenir. Celui qui est fort au foot, l'expert en quéquette, dit que comme ça, c'est pas du jeu. Il doit ôter sa main, marcher au milieu de la corniche, ne pas se tenir comme il est en train de le faire. Sans ça, c'est pas du jeu, répète-t-il.

Le gamin ôte sa main et se déplace de quelques centimètres, vers le vide ; il fait quelques pas. Des petits pas, en regardant ses pieds. Mais en regardant ses pieds, ses yeux – échappant au contrôle de sa conscience – se tournent et fixent un point dans la cour, en bas. Moins de trente mètres, mais cela ressemble à un abîme qui peut tout aspirer. Où tout peut *finir*.

Le petit garçon détourne les yeux et tente d'avancer. Mais l'abîme a déjà pénétré en lui. C'est à ce moment précis qu'il découvre qu'il devra mourir. Peut-être maintenant ; peut-être une autre fois, mais il devra mourir.

Intuition fulgurante et totale, il comprend ce que ça veut dire.

Alors il s'accroche au parapet et se baisse, se blottissant presque. Comme pour offrir le moins de prise possible au vent – en réalité une brise très légère – qui pourrait lui faire perdre l'équilibre.

Il est recroquevillé et s'appuie au muret, le dos tourné vers l'abîme ; il n'a pas le courage de se relever, pas même un tout petit peu, ce qui lui permettrait d'escalader le parapet et de passer de l'autre côté, à l'abri.

Ses deux copains sont en train de dire quelque chose, mais il n'entend pas ; ou mieux : il ne comprend pas ce qu'ils disent. Tout à coup, une autre peur le submerge. Qu'ils s'approchent pour lui faire une blague, pour faire semblant de le pousser ; ou pour, eux aussi, escalader le parapet et jouer à quelque chose d'effroyable.

Alors il dit *au secours maman* ; il dit ça à voix basse et il a très envie de pleurer. Puis abandonnant sa position, il grimpe lentement sur le parapet, presque en rampant ; il se griffe les mains, s'écorche les genoux, se blesse partout. S'il se mettait debout, ça serait facile d'escalader le parapet, mais il ne peut pas se mettre debout ; il ne peut pas courir le risque de regarder en bas, à nouveau.

Il est enfin de l'autre côté. Les deux autres se foutent de lui et il ment quand il dit qu'il s'est fait une entorse : c'est pour ça qu'il n'a pas pu continuer ; c'est pour ça qu'il a escaladé le parapet de façon aussi ridicule, comme un estropié. Et quand les garçons s'en vont – ainsi que les jours suivants –, il veille à boitiller, pour les convaincre qu'il a dit vrai, que ce n'était pas une excuse pour camoufler sa peur. Il boite toute la semaine et rabâche tellement son histoire – à ses deux copains, à lui-même – qu'il finit par confondre ce qu'il a inventé et ce qui s'est vraiment passé.

Et ce petit garçon, depuis lors, à intervalles réguliers, rêve d'escalader le parapet d'une terrasse et de sauter en bas. Directement, sans aucune hésitation. Il rêve parfois de grimper sur le parapet et de marcher dessus comme une espèce d'équilibriste fou ; sûr, non pas tant d'échouer, mais plutôt de tomber à tout moment ; ce qui est le cas chaque fois. Ou bien ce sont ses deux amis qui se fichent de lui ; alors il court en direction du parapet, y pose la main, fait une voltige, passe par-dessus le muret, tombe dans le vide, tandis que les deux autres le regardent, interdits, effarés.

Ça leur apprendra à se moquer de moi, pense-t-il, tandis qu'il se réveille en proie à une indicible tristesse, parce que sa vie de petit garçon est terminée. Il pouvait faire plein de choses. Qu'il ne fera jamais.

Voilà exactement ce que je pense quand je me réveille. Je pouvais faire plein de choses qui n'arriveront jamais, parce que je n'ai pas eu le courage d'essayer.

Alors j'ouvre – je ferme ? – les yeux, je me lève et je pars à la rencontre de ma journée.

« Guido, tu m'écoutes ?

— Oui, oui, excuse-moi. Je pensais... j'avais l'esprit ailleurs.

— Tu pensais à quoi ?

— Non, rien, un problème de travail. Que j'ai laissé en suspens.

— Quelque chose d'important ?

— Non rien, une connerie. »

Une seule audience n'a pas suffi pour entendre les autres témoins du ministère public. L'inspecteur de police, qui avait été délégué pour l'enquête et qui, entre autres, avait établi les factures détaillées des communications téléphoniques entre Martina et Scianatico. Les médecins des urgences qui se limitèrent à confirmer ce qu'ils avaient écrit dans leurs rapports, dont ils ne se rappelaient évidemment pas le premier mot. Deux ou trois filles du foyer qui avaient quelquefois escorté Martina et avaient reçu ses confidences.

La mère de Martina.

C'était une femme grosse, triste et terne. Mère et fille ne se ressemblaient nullement. Elle raconta d'une voix monotone et plate le retour de Martina à la maison, les coups de fil nocturnes, les appels à l'interphone. Elle tint à préciser qu'elle ne savait rien d'autre ; qu'elle n'avait jamais assisté à une dispute entre sa fille et le fiancé de celle-ci. Que sa fille n'avait pas l'habitude de se confier.

Il était clair qu'elle n'avait pas apprécié qu'on l'ait obligée à venir ici, et qu'elle voulait s'en aller au plus vite.

De toute sa déposition, elle ne regarda jamais en direction de sa fille. Une fois que le juge l'eut remerciée, elle partit en toute hâte. Sans dire au revoir à Martina ; sans même la regarder.

Deux audiences furent donc nécessaires pour entendre tous les témoins. Des audiences tranquilles, sans heurts, parce que tout le monde – Alessandra Mantovani, Dellisanti et moi-même – savait parfaitement que le procès ne se jouait pas sur ces témoignages. Ça, c'était juste la garniture, le contour. Le procès se réduisait essentiellement à la parole de Martina contre celle de Scianatico. Personne ne l'avait vu la battre. Personne n'avait assisté aux humiliations domestiques. On n'avait trouvé aucun témoin des agressions dans la rue.

Et personne n'avait assisté à bien d'autres choses encore. Dont Martina ne me parla que quelques jours plus tard, avant l'audience où était prévu l'interrogatoire de Scianatico. Nous nous rencontrâmes à mon cabinet, et je lui posai toutes sortes de questions. Y compris les plus gênantes, parce que j'avais besoin de toute information utile pour préparer mon contre-interrogatoire.

Ces autres choses, qu'elle révéla durant cette entrevue au bureau, pouvaient s'avérer très utiles... si je trouvais le moyen de les faire admettre par Scianatico, durant l'audience, devant le juge.

L'audience était prévue pour le vingt avril. C'est probablement là que se jouerait le procès.

À moins que les choses n'aient déjà été décidées autre part, hors de la salle d'audience. En haut lieu, là où je n'étais pas admis.

Le téléphone sonna vers huit heures et demie, alors que j'allais sortir du cabinet pour me rendre au tribunal. Maria Teresa m'apprit que c'était le parquet, le bureau de madame Mantovani.

« Allô ?

— Maître Guerrieri ?

— Oui ?

— Ici le bureau du substitut du procureur de la République, madame Mantovani. Ne quittez pas s'il vous plaît, je vous la passe. »

J'eus un sentiment d'inquiétude. Mauvaises nouvelles. Anxiété.

« Guido, ici Alessandra Mantovani. Excuse-moi si je t'ai fait appeler par ma secrétaire. J'ai connu des jours meilleurs. Je suis de service et ici, on ne sait plus où donner de la tête.

— Ne t'inquiète pas, qu'est-ce qui se passe ?

— Je voudrais te parler cinq minutes. Si tu viens aujourd'hui au tribunal, tu pourrais peut-être passer me voir.

— Je peux être au tribunal d'ici un quart d'heure.

— Je t'attends. »

En sortant de mon cabinet, en route vers le tribunal, en traversant les couloirs saturés d'odeurs de papier et d'humanité, je sentis l'angoisse monter. Une angoisse liée à des choses qui nous échappent. Une vilaine sensation, flasque, située, je ne sais pourquoi, dans la partie droite de mon abdomen.

Je dus attendre quelques instants devant le bureau d'Alessandra. Elle était avec des carabinieri, me dit la secrétaire dans l'antichambre. Les carabinieri sortirent – je connaissais bien certains d'entre eux. Ils tenaient des papiers, visages tendus, prêts à passer à l'action. Ils allaient arrêter quelqu'un, c'est sûr.

J'entrai dans la pièce juste au moment où Alessandra allumait une cigarette. Sur le bureau, il y avait un paquet de Camel à peine entamé.

« Je ne savais pas que tu fumais.

— J'ai arrêté... j'avais arrêté il y a six ans », dit-elle en tirant avidement sur sa cigarette. La tête me tourna presque tant j'avais envie d'en prendre une moi aussi, tant je dus résister. Si elle m'en avait proposé une, je l'aurais acceptée, mais elle n'en fit rien.

« Il y a deux mois, une requête du Conseil supérieur de la magistrature est arrivée. Une requête de disponibilité pour une affectation, au parquet de Palerme ».

Une autre aspiration, presque violente.

« Ça n'est pas une bonne période pour moi. Au bureau et aussi dehors. Si j'avais tendance à dramatiser, je dirais que je n'en peux

plus. Mais je ne veux pas te bassiner avec mes problèmes. Quand j'ai envie de m'épancher, je me contente d'écrire une lettre, sous un faux nom, à un magazine féminin. Une belle histoire, du genre quadragénaire, belle carrière, désert affectif, qui a coupé les ponts, conscience naissante qu'elle n'aura jamais d'enfant, et patati et patata. »

Quelle étrange sensation. Alessandra Mantovani m'avait toujours communiqué un sentiment d'invulnérabilité. Et maintenant, tout à coup, elle était devant moi, là, une femme normale qui regarde effarée les années qui passent et celles qui se profilent. Qui fait un effort désespéré pour ne pas voler en éclats.

« Excuse-moi. Je ne t'ai pas appelé pour pleurer sur ton épaule. »

Je fis un geste comme pour dire : pas de problème, si tu veux, tu peux pleurer sur mon épaule... Elle ne le vit même pas, ce geste.

« J'ai donné ma disponibilité pour cette affectation. Presque sans réfléchir. Parce que je ne sais pas quoi faire en ce moment. Je ne sais pas ce que je veux... Bref, j'ai donné ma disponibilité et hier matin, voilà ce qui est arrivé. »

Elle me tendit un fax. L'en-tête était formé de caractères en italique, un peu à l'ancienne. Conseil supérieur de la magistrature. Le texte disait que madame Alessandra Mantovani, magistrat à la cour d'appel et substitut du procureur de République au tribunal de Bari, avait été affectée, ayant donné sa disponibilité, pour une période de six mois, renouvelable de six mois en six mois, au parquet de la République du tribunal de Palerme. Madame Mantovani devait se présenter au parquet de Palerme sept jours après la communication de la procédure.

Suivaient des détails techniques. Du jargon à l'état pur. Je cessai de lire et levai les yeux.

« Tu vas à Palerme. » Ce n'était pas vraiment la déclaration la plus intelligente de ma vie, pensai-je immédiatement.

« Il faut que j'y sois lundi prochain. Je voulais du changement, eh bien je suis servie. »

Je ne savais que dire et restai silencieux. Dans l'expectative. Elle écrasa son filtre dans un cendrier en verre. Elle l'écrasa bien plus que nécessaire.

« Il y a quelques procès, quelques enquêtes, que je suis désolée de laisser en plan. À part tout le reste. Et l'un d'eux, c'est le nôtre, le procès Scianatico. Pour celui-ci et pour quelques autres, j'ai la désagréable sensation de prendre la fuite. »

J'allais ouvrir la bouche mais elle m'arrêta d'un geste de la main. Elle n'avait pas envie d'entendre des phrases de circonstance.

« En réalité, je ne suis même pas sûre de savoir pourquoi je t'ai appelé. Peut-être que je me sens lâche et que je voulais t'annoncer ça

directement, moi-même, parce que d'une certaine manière, je te laisse tout seul dans ce merdier. À l'audience, ils peuvent mettre n'importe qui. Peut-être que ça ira et que ce sera quelqu'un de bien. Ou quelqu'une. Mais peut-être pas...

— Tu penses rester à Palerme ?

— Qu'est-ce j'en sais ? L'affectation, comme tu l'as lu, est de six mois renouvelables. J'y penserai dans un an, à ce que je dois faire. Une chose est sûre, il n'y a pas grand-chose qui me retienne à Bari. Ni ailleurs, pour être franche. »

Je me sentis triste et vieux. Comme quelqu'un qui regarde le temps passer ; comme quelqu'un qui regarde les autres changer, des gens qui, peu ou prou, grandissent et s'en vont. Qui font des choix. Tandis que ce quelqu'un reste toujours au même endroit ; il fait toujours les mêmes choses, en laissant le hasard décider à sa place. Quelqu'un qui regarde la vie passer.

Merde, qu'est-ce que j'en avais envie de cette Camel.

La conversation ne dura guère plus longtemps. Je dis à Alessandra que je repasserais par son bureau pour lui dire au revoir, mais elle me répondit qu'il valait mieux le faire tout de suite. Elle ne savait pas si elle viendrait au bureau ces jours-ci ; les préparatifs et ainsi de suite.

Elle fit le tour de son bureau tandis que je me levais. Je la dévisageai juste avant qu'on ne tombe dans les bras l'un de l'autre.

Elle avait des petites taches rouges ; et des rides que je n'avais jamais remarquées auparavant.

En refermant la porte, je la vis s'allumer une autre cigarette. Elle regardait en direction de la fenêtre, là-bas, dehors.

Alessandra partit sans qu'on ait eu l'occasion de se revoir. Comme elle l'avait imaginé.

Le printemps approchait. La vie coulait normalement. Quelle que soit la signification du mot « normal ». On sortait avec Margherita et parfois avec ses amis. Avec les miens, jamais. En admettant que j'aie encore des amis.

Après l'enterrement d'Emilio, j'ai parfois eu besoin d'appeler quelqu'un. Alors on sortait boire une bière et discuter de la vie. Mais heureusement, j'ai laissé tomber.

Deux ou trois fois, Margherita me demanda si j'allais bien, si j'avais envie de parler. Non merci, pas pour le moment. Quand aurais-je envie de parler ? Ça, ça n'était pas clair. Elle n'insista pas. Margherita est férue d'aïkido et sait parfaitement qu'on ne peut pousser – ou aider – autrui à faire une chose qu'il n'ait déjà entreprise tout seul.

Je restais de plus en plus souvent dormir chez moi. Une fois, alors que j'étais chez Margherita, étendu sur le lit, je fus envahi par une sensation étrange. Les yeux mi-clos, j'observais soudainement la scène depuis une position différente de celle où je me trouvais physiquement. Je parvenais également à me voir. En spectateur.

Margherita se déshabillait ; la lumière était faible ; le silence régnait ; et moi, les yeux mi-clos, j'étais allongé sur le lit mais je ne dormais pas.

C'était une scène très triste, à l'instar des intérieurs silencieux de Hopper.

Alors je me levai et, tout en me rhabillant, je dis à Margherita que j'avais besoin de prendre un peu l'air, que j'allais faire un tour. Margherita me regarda et, pour la première fois, j'eus l'impression qu'elle était vraiment inquiète pour moi.

Pour nous.

Elle resta comme cela pendant quelques secondes et, dans ses yeux, il y avait une espèce de conscience triste, une fragilité qui ne lui ressemblait pas. Elle allait dire quelque chose mais s'abstint. Bonne nuit, se contenta-t-elle d'ajouter. Et je sortis.

Dans la rue, je me sentis un peu mieux. L'air était frais, presque froid, sec. Les rues étaient désertes. Comme c'est normal autour de minuit, un mercredi, dans cette partie de la ville.

Sans y penser, ni même m'en rendre vraiment compte, je téléphonai à sœur Claudia. Tandis que je composais le numéro, je me dis qu'elle était certainement en train de dormir et que son portable serait éteint.

Et si elle ne dormait pas...

Elle répondit à la seconde sonnerie. Une petite nuance de perplexité dans la voix, mais elle ne me demanda pas ce qui arrivait, ni pourquoi j'appelais à une heure pareille. Heureusement, car je n'aurais su que répondre.

J'errai dans la ville, seul. Je n'avais pas sommeil. Peut-être avais-je envie de faire trois pas et de causer un peu ? Oui, j'en avais envie. Non, ce n'était pas la peine que j'aille la chercher ; on pouvait se donner rendez-vous quelque part. Au bout du Corso Vittorio Emanuele, devant les ruines du Teatro Margherita, d'accord ? D'accord. Dans une demi-heure. Dans une demi-heure. Ciao. Clic.

Pour faire passer la demi-heure en question, j'allai dans un bar ouvert toute la nuit. Une sorte de tache lumineuse dans l'obscurité un peu sordide et irréaliste de cette zone frontière entre le centre Murattiano(13) et le quartier de la Liberté. Il a toujours été ouvert toute la nuit, ce bar, bien avant que la ville ne se remplisse d'endroits en tout genre et qu'on n'ait que l'embarras du choix pour terminer la nuit. Quand j'étais jeune, ce bar était toujours plein, parce que c'était l'un des très rares endroits où aller prendre un café ou acheter des cigarettes de contrebande, au beau milieu d'une nuit de dérive. Aujourd'hui, il est presque toujours désert, parce qu'on peut prendre un café n'importe où et que, pour les cigarettes, il y a des distributeurs automatiques.

Lorsque je rentrai, il n'y avait qu'un couple d'âge moyen, c'est-à-dire juste un petit peu plus vieux que moi. L'homme et la femme se tenaient au bout du comptoir en forme de L, du côté le plus court. Je m'assis sur un tabouret, de l'autre côté, tournant le dos à la vaste baie vitrée et à la rue. L'homme portait un costume-cravate et fumait tout en parlant au maigre barman blond, vêtu d'une veste et coiffé d'un petit calot blanc. Le visage de la femme, une rousse à l'air triste négligemment maquillée, présentait des cernes profonds ; elle avait les yeux perdus dans le vide et semblait se demander comment elle en était arrivée là.

Je commandai un café dont je n'avais nul besoin parce que cette nuit-là, je ne dormirais pas, de toute façon. Pendant les dix minutes que je passai au bar, aucun client n'entra et je ne parvins pas à me débarrasser de l'impression inquiétante d'avoir déjà vécu – ou déjà vu – la scène.

Claudia descendit de sa fourgonnette dans un mouvement fluide, ainsi qu'elle le faisait toujours. Elle était vêtue comme à son habitude – jean, T-shirt blanc, blouson de cuir – mais elle avait lâché ses cheveux qui n'étaient pas attachés en queue-de-cheval, comme toutes les autres fois où je l'avais vue.

Elle me salua d'un hochement de tête et je lui répondis de la même

manière. Sans rien dire, nous commençâmes à parcourir la promenade en bord de mer, éclairée par des réverbères en fer vieilli.

« Je ne sais pas pourquoi je t'ai téléphoné.

— Tu étais seul, peut-être.

— C'est une raison valable ?

— L'une des rares.

— Pourquoi tu t'es faite bonne sœur ?

— Pourquoi t'es devenu avocat ?

— Je ne savais pas quoi faire. Et si je l'ai su, j'ai eu peur de me l'avouer. »

Elle sembla étonnée de ma réponse. Enfin, songeuse, elle secoua la tête sans rien dire. On marcha en silence pendant quelques minutes.

« Tu vis seul ? »

Je manquai de lui dire « oui » et j'en eus aussitôt honte.

« Non. J'ai un appartement, mais je vis avec quelqu'un.

— Tu veux dire : une femme.

— Oui, oui, une femme.

— Elle ne voit pas d'inconvénient à ce que tu sortes tout seul au beau milieu de la nuit ? »

Tandis que Claudia me posait cette question, se superposèrent dans ma tête les visages de Margherita et de Sara, mon ex-femme. Ça me donna le vertige : oui, le vertige, la sensation d'être en hauteur, sans le moindre parapet, sans rien à quoi m'agripper ; sur le point de tomber dans le vide ; tout vole en éclats, irrémédiablement.

Puis les visages se dissocièrent et reprirent leur place respective, dans ma tête. Je n'avais pas répondu à la question de Claudia, et elle n'insista pas.

On se mit à marcher d'un pas rapide, comme si on avait un but ou quelque chose de précis à faire. On s'arrêta au bout de la promenade, à la frontière sud de la ville, et on s'assit l'un auprès de l'autre, sur le parapet de pierre calcaire, à moins de deux mètres de la mer.

Je ne devrais pas être ici, pensai-je au contact de sa jambe musclée contre la mienne et en respirant son odeur légère, un peu âpre. Trop proches.

Tout ça est déplacé et, encore une fois, je ne comprends pas ce qui m'arrive, pensai-je alors que nos mains – ma main droite, sa main gauche – se frôlaient de manière innocente mais totalement inopportune. Tous deux, nous regardions droit devant nous. Comme s'il y avait quelque chose à contempler entre les vilains immeubles qui, dans l'obscurité, s'estompent vers la banlieue triste et malfamée de la zone de Japigia.

On est restés longtemps ainsi, sans jamais se regarder. J'imaginai, bien qu'elle n'ait rien dit ni rien fait, qu'un courant de douleur, de douleur à l'état pur, se dégageait de sa main.

« Il y a un disque – fit-elle en se tournant vers moi à l'improviste – que j'écoute souvent, depuis des années. Je ne suis pas sûre que ça me fasse du bien. Mais je l'écoute quand même. »

Je me retournai moi aussi.

« Quel disque ? »

— *Out of Time*, de R.E.M. Tu connais ? »

Bien sûr que je connais. À qui pensez-vous avoir affaire, ma sœur ?

Je n'en dis rien. Je hochai juste la tête : oui, je connais.

« Il y a une chanson... »

— *Losing My Religion*. »

Elle plissa les paupières et acquiesça.

« Tu sais ce que ça veut dire, *Losing My Religion* ? »

— Littéralement : en perdant ma religion. Ça veut dire autre chose ?

— *Losing My Religion* est une expression idiomatique. Ça veut dire quelque chose comme : je n'en peux plus. »

Je la regardai avec étonnement. Je me serais attendu à tout, sauf à ce qu'elle me dise un truc pareil. J'étais toujours en train de la regarder, perplexe, quand son visage se rapprocha de plus en plus, jusqu'à ce que je ne parvienne plus à distinguer ses traits.

J'eus juste le temps de penser que sa bouche était à la fois dure et douce ; que sa langue me rappelait les baisers échangés avec les filles de mon âge, lorsque j'avais quatorze ans ; j'eus juste le temps de poser ma main sur son épaule, et de sentir ses muscles dont la consistance était celle de câbles métalliques.

Puis elle s'esquiva d'un coup, et me dévisagea quelques secondes, les yeux écarquillés. Elle se leva sans rien dire, et rebroussa chemin. Je la suivis et un quart d'heure plus tard, nous étions à nouveau à la hauteur de sa fourgonnette.

« Je ne suis pas très douée pour la parole. »

— Ça n'est pas indispensable.

— Mais parfois, on a tout de même envie de parler. »

Oui. Souvent, ça arrive souvent. Le problème, c'est de trouver quelqu'un qui vous écoute.

« Je voudrais parler avec toi une fois encore. Je veux dire : pas un dialogue tendu et tout le reste. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie de te raconter une histoire. »

J'eus un geste signifiant plus ou moins : maintenant si tu veux.

« Non, pas maintenant. Pas cette nuit. »

Après une brève hésitation elle me donna un rapide baiser. Sur la joue, tout près de la bouche. Et avant que je n'aie dit un mot, elle était déjà dans sa fourgonnette et repartie dans la nuit.

Je rentrai à la maison à pas lents, choisissant les rues les plus désertes et les plus sombres, la tête absurdement légère.

Avant d'aller me coucher, je fouillai dans mes disques. Je trouvai *Out of Time*, et mis le CD dans le lecteur. Une pression sur la touche « skip », et je lançai la deuxième chanson. *Losing My Religion*, justement.

Je l'écoutai tout en consultant le livret, histoire d'essayer de comprendre les paroles.

*That's me in the corner
That's me in the spotlight
Losing my religion
Trying to keep up with you
And I don't know if I can do it
Oh no I've said too much
I haven't said enough*(14).

J'en ai trop dit. Ou pas assez.

Les vice-procureurs honoraires ne sont pas des magistrats. Ce sont des avocats – pour la plupart des jeunes – qui ont une charge temporaire. Ils sont payés à l'audience. Qu'au cours de l'audience on examine deux ou vingt dossiers, leur rémunération est la même.

Il est aisé de se figurer qu'en règle générale ils essayent d'expédier les choses, histoire de retourner à leurs chères études.

Comme on pouvait s'y attendre, Alessandra Mantovani fut remplacée par un vice-procureur honoraire. Il s'agissait d'une jeune femme fraîchement nommée, que je n'avais jamais vue auparavant.

Elle, en revanche, me connaissait, parce que lorsque j'entrai dans la salle, elle vint immédiatement à ma rencontre, l'air très inquiet.

« Hier, j'ai examiné les dossiers de l'audience. »

Brillante idée, pensai-je. Peut-être qu'en les examinant quelques jours plus tôt, t'aurais également pu les étudier. Mais c'était peut-être trop en demander.

Elle m'adressa une espèce de sourire caoutchouteux, sans rien ajouter. Puis elle sortit de son classeur le dossier de notre procès ; elle le déposa sur la table et, tout en effleurant de l'index la chemise cartonnée, elle me demanda si elle avait bien compris qui était l'accusé.

« Ce Scianatico est bien le fils du *président* Scianatico ?

— Oui. »

Expression abasourdie.

« Mais comment est-ce Dieu possible qu'on me confie un tel procès. C'est ma quatrième audience depuis qu'on m'a nommée. Et puis, de quoi s'agit-il exactement ? »

Mais bordel, t'avais pas dit que tu les avais examinés, les dossiers ? Être idiot, ça n'est quand même pas obligatoire pour être avocate. Du moins, c'est pas encore à l'ordre du jour. Cela dit, t'as raison. Comment est-il possible qu'on te confie un procès comme celui-ci ! ?

Je ne dis rien de tout cela et fus même gentil ; je lui expliquai de quoi il retournait : ce procès était du ressort de madame Mantovani, mais celle-ci avait été mutée à Palerme. De toute évidence, la personne qui avait établi le calendrier des audiences ne s'était pas aperçue que ladite audience était exceptionnelle.

La personne en question ne s'en était-elle vraiment pas aperçue ?

Tout en lui donnant ces courtoises explications, je me rendis compte que j'étais dans le caca. Jusqu'au cou. On était sur le point de jouer un match Cassano-Murge contre Manchester United. Et mon équipe,

c'était pas Manchester.

« Et aujourd'hui, qu'est-ce qu'on doit faire exactement ?

— Ce qu'on doit faire exactement ? On doit procéder à l'interrogatoire de l'accusé.

— Mon Dieu, moi je ne fais rien. Tu connais parfaitement le dossier et tu peux t'arranger tout seul. Je ne pourrais faire que des dégâts. »

Putain, là-dessus t'as raison. T'as complètement raison. Raison à 100 %.

« À moins qu'on ne demande un renvoi. On dit qu'il faut que ce soit un magistrat en robe qui fasse le procès et on demande au juge un renvoi à une autre audience. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Comment tu t'appelles ? »

Elle me regarda avec perplexité avant de me répondre. Puis elle me dit son nom. Elle s'appelait Marinella. Marinella Jenesaisquoi, parce qu'elle parlait vite en mangeant ses mots.

« Alors écoute-moi, Marinella. Écoute-moi bien. Tu restes tranquille à ta place. Comme t'as dit : tu ne fais rien. Je vais t'expliquer ce qui va se passer. La défense examinera l'accusé. Quand ça sera ton tour, le juge va te demander si t'as des questions à poser et tu diras que non, merci, tu n'as aucune question. Aucune. Après quoi le juge me demandera si j'ai des questions à poser et je dirai que oui, merci, oui j'ai des questions à poser. Plus ou moins une heure plus tard, tout sera plié sans même que tu t'en sois aperçue. Mais ne te mets pas en tête de demander un renvoi ou un truc de ce genre. »

Marinella me dévisagea, de plus en plus effrayée. Mon visage, le ton sur lequel je lui parlais, n'étaient pas vraiment synonymes de gentillesse. Elle hocha la tête, comme quelqu'un qui parle avec un dangereux déséquilibré ; comme quelqu'un qui voudrait être ailleurs et espère que les choses se termineront au plus vite.

Caldarola ôta ses lunettes de presbyte et regarda vers Dellisanti et Scianatico.

« L'audience d'aujourd'hui prévoit l'examen de l'accusé. S'il confirme son intention de s'y soumettre.

— Oui, monsieur le juge. L'accusé confirme qu'il est prêt à cet interrogatoire. »

Scianatico se leva avec détermination et occupa en un instant l'espace situé entre le banc de la défense et les chaises des témoins. Caldarola lut les notifications d'usage. Scianatico avait le droit de ne pas répondre, mais la procédure suivrait de toute façon son cours ; s'il acceptait de répondre, ses déclarations seraient toujours susceptibles d'être utilisées contre lui, et cætera, et cætera.

« Vous confirmez donc que vous acceptez de répondre.

— Oui, monsieur le juge.

— Alors la défense peut procéder à l'interrogatoire. »

L'examen commença, très chiant. Dellisanti demanda à Scianatico de raconter quand il avait rencontré Martina, dans quelles circonstances ; comment avait commencé leur liaison... Scianatico répondait sur un ton presque affable, donnant l'impression de ne pas en vouloir à Martina, malgré tout le mal qu'elle lui avait, injustement, fait. Un rôle qu'ils avaient répété encore et encore au cabinet de Dellisanti. J'en aurais donné ma tête à couper.

Soudain, il s'interrompit au beau milieu d'une réponse. Un court instant où je vis son regard se diriger vers l'entrée de la salle ; je vis aussi un léger tressaillement ; je vis que son expression conne et suffisante commençait de se lézarder.

Martina et Claudia étaient arrivées et s'assirent juste derrière moi. Je me retournai, on se salua, et Martina, conformément aux instructions que je lui avais données la veille quand elle était passée à mon cabinet, me remit ostensiblement un paquet de manière que ce geste n'échappe à personne dans la salle, surtout pas à Scianatico.

À sa forme et au vu de ses dimensions, il était clair que le paquet contenait une cassette vidéo.

Dellisanti fut contraint de reposer sa dernière question.

« Je répète, monsieur Scianatico, pouvez-vous nous dire quand, et pour quelles raisons votre relation avec mademoiselle Fumai a commencé de se dégrader ?

— Je ne... je ne saurais pas déterminer un moment précis. Peu à peu Martina, je veux dire mademoiselle Fumai, changea de comportement.

— Pouvez-vous nous expliquer ce changement de comportement ?

— Des sautes d'humeur. Toujours brutales et de plus en plus fréquentes. Agressions verbales, alternant avec des crises de larmes et des moments d'abattement. Deux ou trois fois, elle essaya même de m'agresser physiquement. Elle était hors d'elle. J'avais l'impression...

— Objection, monsieur le juge. L'accusé s'apprête à exprimer une opinion personnelle, ce qui – comme nous le savons tous – est interdit. »

Caldarola dit à Scianatico d'éviter d'exprimer des opinions personnelles et de s'en tenir aux faits.

« Dites-nous ce qui arrivait durant les crises de mademoiselle Fumai.

— Elle criait. Elle disait que je ne comprenais pas ses problèmes et que vivre avec moi, ça voulait dire pour elle tomber à nouveau malade.

— Excusez-moi si je vous interromps. Elle a vraiment dit qu'elle tomberait à nouveau malade ? À quelle maladie faisait-elle allusion ?

— Elle faisait allusion à ses problèmes psychiatriques.

— Continuez à nous raconter ce qui arrivait durant ces crises.

— Je l'ai déjà dit. Des cris, des pleurs hystériques, tentatives de coups et... ah oui, elle m'accusait d'avoir des maîtresses. Ça n'était pas vrai, évidemment. Mais elle était jalouse. D'une jalousie malade.

— Ça n'est pas vrai. Sale connard, c'est pas vrai, entendis-je Martina susurrer derrière moi.

— ... Toujours plus souvent, elle disait qu'elle me le ferait payer. Un jour ou l'autre, d'une manière ou d'une autre.

— Ce fut lors d'une de ces disputes que vous avez dit, devant quelques amis communs, cette phrase : *tu es une mythomane, tu es une mythomane et une déséquilibrée, tu es imprévisible et dangereuse pour toi-même et pour les autres ?*

— Oui, hélas oui. J'ai moi aussi perdu mon calme. Je n'aurais pas dû dire certaines choses devant des tiers, mais je n'ai pas réussi à m'en empêcher. Malheureusement, c'était la vérité.

— Essayons d'analyser cette phrase, que vous n'auriez pas dû prononcer devant des tiers même si vous n'avez pas pu vous en empêcher. Pourquoi lui avez-vous dit qu'elle était imprévisible et dangereuse ?

— Elle avait de violents accès de colère. Elle m'avait agressé à deux reprises. Elle s'était livrée à des gestes d'automutilation...

— Pourquoi l'avez-vous traitée de mythomane ?

— Parce qu'elle affabulait. Je suis désolé de le dire, malgré ce qu'elle m'a fait. Mais elle inventait des histoires invraisemblables. En particulier la fois où elle m'a dit être certaine que j'avais une liaison avec une femme qui, ce soir-là, était avec nous chez des amis. Ça n'était pas vrai, mais il n'y a pas eu moyen de la raisonner. Elle m'a dit qu'elle voulait partir ; je lui ai répondu de ne pas se conduire comme une gamine et d'arrêter de me faire des scènes. Mais la situation a rapidement dégénéré. »

Je dus réprimer l'envie de me tourner vers Martina.

« Avez-vous jamais menacé mademoiselle Fumai ?

— Jamais, absolument jamais.

— Lui avez-vous fait subir des violences physiques, durant ou après votre vie commune ?

— Jamais délibérément. Bon, les deux fois où elle m'a agressé, j'ai dû me défendre pour l'immobiliser, pour essayer de la neutraliser. Ce sont les deux fois où elle est allée aux urgences. Où, je tiens à le préciser, je l'ai moi-même accompagnée. Et je l'ai accompagnée encore une fois. Alors qu'elle s'était livrée à des gestes d'automutilation particulièrement violents. Comme je l'ai dit, c'était une habitude.

— Pouvez-vous nous dire exactement en quoi consistaient ces automutilations ?

— Je ne m'en souviens pas exactement. Quand elle s'énervait, au cours d'une dispute parce qu'elle n'arrivait pas à avoir raison, elle se donnait des gifles et également des coups de poing au visage.

— Après la fin de votre vie commune, vous avez eu des contacts avec mademoiselle Fumai ?

— Oui. Je l'ai appelée à de nombreuses reprises au téléphone. Une fois ou deux, j'ai aussi essayé de lui parler directement.

— Au téléphone ou directement, avez-vous jamais menacé mademoiselle Fumai ?

— Absolument jamais. J'étais... j'ai un peu honte de le dire, mais j'étais encore amoureux d'elle. Je voulais la convaincre de revenir. J'étais aussi très inquiet parce que sa santé psychique pouvait encore se détériorer et parce qu'elle pouvait faire un geste inconsidéré. Je parle d'automutilation ou pire encore. Je pensais qu'en se remettant ensemble, on réussirait à reconstruire quelque chose et qu'il serait possible de l'aider à résoudre ses problèmes. »

Émouvant. Une histoire à vous arracher des larmes. Ce fils de pute aurait dû faire l'acteur.

« Pour conclure, monsieur Scianatico, vous connaissez votre chef d'accusation. Y a-t-il des faits que l'accusation vous attribue et que vous ayez effectivement commis ? »

Avant de répondre, Scianatico eut une espèce de sourire amer. Qui voulait à peu près dire « que le monde et les gens sont méchants et ingrats ». Raison pour laquelle il était là, injustement jugé pour des fautes inexistantes. Mais il avait bon caractère et n'éprouvait pas de rancœur envers la responsable de tout cela. Qui par ailleurs était une pauvre déséquilibrée.

« Comme je vous l'ai dit, nous avons eu deux petites altercations durant notre vie commune. Oui, comme je l'ai dit, je lui ai passé de nombreux coups de téléphone, parfois même la nuit, pour essayer de la convaincre de revenir. Quant au reste, naturellement, tout est faux. »

Naturellement. Il ne pouvait pas nier les coups de fil, puisqu'il y avait les factures détaillées. Pour ce qui concerne les autres faits, la dingue avait tout inventé dans son délire autodestructeur.

C'est ainsi que se termina l'examen direct. Le juge communiqua au ministère public qu'elle pouvait procéder au contre-interrogatoire. Marinella Trucmuche, obéissante, répondit : non merci, elle n'avait pas de questions à poser. À son ton, à son expression, on aurait dit que le juge lui avait demandé : « Pardon, auriez-vous le sida ? »

« Avez-vous des questions, maître Guerrieri ? »

— Oui, monsieur le juge. Je peux procéder ? »

Il hocha la tête, sachant que les emmerdements allaient commencer. Et lui, les emmerdements, il aimait pas trop. Tant pis pour toi, pensai-

je.

Dans le cas présent, les manœuvres d'approche étaient inutiles. Je commençai donc bille en tête, sans préliminaires.

« Vous avez photocopié le dossier médical de mademoiselle Fumai à l'époque de votre vie commune ?

— Oui, c'est vrai. Je l'ai photocopié parce que...

— Pouvez-vous nous dire exactement *quand* vous l'avez photocopié, si vous vous en souvenez ?

— Vous voulez dire le jour, le mois ?

— Je veux dire, à vue de nez, la période. Mais si vous vous rappelez aussi le jour...

— Je ne saurais pas vous répondre avec précision. Bien sûr, ça n'a pas été durant la première phase de notre vie commune.

— Vous avez demandé à mademoiselle Fumai la permission de faire ces photocopies ?

— Écoutez, mon intention était...

— Lui avez-vous demandé la permission ?

— Je voulais...

— Avez-vous demandé la permission ?

— Non.

— Avez-vous par la suite informé mademoiselle Fumai que vous aviez photocopié un document personnel à son insu ?

— Je ne l'en ai pas informée parce que j'étais inquiet et que je voulais faire voir ce dossier à un ami psychiatre. Pour comprendre ensemble quels étaient exactement les problèmes de Martina et pour l'aider.

— Très bien. Récapitulons. Vous avez fait ces photocopies sans demander la permission de mademoiselle Fumai, c'est-à-dire en cachette. Et par la suite, vous ne l'avez pas informée de votre conduite. Est-ce exact ?

— C'était pour son bien.

— On peut donc dire que, *pour le bien* de mademoiselle Fumai, vous étiez prêt à agir à son insu, à empiéter sur sa sphère privée sans sa permission.

— Objection, monsieur le juge – fit Dellisanti –, ce n'est pas une question mais une conclusion. C'est inadmissible.

— Maître Guerrieri, réservez vos conclusions pour la plaidoirie, déclara Caldarola.

— Sauf votre respect, monsieur le juge, je retiens qu'il s'agit d'une véritable question sur ce que l'accusé *était prêt* à faire, si l'on suit son idée totalement subjective du *bien* de mademoiselle Fumai. Mais je peux parfaitement y renoncer et passer à autre chose. C'est mademoiselle Fumai qui vous a dit où elle conservait son dossier médical ?

— Je n'ai pas compris la question.

— Mademoiselle Fumai vous a-t-elle dit : écoute, les papiers de mon hospitalisation, la copie de mon dossier médical sont à tel ou tel endroit ?

— Non. Enfin, je ne m'en souviens pas.

— Il vous a donc fallu chercher ce dossier pour le photocopier. Vous avez été obligé de *fouiller* dans les affaires personnelles de mademoiselle Fumai. C'est ça ?

— Je n'ai pas fouillé. J'étais inquiet pour elle et j'ai donc cherché ces papiers pour les montrer à un médecin. »

Scianatico ne semblait plus guère à son aise. Il était en train de perdre son calme ainsi que son allure virile et sa sereine patience. Exactement ce que je voulais.

« Oui, vous nous l'avez déjà dit. Pouvez-vous nous indiquer le psychiatre auquel vous avez fait voir ces documents, après les avoir photocopiés clandestinement ?

— Objection, objection. L'avocat de la partie civile doit éviter de faire des commentaires et un adverbe – clandestinement – constitue à lui seul un commentaire. »

C'était à nouveau Dellisanti. Il avait parfaitement compris que les choses n'allaient pas dans la direction souhaitée. Pour eux. Je repris la parole avant que Caldarola ne puisse intervenir.

« Monsieur le juge, selon moi l'adverbe *clandestinement* définit précisément la manière dont l'accusé s'est approprié le dossier. Mais je peux tout aussi bien reformuler ma question parce que les polémiques ne m'intéressent pas. » Et parce que, de toute façon, j'ai obtenu ce que je voulais, pensai-je.

« Pouvez-vous nous indiquer le nom du psychiatre ?

— ... Mais en fin de compte, je n'ai pas utilisé ce dossier. Nos rapports ont rapidement dégénéré et elle a quitté la maison. Bref, je ne m'en suis pas servi.

— Mais vous avez conservé le dossier photocopié.

— Il est resté là où il était. Je l'ai oublié, jusqu'à ce que commence... cette histoire. »

Il s'ensuivit une pause relativement longue. Je déballai le paquet que m'avait remis Martina ; j'en sortis une cassette vidéo et deux ou trois feuilles de papier. Pendant une longue minute, je fis mine de lire ce qui était marqué sur les feuilles. C'était juste un accessoire de mise en scène, qui n'avait rien à voir avec le procès. C'étaient les photocopies de deux vieilles notes de frais, mais Scianatico l'ignorait. Lorsque j'estimai la tension suffisante, je relevai la tête et continuai mon interrogatoire.

« Avez-vous imposé à mademoiselle Fumai des rapports sexuels filmés avec un caméscope ? »

Il se passa exactement ce à quoi je m'attendais. Dellisanti se leva d'un bond en criant. C'était inadmissible, outrageant, inouï qu'on pose ce genre de question. Quel était le rapport entre ce qui arrivait dans le secret d'une chambre à coucher entre deux adultes consentants et l'objet d'un procès pénal ? Et cætera, et cætera...

« Monsieur le juge, me permettez-vous de clarifier ma question et d'insister sur son importance ? »

Caldarola acquiesça. Pour la première fois depuis le début du procès, il semblait irrité par Dellisanti. Celui-ci avait fouillé dans les affaires les plus intimes et les plus douloureuses de Martina. Pour évaluer la fiabilité de la *présumée victime*, avait-il dit. Et maintenant, il se rappelait tout à coup le caractère inviolable de la vie privée d'un couple.

Ce fut plus ou moins ce que j'affirmai. J'expliquai que s'il fallait situer la personnalité de la plaignante, afin d'en évaluer la fiabilité, il existait une exigence analogue en ce qui concerne l'accusé, cela à partir du moment où il avait accepté de se soumettre à l'interrogatoire. Un accusé qui avait notamment fait une série de déclarations infamantes et outrageantes sur ma cliente.

Caldarola accepta la question et demanda à Scianatico de répondre. Celui-ci observa son avocat, pour qu'il lui vienne en aide. En vain. Il se tortilla à nouveau sur sa chaise, qui semblait être devenue particulièrement inconfortable. Scianatico était en train de se demander comment j'avais pu me procurer cette cassette. Qui, il en était persuadé, témoignait – chose on ne peut plus embarrassante – de ses habitudes personnelles, très personnelles. Il finit quand même par lâcher :

« Qui... qui vous a donné cette cassette ?

— Pouvez-vous s'il vous plaît répondre à ma question ? Si elle n'est pas claire, si vous n'avez pas bien entendu, je peux vous la répéter.

— C'était un jeu, une affaire privée. Quel rapport avec le procès ?

— C'est une réponse affirmative ? Avez-vous filmé des rapports sexuels...

— Oui.

— À une seule ou à plusieurs reprises ?

— C'était un jeu. On était tous les deux d'accord.

— À une seule ou à plusieurs reprises ?

— De temps en temps. »

Je me saisis de la cassette vidéo et l'observai l'espace d'un instant, comme si je lisais quelque chose sur l'étiquette.

« Avez-vous déjà filmé des pratiques sexuelles de type sadomasochiste ? »

Silence dans la salle. Quelques secondes passèrent avant la réponse de Scianatico.

« Non... je ne me souviens pas.

— Je formule à nouveau ma question. Avez-vous jamais exigé ou vous êtes-vous livré à des pratiques sexuelles de type sadomasochistes ?

— Je... on jouait. Juste des jeux.

— Avez-vous jamais exigé que mademoiselle Fumai soit attachée et se soumette à des pratiques de bondage ?

— Je n'ai rien exigé. On était d'accord.

— Est-il donc exact de dire que vous vous êtes adonnés aux pratiques sexuelles évoquées, et que vous ne vous souvenez pas de les avoir filmées, oui ou non ?

— C'est exact.

— Monsieur le juge, j'ai terminé le contre-interrogatoire de l'accusé. Mais j'ai une requête à formuler... »

Dellisanti bondit autant que le ressort sur lequel il semblait monté le lui permettait.

« J'oppose d'ores et déjà une ferme opposition à la saisie des cassettes relatives aux habitudes sexuelles de l'accusé et de la plaignante. Je maintiens toutes mes réserves quant à la pertinence des questions formulées sur ce point par l'avocat de la partie civile, mais de toute façon, le fait que certaines pratiques aient bien eu lieu est désormais acquis. Il n'y a donc aucun besoin de joindre des documents pornographiques aux actes du procès. »

Exactement ce que je voulais lui entendre dire. Il était acquis que certaines pratiques avaient eu lieu. Justement. Ils avaient mordu à l'hameçon, tous les deux.

« Monsieur le juge, il s'agit d'une exception superflue. Je n'avais aucune intention de joindre aux pièces du dossier cette cassette ou d'autres cassettes. Comme l'a justement dit le défenseur de l'accusé, le fait que certaines pratiques soient avérées est désormais acquis. Ma requête est d'une autre nature. Durant la phase préliminaire de ce procès, la défense a demandé – et vous avez accepté, monsieur le juge – une expertise technique de type psychiatrique sur la personne de la plaignante. Dans le but d'en évaluer la fiabilité relativement à son état psychique général. Ce qui ressort du contre-interrogatoire impose, sur la base de ce même principe, la nécessité d'une expertise analogue sur la personne de l'accusé. Le psychiatre que vous pourrez désigner pour examiner l'accusé aura ainsi l'occasion de nous dire si le besoin compulsif de pratiques sexuelles de type sadomasochiste, en particulier celles qui impliquent la contention du partenaire, sont habituellement liées à des pulsions et à des comportements vexatoires ainsi qu'au harcèlement d'autrui dans sa vie privée. En d'autres termes, si ces deux phénomènes sont – ou pourraient être – l'expression d'un besoin compulsif de domination. Enfin, que cela soit

clair, je m'exonère pour l'instant de toute opinion ou hypothèse sur le caractère éventuellement psychopathologique de ces tendances. »

Le visage de Scianatico était blême. Son bronzage avait perdu tout son lustre, comme si son sang s'était figé. Marinella Machin était paralysée.

Dellisanti mit quelques secondes avant de se ressaisir et de s'opposer à ma requête. Avec des arguments plus ou moins identiques à ceux que j'avais utilisés pour m'opposer à la sienne. Disons qu'il ne se posait pas trop de problèmes de cohérence.

Caldarola semblait indécis sur la marche à suivre. En dehors de la salle, lors des discussions privées qui devaient certainement avoir eu lieu, ils lui avaient chanté une tout autre chanson. Le procès était basé, ni plus ni moins, sur les accusations d'une barge, d'une déséquilibrée, contre un homme estimé et d'excellente famille. Il s'agissait de clore sans trop de vagues ce fâcheux incident.

Mais maintenant, les choses ne semblaient plus aussi claires et il ne savait que faire.

Une minute étrangement silencieuse et suspendue s'écoula, après quoi Caldarola dicta son ordonnance :

« Le juge, après avoir entendu la requête formulée par la défense de la partie civile ; constaté que l'instruction menée lors de la phase préliminaire n'est pas encore terminée ; constaté que la requête de la partie civile se réfère en tout état de cause à la catégorie évoquée à l'article 507 du Code de procédure pénale ; constaté que pour de telles preuves, toute décision ne peut être prise qu'au terme de l'instruction ; pour ces raisons, le juge réserve toute décision quant à la demande d'une expertise psychiatrique à la conclusion de l'instruction du débat et dispose de poursuivre. »

Techniquement parlant, une décision correcte. C'est à la fin de l'instruction qu'on prend une décision sur toutes les nouvelles requêtes de preuve. Je le savais parfaitement, mais j'avais fait cette requête à ce moment-là pour qu'on saisisse exactement là où je voulais en venir. Pour que le juge comprenne ce que signifiaient ces questions sur les habitudes sexuelles et tout le tremblement...

Pour faire comprendre à tout le monde qu'on n'avait aucune intention de rester là, inertes, à s'en prendre plein la gueule.

Cette décision interlocutoire n'avait pas plu à Dellisanti. Ça laissait la porte dangereusement ouverte à des vérifications intolérables ; et à un scandale pire encore – était-ce possible ? – que le procès lui-même. Donc, il tenta le coup.

« Monsieur le juge, excusez-moi, mais nous voudrions que vous rejetiez dès maintenant cette requête. Il n'est pas possible de laisser au-dessus de la tête de l'accusé cette nouvelle, cette infamante épée de Damoclès... »

Caldarola ne le laissa pas terminer.

« Maître, je vous serais très reconnaissant de ne pas discuter mes dispositions. Je déciderai sur cette instance à la fin de l'instruction, c'est-à-dire après avoir entendu vos témoins de même que votre expert. Le psychiatre, justement. Cela dit, je crois que nous en avons fini pour aujourd'hui, à moins que vous n'ayez d'autres questions à poser à l'accusé. »

Dellisanti demeura un instant silencieux, comme s'il cherchait vainement quelque chose à répliquer. Une situation insolite pour lui. Il déposa donc les armes et dit que non, il n'avait pas d'autres questions à poser à l'accusé. La figure de Scianatico était méconnaissable quand il se leva de la chaise des témoins pour regagner sa place, à côté de son avocat.

Caldarola fixa le renvoi de l'audience à deux semaines plus tard, pour « entendre les témoins de la défense et pour d'éventuelles requêtes de preuve complémentaires, conformément à l'article 507 du Code de procédure pénale ».

Ce fut en me retournant vers Martina et Claudia, tandis que j'ôtai ma robe, que je me rendis compte du monde qu'il y avait. Et au milieu de l'assistance, trois ou quatre journalistes.

Scianatico et Dellisanti accompagnés de leur essaim de stagiaires et d'assistants s'éloignèrent rapidement, silencieusement. Seul Scianatico se tourna, l'espace de quelques secondes, vers Martina. Il avait un drôle de regard ; un regard très bizarre que je ne parvins pas à déchiffrer, même si l'homme me fit penser à ces poupées brisées, avec leurs yeux écarquillés et fous.

Aux journalistes qui me demandaient une déclaration, je dis ne vouloir faire aucun commentaire. Je fus obligé de me répéter trois ou quatre fois et ils finirent par se résigner. Du reste, il y avait de quoi écrire, après ce qu'ils avaient vu et entendu.

Je repliai les deux notes de frais et je les fourrai dans un sac, avec la cassette vidéo. Je ne voulais pas risquer de l'oublier. Je l'avais enregistrée pendant une nuit d'insomnie, des années auparavant, et j'aimais la regarder de temps en temps. Elle recelait un vieux film de Pietro Germi, avec un grand Massimo Girotti. Un film introuvable et épique.

Au nom de la loi.

Après ce fameux après-midi, je n'ai dû aller dans la chambre que de très rares fois.

C'était comme si ça ne l'intéressait plus. Je ne sais si c'est parce que je lui opposais toujours une résistance ; ou parce que j'avais grandi, et que je n'étais plus une petite fille. Ou plus probablement pour ces deux raisons.

Quoi qu'il en soit, à un certain moment, il arrêta.

C'est là que je me suis aperçue comment il regardait ma sœur.

J'ai été prise d'angoisse. Je ne savais pas quoi faire, avec qui parler. J'étais sûre que vite, très vite, il l'appellerait dans la chambre à coucher.

Il y en a pour cinq minutes, et tu peux retourner jouer.

Je me suis mise à ne plus descendre dans la cour si Anna ne venait pas avec moi. Si elle disait vouloir rester à la maison pour lire une BD ou regarder la télé, je restais avec elle. Je restais à côté d'elle. Les nerfs tendus, attendant d'entendre sa voix, rendue pâteuse par les cigarettes et la bière, l'appeler. J'ignorais ce que je ferais à ce moment-là.

Je n'ai pas dû attendre très longtemps. C'est arrivé un matin, le premier jour des vacances de Pâques. Jeudi saint. Ma mère était au travail.

« Anna.

— Qu'est-ce que tu veux, papa ?

— Viens ici une minute, il faut que je te dise quelque chose. »

Anna s'est levée de sa chaise, dans la cuisine – où on se trouvait toutes les deux. Elle a posé sur la table les deux poupées avec lesquelles elle était en train de jouer. Puis elle s'est dirigée vers le petit couloir, étroit et sombre, au bout duquel se trouvait la chambre.

« Attends un moment », lui dis-je.

J'ai souvent repensé à cette audience, à ce qui était arrivé par la suite. Je me suis demandé si le cours des choses aurait pu être différent... si cela avait dépendu de moi, de mon comportement au procès, de la manière dont j'avais interrogé Scianatico.

Je n'ai jamais trouvé de vraie réponse, et ça vaut probablement mieux.

Il y avait plusieurs témoins et tous racontèrent les faits plus ou moins à l'identique. Ce qui arrive rarement. Je parlai personnellement avec certains d'entre eux ; quant aux autres, je lus leurs procès-verbaux, dressés au commissariat, tout de suite après les faits.

Martina rentrait du travail – il était cinq heures et demie et des poussières. Elle s'était garée à quelques dizaines de mètres du portail de l'immeuble où vivait sa mère.

Il était là et l'attendait depuis au moins une heure, comme l'affirma le propriétaire d'une boutique de vêtements, de l'autre côté de la rue. Il l'avait remarqué parce que « il y avait quelque chose d'étrange dans son comportement, dans sa façon de bouger ».

Quand elle l'a vu, elle s'est immobilisée un instant ; peut-être pensa-t-elle rebrousser chemin, s'enfuir. Mais elle reprit sa route et alla à sa rencontre. D'un pas décidé, d'après le commerçant.

Elle était déterminée à l'affronter. Elle ne voulait plus fuir. Jamais plus.

Ils ont eu une brève conversation, de plus en plus animée. Puis le ton est monté ; surtout elle qui lui criait de s'en aller, de la laisser tranquille une bonne fois pour toutes. Immédiatement après, il y a eu une sorte de corps à corps. Scianatico l'a frappée à plusieurs reprises : gifles et coups de poing ; elle est tombée, a peut-être perdu connaissance et il l'a traînée dans l'entrée.

Le coup de téléphone de Tancredi arriva alors que je parlais avec un client important. Un gros entrepreneur dans le collimateur du fisc pour une série de fraudes fiscales, qui crevait de trouille à l'idée qu'on le serre. Le genre de client qui paye bien et tout de suite, parce qu'il a beaucoup à perdre.

Une urgence absolue : je le priai de m'excuser ; on se verrait demain, ou plutôt non, après-demain ; encore une fois excusez-moi, il faut que je file, au revoir. Quand je quittai la pièce, mon client était

encore là, debout devant le bureau. L'air de ne rien comprendre. De se demander s'il ne devait pas changer d'avocat.

Tandis que je courais vers la maison de Martina – qui était à un quart d'heure de mon cabinet en marchant normalement –, je téléphonai à Claudia. Je ne me rappelle pas exactement ce que je lui ai dit, car je cavais, à bout de souffle. Ce dont je me souviens, en revanche, c'est qu'elle coupa la communication ; dès qu'elle comprit *de quoi* je parlais.

Sur place, il y avait un bazar pas possible. Derrière les barrières, la foule des curieux. À l'intérieur de nombreux policiers en uniforme et quelques carabiniers. Des hommes et des femmes en civil, portant la plaque dorée de la police judiciaire sur la boucle de leur ceinture, au revers de leur veste, ou accrochée à leur cou, tel un médaillon. Certains avaient un revolver glissé dans la ceinture, sur le ventre. D'autres avaient empoigné leur arme, visant le sol, comme si, d'un moment à l'autre, ils devaient faire feu ; deux ou trois personnes tenaient, tels de gros sacs à moitié vides, des gilets pare-balles qu'elles s'appropriaient à passer d'un moment à l'autre.

Je demandai à Tancredi qui dirigeait les opérations, en admettant qu'on puisse parler de *direction* et d'*opérations*, dans tout ce bordel. Il désigna un type anonyme en costume-cravate, serrant un mégaphone dont il ne savait que faire.

« C'est le sous-chef de la brigade mobile. Il aurait mieux valu qu'il reste chez lui, mais le grand chef est à l'étranger. Donc, il faut qu'on se démerde tout seul. On a aussi appelé le substitut du procureur, celui qui était de service, mais il nous a dit qu'il était magistrat ; que ça n'était pas à lui de traiter avec ce monsieur, et encore moins de décider d'intervenir. Il a quand même demandé à être informé. Ça nous fait une belle jambe, hein ? Putain quel nase.

— Vous avez réussi à parler avec Scianatico ?

— Au téléphone de l'appartement. C'est moi qui lui ai parlé. Il a dit qu'il était armé, qu'on n'essaye pas de s'approcher. Je ne suis pas sûr que ce soit vrai... qu'il soit armé. Mais je ne me sens pas de parier. »

Tancredi hésita un instant.

« Il avait une voix qui ne m'a pas du tout plu. Surtout quand je lui ai demandé de me la passer. Je lui ai demandé s'il me permettait de la saluer et il a répondu que non ; maintenant il ne pouvait pas. Il avait une drôle de voix et tout de suite après, il a coupé la communication.

— Comment ça, une drôle de voix ?

— C'est difficile à expliquer. Une voix fêlée, comme si elle allait se briser d'un instant à l'autre.

— Et la mère de Martina ?

— On ne sait rien. Je veux dire qu'elle ne devrait pas se trouver chez elle. Je lui ai demandé si elle était là et il m'a dit que non. Mais

on ignore où elle est... Probablement sortie faire des courses ou autre chose. Elle va revenir d'un moment à l'autre et trouvera la bonne surprise. On a aussi cherché le père de Scianatico, le président, pour lui demander de venir parler à ce dingue. On a réussi à le contacter, mais il est à Rome pour un congrès. Une voiture de la brigade mobile de Rome est allée le chercher et l'emmène à l'aéroport pour prendre le premier vol. Mais dans le meilleur des cas, il ne pourra être ici que dans cinq heures. Espérons qu'on n'aura plus besoin de lui à ce moment-là.

— Qu'est-ce que t'en penses ? Qu'est-ce qu'il faut faire ? »

Tancredi baissa la tête et serra les lèvres. Comme s'il cherchait une réponse. Non, comme s'il avait une réponse toute prête qui ne lui plaisait pas et qu'il cherchait une alternative.

« Je ne sais pas – dit-il enfin en relevant la tête –, ces situations sont imprévisibles. Pour tenter de décider d'une stratégie, il faut comprendre ce que veut ce fils de pute ; c'est-à-dire connaître son véritable mobile.

— Et dans ce cas ?

— Je ne sais pas. La seule chose qui me vienne à l'esprit ne me plaît pas du tout. »

J'allai lui demander quelle était cette chose qui lui venait à l'esprit et qui ne lui plaisait pas du tout, quand je vis arriver la fourgonnette de Claudia. Ou plutôt quand je l'entendis arriver. Dans l'ordre : crissement de pneus dans le tournant, embrayage violent, pare-chocs heurtant la benne à ordures. Elle se fraya un chemin parmi la foule, dans notre direction. Un policier en uniforme lui dit qu'elle ne pouvait pas franchir la barrière délimitant le théâtre des opérations. Elle l'écarta sans mot dire, et tandis que le flic essayait de la retenir, Tancredi arriva en courant et ordonna de la laisser passer.

« Ils sont où ?

— Il s'est barricadé chez Martina. Il est probablement armé, c'est du moins ce qu'il dit, répondit Tancredi.

— Elle, ça va comment ?

— On n'en sait rien. On n'a pas réussi à lui parler. Il l'attendait en bas de l'immeuble. Quand elle est arrivée, ils ont parlé pendant un moment, puis elle a crié quelque chose du genre « va-t'en immédiatement sans ça j'appelle la police, ou mon avocat ou les deux ». C'est là qu'il l'a frappée, à plusieurs reprises. Elle a dû perdre connaissance, parce que des gens l'ont vu la traîner à l'intérieur en la tirant par les aisselles. Quelqu'un a appelé le 113 ; une voiture est arrivée tout de suite, et nous quelques minutes plus tard.

— Et maintenant ?

— Et maintenant, je ne sais pas. D'ici une heure ou deux, les NOCS(15) devraient arriver de Rome, et quelqu'un devra prendre la

responsabilité d'autoriser l'intervention. Dans ces cas-là, on n'y comprend rien. Je veux dire : si ça doit être le juge, le chef de la brigade mobile, le préfet ou je ne sais qui d'autre. L'alternative serait de tenter une tractation. Dit comme ça, ça semble simple. Mais qui va parler avec ce dingue ?

— Je vais lui parler, dit Claudia. Carmelo, téléphone-lui, et laisse-moi lui parler. Je lui parle et je lui demande de me laisser entrer pour voir Martina. Je suis une femme, une religieuse. Je ne dis pas qu'il va me faire confiance, mais il pourrait être moins méfiant qu'avec l'un de vous. »

Le ton de sa voix était bizarre. Étrangement calme, contrastant totalement avec son visage bouleversé.

Tancredi me regarda comme s'il me demandait muettement mon avis. Je haussai les épaules.

« Il faut que je demande au type là-bas », dit-il enfin en indiquant de la tête le fonctionnaire de la brigade mobile qui continuait de tourner en rond, son mégaphone à la main. Tancredi le rejoignit et ils discutèrent pendant quelques minutes. Puis ils revinrent vers nous, et le fonctionnaire demanda à Claudia :

« Vous êtes une religieuse ? »

Non c'est moi la bonne sœur. T'as pas vu mon voile, couillon ?

Claudia hocha la tête.

« Vous voulez essayer de lui parler ?

— Oui, je veux lui parler et lui demander de me laisser entrer. Ça pourrait marcher, monsieur. Il me connaît. Ça pourrait le mettre en confiance ; si je rentre, je crois pouvoir le convaincre. Il me connaît bien. »

Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Ils ne se connaissent pas. Ils ne se sont jamais parlé. Je me retournai et la dévisageai avec un grand point d'interrogation dessiné sur mon front. Elle me rendit mon regard, l'espace d'une poignée de secondes. Ses yeux disaient : « N'essaye pas d'ouvrir la bouche ; n'y pense même pas. » Pendant ce temps-là, le fonctionnaire disait qu'on pouvait essayer. Un coup de téléphone, ça ne mange pas de pain.

Tancredi sortit son portable, actionna la touche « bis » et attendit, le téléphone collé à l'oreille. Scianatico finit par répondre.

« C'est toujours l'inspecteur Tancredi. Il y a quelqu'un qui veut vous parler. Je peux vous la passer ? Non, ce n'est pas un policier, c'est une religieuse. D'accord, bien sûr. Mais non, on ne s'approchera pas. D'accord, je vous la passe. »

Oui, c'était sœur Claudia, l'amie de Martina. Ça faisait longtemps qu'elle désirait lui parler, elle avait des choses très importantes à lui dire. Pouvait-elle, avant de continuer, voir Martina ? Ah, elle n'allait pas très bien ? Sur le visage de Claudia s'ouvrit une sorte de fissure,

mais la voix ne s'altéra pas et demeura ferme et calme. D'accord, ça ne fait rien, je lui parlerai plus tard, si tu veux bien sûr. Je crois que Martina veut se remettre avec toi ; elle me l'a dit bien des fois, même elle ne savait pas comment se sortir de cette situation. Je ne t'entends pas très bien. Oui, je ne t'entends pas très bien, ça doit être le portable. Qu'est-ce que t'en dis si je monte et qu'on parle un peu tous ensemble ? Bien sûr que je suis seule. Je suis une femme, une religieuse, tu peux être tranquille. Et puis, moi non plus je n'aime pas les policiers. Je monte ? Bien sûr, bien sûr, tu regardes dans le judas et comme ça tu es sûr qu'il n'y a personne d'autre avec moi. De toute façon, tu as ma parole, tu peux me faire confiance. Tu crois qu'une religieuse est armée ? D'accord, je monte. Seule, bien sûr, on est d'accord. Ciao. »

En dehors de ce qu'elle lui raconta, je fus presque hypnotisé par le ton de sa voix. Calme, rassurant, hypnotique justement.

« Tu veux mettre un gilet pare-balles ? » demanda Tancredi. Elle le regarda sans même lui répondre.

« Alors avant de monter, je t'appelle sur le portable. Tu me réponds et tu ne raccroches pas. Comme ça, au moins, je peux entendre ce que vous dites, ce qui se passe. »

Il se tourna vers deux gars, la trentaine, qui avaient l'air de dealers du quartier CEP(16). Deux agents de son équipe.

« Cassano, Loiacono, vous venez avec moi. On y va et on reste dans l'escalier, sans arriver jusqu'au palier. »

Je m'entendis dire, indépendamment de ma volonté :

« Je viens avec vous.

— Raconte pas de conneries, Guido. Tu es avocat ; les flics, c'est nous.

— Attends, attends. Si Claudia arrivait à initier une tractation, je pourrais peut-être intervenir, je pourrais l'aider. Il me connaît, je suis l'avocat de Martina. Je pourrais lui raconter des salades du genre : on arrête le procès, on retire la plainte et ainsi de suite. Ça pourrait aider, si la tractation continue. Et si vous intervenez, je débarrasse le plancher. Évidemment. »

Le fonctionnaire répliqua que pour lui, ça pouvait se faire. L'important, c'était qu'on soit prudent. Ça oui, c'était un conseil en or. Il n'évoqua pas la possibilité de venir lui aussi. Pour éviter un embouteillage inutile, je présume. Son idéal de flic n'était pas l'inspecteur Callaghan.

Ce qui est arrivé ensuite est, dans mon souvenir, comme un film en noir et blanc, tourné avec un objectif sale et monté par un barge. Mais c'est présent, si présent que je n'arrive pas à l'évoquer au passé.

Les trois policiers sont devant moi, dans la dernière rampe d'escalier

avant d'arriver à l'étage. Jusqu'où on peut arriver sans risquer d'être vus. On est serrés, presque les uns sur les autres ; je sens la transpiration acide du plus gros des deux : Loiacono, peut-être ; ou Cassano. La sonnette a un tintement bizarre, intemporel. Une espèce de *dig ding dong*, porteur d'échos anciens et inquiétants. Claudia répond quelque chose à la voix qui vient de l'appartement. Puis le silence. Un long silence. Je pense : il regarde par le judas. Puis un bruit de quincaillerie, de serrure, de clés qu'on tourne. À nouveau le silence, hormis notre respiration (qu'on retient).

Tancredi a son portable collé à l'oreille gauche ; de son autre main, il serre un pistolet, comme les deux flics. Contre sa jambe, le canon pointé vers le sol. Je me souviens du geste qu'ils ont fait – tous les trois – avant d'entrer. Bloc de culasse tiré en arrière ; balle engagée dans le canon ; percuteur gentiment relevé histoire d'éviter que le coup ne parte accidentellement.

Je regarde le visage de Tancredi, essayant d'imaginer ce qu'il entend, ce qui se passe. Soudain, son visage se déforme et avant que je ne doive m'efforcer d'interpréter cette expression, il crie :

« Merde, c'est le bordel. Putain, on intervient ; on intervient tout de suite. »

Le plus gros des deux – Cassano, ou peut-être Loiacono – arrive le premier devant la porte, il lève son genou presque au niveau de sa poitrine, il tend sa jambe en frappant la porte de la plante du pied, à la hauteur de la serrure. Bruit de bois qui se casse, mais la porte ne cède pas. L'autre policier s'exécute à son tour. Encore du bois cassé ; la porte ne cède toujours pas.

Elle s'ouvre enfin après deux, trois, quatre coups de pied d'une extrême violence. On entre tous ensemble. Tancredi le premier, et nous derrière. Personne ne me dit de rester dehors, de faire l'avocat, parce que ce sont eux les flics.

On traverse les pièces, guidés par les hurlements de Scianatico. Quand on arrive dans la cuisine, la scène ressemble à un rituel effrayant.

Claudia est à califourchon au-dessus du visage de Scianatico ; elle l'immobilise en le serrant entre ses jambes et, d'une main, elle lui cloue la nuque au sol. Ses doigts s'enfoncent dans le cou de Scianatico, comme des poignards. De son poing fermé elle le frappe à plusieurs reprises au visage. Méthodiquement, sauvagement ; et tandis que je la regarde, je sais qu'elle est en train de le tuer. Zoom arrière et Martina entre dans le champ. Elle gît par terre, à côté de l'évier. Elle ne bouge pas. On dirait une poupée démantibulée.

Cassano et Loiacono saisissent Claudia au niveau des aisselles et la tirent en la soulevant. Quand elle repose les pieds par terre, les policiers s'attendent à tout sauf à être cognés à leur tour ; coups de

poing et coups de pied si rapides qu'on ne les voit pas : on les devine. Tancredi fait un pas en arrière et pointe son arme vers les jambes de Claudia.

« Ne fais pas de conneries Claudia. Faisons pas de conneries. »

Elle est sourde et fait deux pas dans sa direction. On dirait qu'elle ne m'a pas vu, même si je suis tout près d'elle, à sa gauche.

C'est pas que je le décide : ça se fait, un point c'est tout. Elle ne me voit pas ; elle ne voit pas non plus mon crochet du droit qui l'atteint au menton, de biais. Un K.O. dans les règles de l'art. T'as beau être le type le plus fort du monde, si tu te chopes un bon direct, bien expédié, sur la pointe du menton, il n'y a rien à faire. La lumière s'éteint et basta. C'est comme une anesthésie.

Claudia tombe par terre. Les deux flics se jettent sur elle, lui tordent les bras dans le dos, et la menottent avec les gestes automatiques et efficaces de ceux qui n'en sont pas à leur coup d'essai. Ils procèdent de la même manière avec Scianatico. Pour lui, inutile de se presser. Son visage est méconnaissable à cause des coups ; il émet des monosyllabes et ne réussit pas à bouger.

Tancredi s'approche de Martina, pose son index et son médium sur son cou. Pour vérifier si son pouls bat encore. Là aussi, un geste mécanique, inutile. Les yeux sont écarquillés ; le visage est de cire ; les lèvres entrouvertes découvrent les dents, et un filet de sang déjà sec a coulé du nez. Elle a le visage de la mort, de la mort violente. Un visage que Tancredi a vu si souvent ; que j'ai également vu, mais juste sur les photos des dossiers d'homicide. Jamais avant aujourd'hui, de façon aussi concrète, présente, effroyablement banale.

Tancredi lui passe une main sur les yeux, pour baisser ses paupières. Puis il regarde autour de lui et trouve un torchon multicolore. Il le prend et lui couvre le visage.

Cassano – ou Loiacono – s'apprête à sortir pour appeler les autres, mais Tancredi l'arrête et lui dit d'attendre. Il s'approche de Claudia, assise par terre, les poignets menottés dans le dos. Il fléchit les genoux et lui parle à voix basse pendant quelques secondes ; à la fin, elle acquiesce en hochant la tête.

« Ôtez-lui les menottes. »

Cassano et Loiacono le dévisagent. Tancredi leur adresse un regard qui ne souffre pas la réplique : il n'a aucune envie de se répéter. Quand Claudia a de nouveau les mains libres, Tancredi nous demande de sortir de la cuisine et vient avec nous.

« Écoutez-moi bien, parce que dans quelques secondes, ici on n'y comprendra plus rien. »

On le regarde.

« Je vous raconte ce qui s'est passé. Claudia est entrée. Il l'a agressée et il s'est ensuivi un corps à corps. On a tout entendu au

téléphone, alors on a défoncé la porte. Quand on est arrivé dans la cuisine, ils étaient en train de se battre. Tous les deux. On est intervenu ; il a continué de résister et bien sûr on a dû le frapper. À la fin, on l'a immobilisé et on lui a passé les menottes. Un point c'est tout. Voilà ce qui est arrivé. »

Il marque une pause, pour nous regarder un par un.

« C'est clair ? »

Personne ne moufte. Qu'est-ce qu'on serait censé dire ? Il nous observe encore un instant puis il s'adresse à Cassano (ou à Loiacono).

« Appelle les autres, sans faire trop de bordel. Ne sors pas en hurlant, de toute façon ça ne sert à rien. Fais aussi entrer les ambulanciers. Pour cette merde. »

Le flic pivote et s'apprête à partir. Tancredi le rappelle.

« Hé !

— Oui ?

— Je ne veux pas voir de journalistes ici. OK ? »

Nous sommes sortis tandis que l'appartement se remplissait de policiers, de carabinieri, de médecins, d'infirmiers. Le vice-chef de la brigade mobile reprit, pour ainsi dire, le contrôle des opérations.

Tancredi me dit d'emmener Claudia, de m'assurer qu'elle s'était calmée et de l'appeler dans une heure. On devait aller au commissariat pour la déposition de Claudia, et – ça tombait sous le sens – il voulait dresser lui-même le procès-verbal.

Il parlait sans la regarder. Elle, au contraire, le dévisageait et semblait vouloir dire quelque chose. Elle n'y parvint pas. Ou, plus probablement, c'était inutile.

On se dirigea vers sa fourgonnette abandonnée, cabossée, contre la benne à ordures.

« Tu peux conduire, s'il te plaît ?

— Tu veux qu'on aille chez le médecin ?

— Non » dit-elle, tandis qu'elle portait involontairement sa main à son menton, en le tenant entre son pouce et ses autres doigts, comme pour vérifier que tout était en place – après le coup de poing.

« Non. C'est juste que je ne me sens pas de conduire. »

Il faisait encore jour ; l'air était frais et doux, pensai-je tout en grimpant dans la bagnole, côté conducteur.

On était en avril, pensai-je.

Le mois le plus cruel.

On a parcouru toutes les promenades en bord de mer, deux, trois fois, dans la fourgonnette de Claudia, sans dire un mot. Quand je me suis aperçu qu'une heure avait passé, je lui demandai si on pouvait aller au commissariat. Oui, dit-elle. Sur un ton complètement neutre, d'une voix sourde.

On est donc allé au commissariat pour le procès-verbal. Il y avait Tancredi et un autre agent, une jeune femme à l'air et aux manières gentils. Ils tapèrent l'histoire qu'avait racontée Tancredi, alors qu'on était encore chez Martina.

Ça ne prit pas longtemps. Claudia signa sans lire sa déposition. Quand je demandai si on devait également verbaliser mes déclarations, Tancredi me regarda un instant droit dans les yeux.

« Quelle déclaration ? Tu es entré quand tout était fini. Alors quelle déclaration ? »

Une pause. Je me tournai instinctivement vers la jeune femme. Elle était en train de faire une photocopie et ne s'occupait pas de nous.

« Maintenant, allez-vous-en : il faut qu'on bosse toute la nuit pour rassembler les documents qu'on doit envoyer au parquet demain. »

Après tout, c'est vrai... quelle déclaration ?

Il n'y avait rien d'autre à ajouter, aussi sommes-nous partis, Claudia et moi.

Margherita n'était pas à Bari, pour des raisons de travail. Ça tombait bien : je n'avais pas envie de raconter ma journée. Pas ce soir, tout au moins. Je ne rallumai donc pas mon portable que j'avais éteint en entrant dans le commissariat.

On est retourné à la fourgonnette, sans rien dire. Ce n'est que lorsqu'on a été assis que Claudia a rompu le silence. Elle parlait en regardant devant elle, le visage vide de toute expression.

« Je n'ai pas envie de rentrer. J'ai envie de me balader. »

Moi non plus, je n'avais pas envie de rentrer. Nulle part. Je mis le contact sans rien dire et démarrai. J'ai pris l'autoroute au péage Bari-Nord. Au bout de cinq cents mètres, je me suis arrêté au premier Autogrill. C'est absurde, mais j'avais envie de manger. De façon désordonnée, anarchique, superbe, comme lors des longs voyages en voiture. Peut-être que je n'avais pris l'autoroute que pour ça. On a donc choisi deux cappuccinos et deux parts de gâteau. Parce que Claudia, si absurde que ça puisse paraître, avait faim.

Au moment de payer, je demandai au caissier un briquet et un paquet de MS. Un paquet souple que je serrai dans ma main pendant

quelques secondes avant de le fourrer dans ma poche.

On est reparti, vers l'obscurité sereine et accueillante de cette nuit d'avril.

« Tu te rappelles ? Je voulais te raconter une histoire.

— Oui.

— On s'arrête quelque part. Où on peut avoir la paix. »

Une vingtaine de kilomètres plus tard, je m'engageai sur une aire de stationnement ; parmi les arbres dépouillés, sombres, silencieux, dans la faible lueur de quelques réverbères. Le bruit des rares voitures qui filaient sur l'autoroute nous arrivait, étouffé, et cela avait quelque chose d'étrange et rassurant. On est donc descendu de la fourgonnette et on est allé s'asseoir sur un banc.

Nuits blanches me vint à l'esprit. Enfin, les mots inscrits au générique en caractères typographiques. Et les images du film, et les mots du livre. Un banc, deux personnes éveillées, qui passent la nuit à parler. Suspendues dans un univers suspendu.

J'ouvris calmement mon paquet. D'abord le liseré argenté, puis le chapeau en plastique, puis le papier doré. Une chiquenaude de l'index et du médium au bas du paquet pour faire surgir la cigarette.

Je fermai les yeux ; je sentais la fumée envahir mes poumons et l'air frais sur mon visage.

J'en avais rien à foutre de rien, tandis que je fumais, les yeux fermés, cette cigarette âpre et forte. Je perdais le contact ; je flottais quelque part, ici, sur ce parking, et simultanément autre part. Tant d'années auparavant, dans l'obscurité, en territoire inconnu, oublié et accueillant.

« Je ne suis pas bonne sœur. »

J'ouvris les yeux et me tournai vers elle. Elle avait posé son coude sur sa jambe et sa tête sur sa main. Elle regardait – on aurait dit qu'elle regardait – vers l'ombre noire d'un eucalyptus.

Et elle me la raconta, son histoire.

J'ai ouvert la porte et j'ai fait un ou deux pas à l'intérieur de la chambre, les bras le long du corps. Il a soulevé la tête et m'a regardée. Il y avait une ombre de stupeur dans ses yeux vitreux.

« Où est Anna ? »

Tandis que je répondais, je m'aperçus que je tremblais de tout mon corps. Jambes, bras, épaules, menton.

« Laisse-la tranquille. »

Il a tendu son visage vers moi en plissant les paupières. Un geste instinctif. Comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Comme s'il n'arrivait pas à croire que je puisse me braquer comme ça contre lui.

« Dis à Anna de venir ici tout de suite.

— Laisse-la tranquille. »

Il se leva du lit.

« Maintenant, tu vas voir, petite salope. »

Je tremblais de tout mon corps mais je suis restée immobile, après avoir fait deux pas à l'intérieur de la pièce. J'ai juste levé mon bras droit. Il était maintenant tout près de moi.

C'est à ce moment-là qu'il a vu le couteau. C'était un couteau long, pointu, affilé. De ceux qu'on utilise pour couper la viande. Il était si près que je pouvais voir les poils qui lui sortaient du nez et des oreilles. Je pouvais sentir l'odeur de son corps et de son haleine.

« Putain, mais qu'est-ce que tu veux faire avec ce couteau, salope ? »

Ce furent ses derniers mots. J'ai posé ma main gauche sur ma main droite et j'ai poussé de toutes mes forces. De bas en haut, jusqu'au bout. Il a juste eu un sursaut, puis, lentement, il a mis ses mains sur les miennes, dans un geste de défense désormais inutile. On est resté comme ça, unis l'espace d'un instant interminable, main dans la main, les yeux dans les yeux.

Dans son regard, on lisait juste une stupeur infinie. Dans mon regard, il n'y avait rien.

J'ai dégagé mes mains et j'ai reculé de quelques pas, sans me retourner. Et j'ai fermé la porte.

Anna n'avait rien entendu – il n'avait même pas poussé un gémissement – et ne s'était aperçue de rien. Je l'ai prise par la main et je lui ai dit qu'on devait descendre dans la cour. Elle a saisi ses poupées et m'a suivie. Soudain, alors qu'on descendait les escaliers, elle s'est immobilisée en pointant son doigt.

« Tu t'es fait mal, Angela ? T'as du sang qui sort de la main.

- C'est rien. Je vais me laver à l'évier de la cour.
- Mais il faut que tu te désinfectes.
- C'est pas la peine. Un peu d'eau, ça suffira. »

Après, mes souvenirs sont flous. Par lambeaux. Des choses nettes ; d'autres si sombres qu'on ne voit rien.

Ma mère a fini par rentrer. Elle est passée devant nous et elle est montée à la maison. Je ne me rappelle pas si elle nous a dit bonjour ou si elle nous a juste jeté un coup d'œil. Quelques minutes plus tard, on a entendu des hurlements effroyables. Puis les gens se sont penchés aux balcons, ou sont descendus dans la cour, ou sont montés dans notre immeuble. Et puis les sirènes et les lumières bleues des gyrophares. Des uniformes sombres, une foule qui se presse devant la porte de l'immeuble, les heures qui passent, l'obscurité qui commence à tomber, les gens qui parlent à voix basse tandis que deux hommes en blouse blanche emportent une civière où gît le corps, recouvert d'un drap.

Je suis restée en retrait, tenant ma petite sœur par la main, jusqu'à ce qu'une gentille dame ne s'approche et nous dise qu'on devait venir avec elle.

On nous a emmenées dans un bureau où il y avait aussi un monsieur, et la dame nous a demandé si on voulait manger quelque chose. Ma sœur a dit oui ; moi, non merci, parce que je n'avais pas faim. On lui a apporté un sandwich au jambon et un Coca. Quand elle a eu fini de manger, on nous a posé des questions. Ils voulaient savoir si quelqu'un était venu voir papa, si on avait vu un inconnu entrer dans notre immeuble... J'ai demandé si on pouvait faire sortir ma petite sœur, parce que j'avais des choses à leur dire. Ils se sont consultés du regard. Après quoi la dame a pris ma sœur par la main et elle est sortie de la pièce avec elle.

À son retour, j'étais déjà en train de raconter mon histoire. Calmement. Je racontai tout, depuis ce matin d'été jusqu'à ce jeudi saint.

Calmement, sans rien éprouver.

J'allumai ma troisième ou peut-être ma quatrième MS, et je sentis, plein de gratitude, la fumée me lacérer les poumons.

Claudia me raconta le reste. La suite. Les années en maison de redressement. L'école. Sœur Caterina, qui travaillait en qualité de bénévole dans l'institution. Elle allait presque tous les jours rendre visite aux garçons et aux filles qui y étaient enfermés. C'était une sœur étrange, différente des autres. Elle s'habillait normalement ; elle était jeune, sympathique ; elle ne voulait pas parler de religion à tout prix et devint l'amie de la petite Angela. Qui était la seule à être bouclée pour un homicide commis alors qu'elle n'avait pas encore quatorze ans. Soumise au régime de sécurité d'une maison de redressement judiciaire, parce que dangereuse, parce qu'à moins de quatorze ans on n'est pas pénalement responsable.

Sœur Caterina enseigna plein de choses à cette enfant étrange et silencieuse, qui restait dans son coin et ne sympathisait avec personne. Elle lui apportait des livres, et l'enfant les dévorait, en demandait toujours de nouveaux. Elle lui apprit à jouer de la guitare, à faire des gâteaux délicieux. Elle lui enseigna des rudiments de secourisme parce qu'elle était infirmière.

Un jour, tandis qu'elles discutaient toutes les deux dans la cour de l'institut, l'enfant, qui était maintenant devenue une jeune fille, dit à la religieuse qu'elle ne voulait plus qu'on l'appelle Angela. Elle allait bientôt sortir et voulait que sœur Caterina lui donne un nouveau nom. Pour dehors. Pour sa nouvelle vie.

La religieuse fut troublée par cette requête et déclara à la jeune fille qu'elle y penserait. Quand elle revint, la fois suivante, la jeune fille lui demanda en premier lieu si elle avait son nouveau nom. Sœur Caterina dit que sa mère s'appelait Claudia. La jeune fille déclara qu'elle aimait ce nom, que dorénavant elle s'appellerait Claudia. Sœur Caterina voulut dire quelque chose, mais elle resta silencieuse. Elle ôta la petite croix qu'elle portait toujours – seul signe visible de sa condition de religieuse – et la passa autour du cou de la jeune fille.

Quand elle sortit de l'institut, Claudia fut confiée à une famille du Nord, parce qu'elle avait dit ne pas vouloir rentrer chez sa mère. Claudia obtint un diplôme professionnel ; elle commença à travailler comme ouvrière et à s'initier aux arts martiaux. D'abord le karaté et ensuite cette discipline meurtrière inventée, des siècles auparavant, par une moniale.

Un jour, elle apprit qu'une communauté où on accueillait des ex-prostituées et des filles violées cherchait des bénévoles, pour donner un coup de main. Elle se présenta à l'entretien et déclara être une religieuse. Sœur Claudia, de l'ordre des Franciscaines mineures. Celui auquel sœur Caterina appartenait.

« Je ne sais pas comment ça m'a pris. De dire que j'étais une bonne sœur. Je ne saurais même pas me l'expliquer aujourd'hui. Peut-être qu'inconsciemment je pensais qu'en tant que religieuse je serais en sécurité. Je ne veux pas dire physiquement. Que je serais à l'abri des rapports avec les gens... à l'abri... des hommes, peut-être. Je pensais que tout serait plus facile, que je n'aurais pas à expliquer une quantité de choses. »

Elle se tourna pour me regarder, puis elle passa sa main sur son visage et reprit son récit.

« Je crois savoir à quoi tu penses. N'avais-je pas peur d'être démasquée ? Je n'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est que personne n'a jamais douté que j'étais vraiment une sœur. Ça peut sembler bizarre, mais c'est comme ça. C'est marrant. Tu racontes que t'es une bonne sœur et ça ne vient à l'idée de personne de vérifier si c'est vrai. Personne ne te demande quoi que ce soit... un papier. Pourquoi quelqu'un se ferait-il passer pour une bonne sœur ? Les gens prennent ça tel quel. On te demande tout au plus pourquoi tu ne portes pas l'habit. Tu expliques que dans ton ordre, c'est pas obligatoire, et ça ne va pas plus loin. Rapidement, on devient bonne sœur, pour tout le monde. »

Nouvelle pause. Encore cette main qui passe sur un visage plongé dans l'ombre.

« C'était rassurant. C'était ma manière de me cacher au milieu des gens. C'était ma manière de me protéger. C'était ma manière de m'enfuir tout en restant là. »

Il n'y avait plus grand-chose à raconter. Elle a commencé à travailler dans cette communauté, qui faisait partie d'une association qui avait plusieurs centres en Italie. Quand elle a su qu'on voulait ouvrir un nouveau foyer à côté de Bari, et qu'on cherchait quelqu'un ayant de l'expérience pour y travailler à temps plein et mettre en place le lieu de vie, elle proposa ses services en échange d'un modeste salaire.

Une fois son histoire terminée, elle me demanda une cigarette. Bizarrement, je fus content qu'elle le fasse ; content de pouvoir lui offrir une clope tandis que, moi aussi, j'en prenais une autre. Pour fumer ensemble, silencieusement, alors que de temps à autre on entendait le ronflement des voitures qui s'approchaient, passaient devant notre aire de stationnement et s'éloignaient rapidement.

« Il y a un rêve que je fais deux ou trois fois par an.

Il appelle dans la chambre à coucher Angela, la fillette, en ce matin d'été. La petite Angela y va. Il lui dit de fermer la porte, la fait asseoir sur le lit et, à ce moment-là, la porte s'ouvre à nouveau et sœur Claudia entre. Pour sauver la petite fille. Mais elle n'y arrive jamais, parce que je me réveille toujours à cet instant. »

Elle tourna entre ses doigts sa cigarette presque entièrement consumée, et observa le bout incandescent comme si celui-ci cachait quelque secret, ou bien une réponse.

« Une fois, j'ai aussi rêvé que quelqu'un ramenait Snoopy au centre d'hébergement. Il n'était pas mort mais s'était juste enfui. »

Elle eut une espèce de sourire, plissa les yeux en essayant de distinguer quelque chose dans le lointain.

J'avais la gorge nouée, du mal à déglutir.

« Tu sais, sœur Caterina, à l'institut, elle m'a fait lire une poésie d'une femme dont je ne me rappelle pas le nom. Une Anglaise, ou peut-être une Américaine. Elle était dédiée à un corniaud, comme Snoopy. Ça commençait comme ça : *“S'il n'y a pas de Dieu pour toi, pour moi non plus il n'y a pas de Dieu.”* »

— C'est magnifique. » Je m'aperçus que c'était les premières paroles que je prononçais, depuis qu'on était assis sur ce banc, de cette aire de stationnement, de cette autoroute. J'éprouvai une étrange sensation de paix en disant ces mots. Tandis qu'elle prenait ma main en la serrant fort, sans me regarder.

Moi, je la regardais.

Elle pleurait en silence.

Avant de remonter dans la fourgonnette, je trouvai une poubelle où je jetai les cigarettes et le briquet.

Claudia décréta qu'elle pouvait conduire et j'étais chez moi un peu moins d'une heure plus tard.

Elle tint à nouveau ma main dans la sienne. Un instant. Avant qu'on ne se dise au revoir. Dehors, l'obscurité de la nuit commençait à se diluer.

Quand je rentrai à la maison, je me lavai d'abord les dents pour me débarrasser de l'odeur de fumée.

Puis j'ouvris toutes les fenêtres, pris un vieux, rare, vinyle, que je posai sur la platine.

La brise fraîche de l'aube balaya la maison et je m'appuyai au dossier de mon rocking-chair tandis que commençait de monter le chuchotement des premières notes.

Albinoni, le célèbre *Adagio*. Sur ces notes, comme venue d'une autre dimension, la voix récitante et spectrale de Jim Morrison.

Scianatico fut arrêté et inculpé de séquestration et de meurtre ; de résistance aux représentants des forces de l'ordre, puisque, d'après les procès-verbaux, il avait essayé de s'opposer aux policiers qui avaient fait irruption dans l'appartement pour l'arrêter.

L'autopsie confirma que Martina était morte à cause des coups – des coups de poing, vraisemblablement – d'une extrême violence reçus à la tête, et suite à un choc sur une surface dure. Mur ou plancher. L'expert déclara que quand Martina avait été traînée à l'intérieur de l'immeuble, puis dans l'appartement, elle était sans doute encore en vie.

Au procès qui s'ensuivit avec une rapidité déconcertante, Scianatico fut à nouveau défendu par Dellisanti, qui tenta de démontrer par tous les moyens qu'il n'était pas lucide au moment des faits. Son expert parla d'un déséquilibre psychotique à l'origine de l'agression et de l'homicide ; d'absence d'élaboration du deuil après la rupture ; d'un grave syndrome dépressif au moment de la compréhension de son geste, et autres conneries du genre. Scianatico tenta de confirmer ce diagnostic en avançant deux (très) contestables tentatives de suicide en prison.

Le psychiatre désigné par la cour d'assises ne tomba pas dans le panneau ; il déclara que les deux tentatives de suicide étaient des simulations et conclut son rapport d'expertise en déclarant que l'accusé était un sujet atteint « ... *d'un besoin compulsif de domination, d'un seuil de tolérance à la frustration extrêmement bas, d'une personnalité structurellement borderline, sujet à des troubles narcissiques... mais, techniquement, il avait conservé sa faculté de comprendre (au sens où il connaissait parfaitement la signification de ses actes) et d'agir (au sens où il déterminait librement ses différentes séquences comportementales)* ».

Ainsi, la cour, au bout de trois mois de procès sous le feu croisé des journaux et des télévisions, considéra que Scianatico était lucide au moment des faits et le condamna à seize ans de prison, non sans avoir requalifié l'inculpation d'homicide volontaire en tentative d'assassinat. L'idée était la suivante : il était allé là-bas pour la massacrer à force de coups mais il n'avait pas l'intention de la tuer.

Techniquement parlant, cette décision était correcte, mais au bout de sept ou huit ans, ce salopard obtiendrait le régime de semi-liberté, pensai-je quand je lus la nouvelle dans le journal. En admettant que la cour d'appel ne lui accorde pas une autre petite ristourne.

La cour d'appel, cependant, ne lui accorda aucune remise de peine.

Pour une affaire aussi retentissante, et eu égard à l'attention des médias, personne ne voulait risquer d'être accusé d'avoir favorisé le fils du président Scianatico.

En réalité : de l'ex-président Scianatico. Le vieux se mit en disponibilité tout de suite après le meurtre et, sans jamais reprendre du service, il partit à la retraite.

Quant à Caldarola, il ne termina pas le procès où nous nous étions constitués partie civile. Quelques mois plus tard, il fut en effet muté à la cour d'appel et le procès dut reprendre avec un autre juge. Cette fois, Dellisanti opta pour une stratégie défensive, comment dire, plus *soft*. Avec un procès pour homicide en cours, il n'avait aucun intérêt à ce qu'on revienne, peut-être à grands renforts journalistiques, sur ce que Scianatico avait fait auparavant. La défense n'avait aucun intérêt à parler des coups, de la sexualité violente, des brimades, des persécutions. De la vie de la victime du meurtre durant les mois ou les années qui précédèrent son assassinat. Aussi, lors de la première audience, la défense demanda-t-elle, et obtint-elle, une tranquille pactisation et l'accusé fut condamné à six mois de réclusion.

La procédure disciplinaire dont j'étais l'objet fut classée. Là non plus, personne n'avait intérêt à pinailler sur le pourquoi et le comment d'un procès qui avait eu un tel épilogue. Moi non plus. Le classement sans suite indiquait en deux lignes que je n'avais commis aucune faute disciplinaire, mais que je m'étais « *contenté d'interpréter avec vigueur, mais dans les limites de la déontologie, mon mandat de défenseur de la partie civile* ».

Alessandra Mantovani est restée à Palerme. Alors que son séjour allait prendre fin, elle demanda sa mutation définitive. Elle travaille maintenant à la direction de l'Antimafia et, de temps en temps, je lis son nom, je vois sa photo – elle a le visage fatigué et ses traits se sont durcis – dans le journal. Chaque fois, j'éprouve une étrange pointe de tristesse. Comme quand elle m'annonça son départ.

Claudia, elle, est restée à Bari. Elle dirige toujours le foyer mais ne se fait plus passer pour une bonne sœur. Non qu'elle ait donné une conférence de presse ou imprimé des affiches pour clamer aux yeux du monde qu'elle n'était pas une religieuse. Quand une nouvelle fille arrive au centre d'hébergement, elle se présente par son prénom, tout simplement. Quand quelqu'un qui la connaît l'appelle encore « ma sœur », elle dit : merci, appelez-moi juste par mon nom. Claudia.

Un nom qui ne figure pas sur ses papiers d'identité, ce qui n'a guère d'importance, sinon aucune. Son vrai nom, c'est Claudia. Le nom qui est écrit sur ses papiers, c'est celui que lui ont donné ses parents naturels. Quelle que soit la signification du mot *naturel* pour un père qui inflige un tel supplice à sa fille. Pour une mère qui laisse faire, qui

fait semblant de ne rien voir, de ne rien entendre.

Sa véritable mère, sa famille, ça avait été cette bonne sœur de la maison de redressement.

Quand j'ai dit à Margherita que je voulais essayer de sauter en parachute, elle m'a regardé longtemps en silence. Si je voulais lui montrer que j'étais encore capable de la surprendre... hé bien, j'avais réussi, dit-elle lorsqu'elle eut retrouvé la parole.

Je commençai le cours quelques jours plus tard.

Durant toutes ces semaines, j'éprouvai une sensation très étrange, inconnue, un mélange de peur intense et de sérénité inquiétante. Sentiment de l'inéluctable, dignité mystérieuse.

La nuit qui précéda le saut, je ne dormis pas même une minute. Inutile de le dire.

Mais je restai au lit, parfaitement éveillé, à évoquer par la pensée bien des souvenirs. Et le plus vivant d'entre eux, c'était ce terrible jeu sur la corniche, tant d'années auparavant, quand j'étais gosse.

De temps à autre déferlait une vague de pure terreur. Puis je laissais le ressac s'étaler et envahir l'ensemble de mon corps, à l'instar d'un courant physique d'énergie. Et cela passait. Parfois, la houle était plus forte, plus longue. J'imaginai que je mourrais le lendemain. J'imaginai que je renoncerais au dernier moment. Mais cela aussi, ça passait.

Margherita s'était-elle aperçue que j'étais resté éveillé ? En tout cas, au matin, elle n'en dit rien.

Et moi, bizarrement, je ne me sentais pas fatigué. Au contraire, j'avais les bras et les jambes déliés ; l'esprit net et dégagé. Je ne pensais à rien.

Le bruit assourdissant de l'avion diminua jusqu'à devenir une sorte de grondement de fond. Puissant, mais ordonné, dans la pénombre de la carlingue. Le pilote avait réduit la vitesse au minimum et on aurait dit que l'avion était immobile, entre ciel et terre.

On était six à sauter. Moi et trois autres en premier. Puis le moniteur et Margherita, qui avait demandé à participer et ne me l'avait dit que ce matin.

Une fois la porte ouverte, du vent et une lumière inquiétante s'engouffrèrent dans l'avion.

J'étais tout près du mystère de la vie et de la mort.

Le moniteur me dit de me placer auprès de l'ouverture, de biais, comme il me l'avait appris. Je m'exécutai. Quelques secondes passèrent et il me fit signe d'y aller. Je regardai en bas sans bouger. Immobile, le temps infini d'une scène au ralenti, décomposée

photogramme par photogramme. Il me répéta d'y aller, mais je ne bougeai pas. Tout était absurdemement immobile.

C'est à ce moment que Margherita s'est approchée de moi et m'a dit quelque chose à l'oreille, en me serrant le bras. Je ne compris pas ses paroles à cause du bruit de l'avion, mais ça n'était pas grave.

Je fermai les yeux et je me laissai tomber.

Quelques secondes, ou quelques siècles plus tard, j'entendis le *stunf* du parachute qui s'ouvrait. Et l'incroyable silence du vide.

J'avais encore les yeux fermés quand j'entendis un bruit étrange et pourtant familier. Je mis un peu de temps pour comprendre que c'était ma respiration, qui montait des profondeurs du silence, du vol, de la peur.

J'avais encore les yeux fermés quand j'entendis mon nom. C'est alors que je les ouvris et que je vis où j'étais. Je vis le monde en dessous de moi. Je volais et je n'avais pas peur. Et je vis Margherita qui, trente ou quarante mètres plus loin, me saluait de la main.

J'éprouvai une émotion ineffable, tandis que moi aussi je levais la main. Ou plutôt les deux mains, pour dire bonjour, comme quand j'étais tout petit, comme quand j'étais très heureux.

Achevé d'imprimer en décembre 2011
par Novoprint (Barcelone)

Dépôt légal : décembre 2011

Imprimé en Espagne

Guido Guerrieri, avocat à Bari, voit débarquer dans son bureau l'inspecteur Tancredi, accompagné d'une femme en blouson de cuir qu'il prend d'abord pour un officier de police. Il s'agit en fait de sœur Claudia, directrice d'un foyer d'accueil pour femmes battues et, accessoirement, professeur de boxe chinoise.

Tous deux demandent à Guido de se constituer partie civile pour une jeune femme harcelée par son ex-compagnon, un homme violent à qui personne n'ose s'attaquer car il est le fils d'un puissant magistrat. Guido finit par accepter mais, au fur et à mesure que le procès se prépare, les pressions commencent à s'exercer. Avocats, juges, experts, tout le monde a un prix dans cette ville d'Italie du sud, et, pour qui connaît le système, il existe toutes sortes de manières de faire dévier le cours de la justice...

« Carofiglio raconte des violences extrêmes faites aux femmes, aux enfants, et percute avec une narration en douceur. C'est là son grand art. »

Télérama

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR CLAUDE-SOPHIE MAZÉAS

RIVAGES/NOIR

COLLECTION DIRIGÉE

PAR FRANÇOIS GUÉRIF

WWW.PAYOT-RIVAGES.FR

978-2-7436-2302-9

-
- 1 Traduction Marguerite Yourcenar et Constantin Dimaras, Poésie Gallimard (*N.d.T.*).
 - 2 Tex Willer : cette célèbre bande dessinée italienne, imaginée par Gian Luigi Bonelli et racontant les aventures d'un cow-boy justicier, a marqué des générations de lecteurs (*N.d.T.*).
 - 3 La ligne des baraques s'allonge au coin de la rue/Bienvenue dans le nouvel ordre mondial/Familles dormant dans leur voiture, dans le Sud-Ouest/Pas de maison, pas de travail, pas de paix, pas de repos (*N.d.A.* puis *N.d.T.*).
 - 4 *Masseria* est le nom donné dans les Pouilles aux grosses demeures, comptant une maison de maître et des corps de ferme, situées au cœur d'une exploitation agricole (*N.d.T.*).
 - 5 *L'Unità*, véritable institution en Italie, était autrefois l'organe du PCI. Ce quotidien a cessé de paraître de juillet 2000 à mars 2001 pour cause de faillite. Le journal a aujourd'hui fait son retour dans les kiosques (*N.d.T.*).
 - 6 ANSA, Agenzia Nazionale Stampa Associata : agence de presse italienne (*N.d.T.*).
 - 7 FGCI : Fédération de la jeunesse communiste italienne (*N.d.T.*).
 - 8 Environ 2 500 euros (*N.d.T.*).
 - 9 Standa : chaîne de supermarchés souvent présents au cœur des villes (*N.d.T.*).
 - 10 Le théâtre Petruzzelli a brûlé en 1991 et n'a pas été restauré à ce jour (*N.d.T.*).
 - 11 *Sgagliozza* : une petite fougasse de maïs (*N.d.T.*).
 - 12 Aglianico del Vulture : vin rouge de la Basilicate, province de Potenza (*N.d.T.*).
 - 13 Centre Murattiano : ce quartier construit par Joachim Murat en 1813 est le cœur économique et commercial de la ville (*N.d.T.*).
 - 14 C'est moi dans le coin/C'est moi sous le feu des projecteurs/Je n'en peux plus/Tandis que j'essaye de rester en contact avec toi/Et je ne sais pas si j'y arriverai/Oh, non. J'en ai trop dit./Ou pas assez. (*N.d.A.* puis *N.d.T.*).
 - 15 NOCS : équivalent italien du GIGN (*N.d.T.*).
 - 16 Par « CEP » on désigne dans de nombreuses villes d'Italie des quartiers de HLM de construction plus ou moins récente (*N.d.T.*).